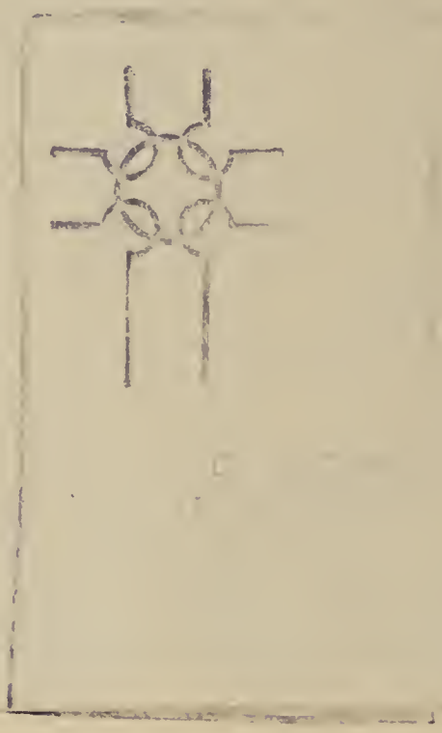
280.9
T741

4542

Semenenko
Towianski et sa doctrine



Christ The King Seminary
Library

P. O. Box 246
West Chicago, Illinois

1. Write your name on the Book Card and drop in card-slot of charging desk.
2. Return books on the charging desk; the Librarian will replace them on the shelves.
3. These books may be borrowed by the Fathers and Clerics of this Monastery.
4. Brothers need their Master's permission to read these books.
5. Loans of library books to members of other Monasteries are effected through the respective Librarians.

273.9

239.8

TOWIAŃSKI

ET SA DOCTRINE

JUGÉS

PAR L'ENSEIGNEMENT DE L'ÉGLISE

PAR

PIERRE SEMENENKO
Prêtre, docteur en Théologie

~~5196~~

LIBRARY OF
FRANCISCAN FATHERS,
GREEN BAY, WIS.

PARIS
SAGNIER ET BRAY, LIBRAIRES
RUE DES SAINTS-PÈRES, 64
1850

CHRIST THE KING
SEMINARY LIBRARY
WEST CHICAGO, ILL.

4520

PRÉFACE

On exigera peut-être de nous qu'avant d'entrer dans la discussion de la nouvelle doctrine, contre laquelle nous nous élevons, nous commencions par donner sur elle quelques détails qui fassent connaître son origine, ses progrès quelconques, et son état actuel; et que de cette manière, nous représentions l'extérieur et pour ainsi dire le corps matériel de cette doctrine, avant d'en considérer et d'en juger l'esprit et le principe intérieur. Un tel tableau, tout en facilitant au lecteur l'intelligence du livre, montrerait en même temps le mal que cette doctrine a fait et qu'elle peut faire encore; il expliquerait de cette façon les raisons qui nous ont déterminé à la combattre.

Mais un pareil travail ne peut pas encore être bien fait, et c'est pourquoi nous ne l'essayerons pas aujourd'hui. Si la doctrine que nous réfutons parvient jamais à occuper une place dans l'histoire de l'Église, hon-

neur qui lui serait commun avec tant d'autres mauvaises doctrines, il viendra aussi un jour où elle trouvera son historien, qui réunira toutes les pièces du procès; et en s'appuyant sur elles, prononcera en connaissance de cause un jugement sûr et impartial.

Nous ne pouvons donc pas présenter en ce moment un travail semblable. Cependant les raisons qui nous poussent à réfuter les erreurs de Towianski n'en sont ni moins claires ni moins impérieuses.

Le devoir de ceux auxquels Jésus-Christ a confié le dépôt de sa révélation a été toujours d'élever leur voix contre de nouvelles erreurs, aussitôt qu'elles surgissaient, et de les attaquer avec toutes les armes de la vérité.

C'est ce devoir que nous remplissons en publiant notre livre. Nous avons rencontré dans notre sphère d'action, en face de nous, une doctrine nouvelle, c'est-à-dire une nouvelle erreur; qui, du reste, comme c'est l'ordinaire, n'est qu'une reproduction d'anciennes erreurs. Ce fait seul, a d'un côté, suffi pour nous forcer à combattre; de l'autre côté, il justifiera pleinement l'opportunité de la publication de nos attaques.

Il y a cependant une chose que nous devons peut-être communiquer au public, c'est la manière dont nous nous sommes trouvé en face de cette doctrine, et comment nous avons été amené à l'attaquer. Ce sera une pièce, peut-être même assez importante, apportée à son histoire; ce sera une circonstance qui expli-

quera, non plus le motif et l'opportunité, mais l'occasion première, et aussi la forme de notre ouvrage.

En 1841 l'auteur se trouvait à Rome, où il venait de finir ses études théologiques, avec plusieurs de ses compatriotes et frères en Jésus-Christ. La douce miséricorde de Dieu les a visités dans leur exil, et les a comblés de la double consolation d'avoir connu l'amour de Dieu et l'amour fraternel. Ils se préparaient à recevoir les saints ordres, lorsque soudain des amis communs, qu'ils avaient laissés à Paris, leur mandent une grande nouvelle : Un prophète est apparu, et de la part de Dieu, il annonce à leur patrie le pardon et la miséricorde, des grâces extraordinaires, et, un avenir aussi heureux que le passé a été infortuné. Il y avait une telle bonne foi dans ces témoignages, ils venaient de personnes tellement graves, et avaient un tel extérieur de sainteté et de conformité avec l'Église, qu'ils excitèrent dans ceux qui les ont reçus plutôt la confiance que la défiance, et il nous tardait de vérifier les choses dans leur source. Deux d'entre nous arrivèrent à Paris dans les premiers mois de 1842; quant à l'auteur, il dut faire un voyage à Berlin, et il n'est arrivé à Paris que dans les derniers jours de la même année. Pendant ce voyage, il recevait d'abord de ses confrères de Paris des nouvelles toujours plus détaillées sur cette affaire,

et bientôt après il en reçut l'écrit du nouveau prophète intitulé *Biesiada*, c'est-à-dire le *Banquet*. Cet écrit dissipa toutes les incertitudes, toutes les ténèbres qui enveloppaient cet événement. L'auteur, l'ayant lu et relu, y vit très clairement tout ce qu'il développe aujourd'hui dans le livre qu'on va lire; il communiqua son avis à ses confrères, en forme de table comparative des dogmes catholiques et des assertions tirées de cet écrit; table qui est la même, quant à l'essentiel, que celle qui se trouve à la fin de ce volume.

Cependant le nouveau prophète reçut l'ordre de quitter la France, et se rendit à Bruxelles. L'auteur, à la prière de ses confrères, prit le chemin de cette dernière ville en retournant de Berlin à Paris, dans le but de voir ce personnage, de lui poser par lui-même les questions nécessaires et d'entendre de sa bouche les explications qu'il jugerait bon de lui donner.

Cette entrevue eut lieu vers les fêtes de Noël 1842.

Nous la raconterons sans aucune exagération, mais aussi sans aucune réticence.

En premier lieu, nous avouerons que nous nous sommes rendu à l'entrevue avec un grand sentiment de défiance de nos propres forces. Voyant le pouvoir presque magique que cet homme exerçait sur ceux qui s'approchaient de lui, et au nombre desquels se trouvaient des hommes que nous connaissions parfaitement,

dont nous vénérions la vertu, dont nous admirions le talent et le génie; nous avons craint notre faiblesse, et nous avons eu recours à Dieu en le priant de nous fortifier dans sa vérité, et de ne pas souffrir que nous la trahissions aucunement. En même temps nous avons demandé à Dieu d'être juste envers l'homme avec qui nous allions traiter, et de ne le juger que d'après l'évidente lumière de la vérité divine. Tel était le fond de notre âme. Les partisans du nouveau prophète nous ont supposé dans cette entrevue des intentions aussi hostiles, qu'elles auraient été vaines et frivoles. C'est pour cela que nous leur ouvrons l'intérieur de notre conscience. S'ils sont capables de croire à notre sincérité, ils le seront aussi, nous l'espérons, de comprendre que par la grâce de Dieu les dispositions de notre âme étaient telles qu'un chrétien doit les avoir dans une semblable circonstance.

Après plusieurs moments d'attente, l'homme que nous étions venu voir parut. Comme nous ne voulons rien cacher, nous ne passerons pas même sous silence l'impression qu'il nous fit. Cette impression fut précisément celle à laquelle nous avions le moins pensé. Nous avions toujours supposé, jusqu'à cette entrevue, que le nouveau prophète était dans la meilleure bonne foi; que s'il était dans l'illusion, cette illusion était chez lui une conviction profonde; et nous l'avons même toujours défendu dans ce sens contre ceux qui l'accusaient de mauvaise foi. Or, à peine avons-nous

vu l'homme, à peine avons-nous entendu sa parole, contemplé sa pose, suivi son geste, à peine le son de sa voix a pénétré par l'oreille de notre corps dans l'oreille intérieure de notre âme, qu'une pensée soudaine et inattendue est venue frapper notre esprit bien malgré nous; la pensée qui nous disait: Mais c'est un jeu, c'est une comédie!

Nous avons défendu à cette pensée de se convertir en jugement; il appartient à Dieu seul de juger l'intérieur des cœurs humains! et nous sommes vite passé au sujet de notre entrevue.

Coupant court à un préambule pompeux que nous adressait notre interlocuteur et dans lequel il nous disait que ce moment était très solennel, marqué dans le livre de l'éternité, etc., etc., nous lui expliquâmes en peu de mots le motif de notre visite, et nous lui dîmes: Vous affirmez avoir reçu une mission d'en haut, qui consiste à dévoiler les desseins de Dieu et à révéler des points de doctrine; vous obligez les hommes à vous croire et à vous suivre, plusieurs l'ont déjà fait; parmi eux, il y a des hommes liés avec nous de connaissance et d'amitié; il est par conséquent de notre devoir, et vis-à-vis de Dieu et vis-à-vis du prochain, d'examiner ce qui en est. Ainsi, j'espère que vous me permettrez de vous adresser les questions que je jugerai nécessaires, et que vous y répondrez.

La réponse fut qu'on était prêt à m'entendre, et à me satisfaire.

— J'ai des questions toutes préparées, ai-je dit alors, mais toutes ces questions procèdent d'une même source sur laquelle il faut nous entendre premièrement. Ces questions prennent leur origine dans un écrit, intitulé *Biesiada*. Cet écrit est-il parti de vous, et le reconnaissez-vous comme votre ouvrage?

— Oui, il est parti de moi, et je le reconnais pour mon ouvrage. Mais il n'a pas été destiné à être publié; ce n'était pas mon intention.

– Quoi qu'il en soit de votre intention, le fait est qu'il est publié. Or, cet écrit renferme une doctrine, qui me semble absolument contraire à l'enseignement de l'Église.

— Non, reprit le nouveau prophète d'un air plus solennel, non; il n'y a rien dans cet écrit qui soit contraire à l'Évangile ou à l'enseignement de l'Église; la doctrine qui y est contenue est seulement une plus haute intelligence de l'Évangile, elle est un plus grand développement de l'enseignement de l'Église.

— Vous l'affirmez ainsi. Mais faites attention à ce que je vais vous dire. Une doctrine ne peut pas être le développement d'une autre doctrine, lorsque sur tous les points où l'une dit OUI, l'autre dit NON; et où l'une dit NON, l'autre dit OUI. Or, tel est précisément votre cas: Vous dites NON partout où l'enseignement catholique dit OUI, et OUI où il dit NON. Le principe est évident, vous ne pouvez pas le rejeter; écoutez donc la preuve du fait que j'avance.

Ici, je commençai à parcourir, point par point, les

dogmes de l'Église et les assertions du nouveau prophète. L'exposé que je lui fis et des uns et des autres fut le même que j'ai communiqué à mes confrères, le même qui sert de base à l'écrit que je présente ici, et surtout à la table qui le termine. Cet écrit et cette table sont absolument l'entretien que j'eus alors avec le prétendu prophète ; seulement, il a reçu ici les développements nécessaires pour être compris par d'autres personnes que par les interlocuteurs.

L'exposition que je faisais devant mon interlocuteur de sa propre doctrine entrait tellement dans son sens, que, m'écoutant avec beaucoup d'attention, il n'a trouvé rien à rectifier dans mon exposition, excepté un seul endroit, où il voulut me corriger ; mais c'était au même moment où je me corrigeais déjà moi-même, m'étant aperçu avant lui de l'inexactitude que j'avais commise. C'est une preuve qu'il m'aurait corrigé si j'avais commis d'autres inexactitudes ou erreurs, et que par conséquent l'exposition que j'avais faite rendait fidèlement sa pensée.

Aussi ai-je vainement attendu de sa part une dénégation quelconque, et lorsque, après avoir fini, je lui dis : Voici votre doctrine, n'est-ce pas? il ne l'a pas nié, il n'a pas même osé le mettre en doute.

Du reste, j'avais au fond de mon esprit, au fond de ma conscience, un sentiment tellement profond que je disais juste, et la chose était tellement claire d'elle-

même, que vraiment, une dénégation de sa part m'aurait paru difficile à comprendre.

Elle n'est pas venue. Alors, tirant la conséquence : Telle est, lui dis-je, votre doctrine. Vous voyez vous-même comment elle dit NON, partout où le dogme catholique dit : OUI ; et OUI, où il dit NON. Mais le NON détruit le OUI ; il n'en est pas une plus haute intelligence, un développement plus élevé. Comment donc votre doctrine pourrait-elle être un développement de l'Évangile et de l'enseignement de l'Église? Expliquez-moi cela, si vous avez une explication quelconque à donner. Je suis venu pour vous entendre : voilà la question, j'attends votre réponse.

— Je n'ai pas d'éclaircissements à donner, fut la réponse; je n'en donnerai pas. L'écrit dont vous parlez n'était pas destiné pour le public, il ne s'adressait qu'à une personne privée. J'ai donné les éclaircissements nécessaires à la personne pour laquelle cet écrit était destiné; je ne suis pas obligé de les donner au public.

— Vous êtes obligé de les donner, lui dis-je ; autrement vous soutenez qu'il y a une autre vérité pour une personne privée, et une autre pour le public.

— Non, je ne les donnerai pas. Celui qui a trahi ma confiance rendra un compte sévère à Dieu, mais cet écrit n'était destiné qu'à une seule personne qui a reçu tous les éclaircissements nécessaires.

— Mais cela ne change rien à la chose. Qu'on vous ait trahi ou non, votre écrit est tombé entre les mains

d'autres personnes, et vous devez au moins des éclaircissements à celles d'entre ces personnes qui vous en demandent, à moi qui suis venu pour cela. Car, encore une fois, si vous ne le faites pas, vous soutenez que la vérité n'est pas la même pour tout le monde. Vous dites que les éclaircissements que vous avez donnés à la personne à laquelle vous avez adressé votre écrit, étaient suffisants pour la convaincre de la conformité de cet écrit avec l'Évangile; donnez moi les mêmes éclaircissements, ou d'autres semblables: c'est tout ce que je vous demande.

Mais j'avais beau presser; la réponse était toujours la même: que l'écrit avait été fait pour une personne privée; que celui qui avait trahi rendrait compte à Dieu, que maintenant il préparait d'autres écrits pour le public, et me renvoyait à ceux-ci. — Puis s'échappant de ce détroit, et prenant le large, le nouveau prophète commença à développer tout un ensemble d'idées sur Dieu, sur le Christ, sur la société, sur la patrie. Il peignait avec de vives couleurs les grandeurs du Christ, peut-être pour toucher le cœur du chrétien; il promettait à l'Église un avenir admirable, peut-être pour s'insinuer dans le cœur du prêtre; il exaltait le peuple, ses souffrances, ses mérites, sa dignité, et faisait prévoir le triomphe de la démocratie, peut-être pour tenter s'il n'y avait pas là des fibres républicaines; il faisait l'apothéose de la patrie, et appelait la Pologne Verbe de Dieu, peut-être pour frapper un grand coup

sur le cœur du patriote. Enfin il cessa de s'adresser au cœur, il se tourna vers l'esprit de l'homme qu'il tentait et lui jeta aux oreilles une dernière tentation, la tentation de l'orgueil : Tu es un grand esprit! tu feras de grandes choses! tu porteras avec moi le fardeau de ma mission que sans toi je porterai seul!

A ces mots, le jeu parut devenir clair, il provoqua une réaction subite, et l'auditeur du prophète commença à rire.

— Nous avons fini, dit alors le prophète, en se levant ; si nous tournons les choses en risée, nous avons fini notre conversation.

— Je ne suis nullement venu ici pour rire, lui répondis-je, vous avez dû vous en convaincre ; mais vous venez de dire certaines choses, qu'un cœur chrétien ne peut accepter; et qu'il doit repousser, ou avec de l'horreur, ou avec un rire.

— Ah! c'est une fausse humilité! Quand nous sommes grands, il faut nous dire que nous sommes grands. Mais vous êtes venu ici avec la terre, — continua le prophète en changeant ses batteries, — vous êtes venu avec la terre, et voilà pourquoi vous ne me comprenez pas.

— Je ne sais pas ce que vous appelez terre. Mais je sais que j'ai célébré ce matin le sacrifice de la sainte Messe précisément à l'intention de l'entrevue que je devais avoir avec vous, j'y ai reçu le corps et le sang

de Notre Seigneur Jésus-Christ, et c'est avec lui que je suis venu chez vous.

— C'est de la terre! c'est de la terre!

—Quoi? vous appelez terre le corps et le sang de Jésus-Christ?

— Frère! il faut vous élever au sacrifice de l'esprit. — Et ici montrant une image sur laquelle était peint l'apôtre saint Jean; à ses pieds, par terre, un aigle, dans les airs un nuage et des éclairs, il cria: Voilà le sacrifice de l'esprit; tout est dans le sacrifice de l'esprit! Élevez-vous au sacrifice de l'esprit! Il faut adorer Dieu en esprit et en vérité!

Profitant d'un intervalle dans sa voix, je l'interrompis: Oui! lui dis-je, il faut adorer Dieu en esprit et en vérité. Mais il y a quelque chose qui vient avant cela: c'est de connaître quel est cet esprit, quelle est cette vérité?

— Non, dit-il, la première chose est d'adorer Dieu en esprit et en vérité, et c'est parce que nous ne nous sommes pas unis en esprit avant de commencer notre entretien, que nous ne pouvons pas nous entendre.

— Mais comment auriez-vous pu vouloir que je me fusse uni à votre esprit, si je n'avais pas su auparavant quel était cet esprit?

— Votre sentiment aurait dû vous le dire.

— Mais le sentiment n'est pas la voie pour arriver à connaître la vérité. L'unique voie pour y arriver, c'est la foi prise dans l'enseignement de l'Église, *fides*

ex auditu. Avant d'adorer Dieu en esprit et en vérité, pour le faire même, il faut avoir la vraie foi, qui nous dise quel est cet esprit et cette vérité, et la foi ne vient que par l'enseignement de l'Église. Voilà la première chose.

— La première chose, répéta le prophète pour la dixième fois, la première chose est d'adorer Dieu en esprit et en vérité, et votre sentiment aurait dû vous y conduire.

— La première chose, lui répétais-je chaque fois à mon tour, c'est de savoir comment adorer; la première chose, c'est la foi qui vient de l'enseignement, *fides ex auditu.*

Cette partie de notre entretien a eu lieu debout. Arrivé à ce moment, le prophète prit une pose majestueuse, recula de quelques pas en arrière, rejeta la tête au delà de la ligne droite, étendit devant lui le bras, et d'un ton solennel commença à crier: « Frère! je t'invite à obéir à la voix de Dieu. Tu rendras compte à Dieu de ce que tu vas faire. Dieu t'appelle à me suivre. Cette heure sonne pour toi dans l'éternité, elle se représentera à toi sur ton lit de mort! etc., etc. » Enfin il prononça une invitation en règle et des plus solennelles pour que je me fisse son disciple. Voyant cependant que celui auquel il s'adressait ne s'émouvait point et avait au contraire les yeux fixés sur lui (il lui semblait de nouveau voir en lui un acteur), il baissa insensiblement le ton, descendit l'échelle de toute une

octave, et finit par quelque chose de banal : « car, voyez-vous, mon frère, il faut que, etc., etc. »

C'était le temps de finir. Je pris alors la parole : « C'est à moi, lui dis-je, de vous parler de la part de » Dieu. Je suis son ministre, et comme tel j'ai cette » mission. Je vous déclare donc que vous êtes sur une » fausse voie, sur la même où s'est engagé Luther, et » tous ceux qui l'ont suivi, et que vous condamnez » cependant si énergiquement; il n'y a entre eux et » vous que cette différence qu'ils établissaient la foi » avec leur raison, tandis que vous le faites avec » votre sentiment. Or, c'est l'Église que Dieu a donnée » pour cela ; c'est l'enseignement de l'Église qui nous » dit ce que nous devons croire, et non pas le senti- » ment, pas plus que la raison. Ainsi vous êtes » sur une fausse voie. Par conséquent toute votre » doctrine est une erreur, et vous enseignez l'erreur. » Par conséquent, vous perdez les âmes, et vous les » perdez pour l'éternité, en commençant par la vôtre. » Or, ce que je vous dis là vient réellement de la part » de Dieu, et je peux vous dire avec tout le droit que » Dieu me donne pour cela, que ces paroles vous se- » ront réellement présentes à l'heure de votre mort, et » pendant l'éternité. Maintenant, j'ai rempli mon de- » voir; quant à vous, vous avez entendu la vérité, il » ne vous reste qu'à agir en conséquence! »

Pendant qu'il entendait ces paroles, le prétendu prophète prit d'abord un air sérieux, puis un air re-

cueilli, puis enfin un air contrit. Il baissa de plus en plus sa tête, croisa ses bras sur sa poitrine, se courba tout entier, et écouta dans cette humble position. Quand le prêtre eut fini, il lui baisa les mains et lui dit d'un ton où l'on pouvait apercevoir de l'émotion : Prêtre! s'il en est ainsi, prie Dieu pour moi!

Il répugne de supposer que tout cela fût un jeu. Il ne reste donc qu'une seule supposition à faire : c'est que la vérité exerça son droit; et que la force, non pas des paroles d'un homme qui y était moins bon que tout autre, mais la force de la vérité qu'elles contenaient a tellement agi sur l'âme du prétendu prophète, que, sous son influence, il fit ce qu'un vrai prophète n'aurait jamais fait, et d'autant moins un envoyé direct de Dieu, un Messie; il supposa pour un instant qu'il était dans l'erreur. Ce mot : *s'il en est ainsi!* honore, il est vrai, l'homme; mais détruit le prophète.

C'est ainsi qu'a fini notre entrevue avec cet homme. Nous en avons rapporté les détails d'autant plus volontiers dans cette préface, qu'ils servent, comme on le voit, de nécessaire introduction à notre livre, et qu'ils en rendent, pour ainsi dire, raison.

Maintenant nous avons dit tout ce que nous avions à dire dans cette préface à nos lecteurs en général.

Quant à ceux qui sont prévenus en faveur de la doctrine que nous combattons, ou qui en sont devenus les

disciples, il aurait fallu peut-être préparer leurs esprits d'une autre manière, et prendre quelques précautions pour nous en rendre l'accès plus facile. Mais cette tentative nous a paru tout à fait inutile. La vérité seule doit agir sur ces esprits; que s'ils ne sont pas en état d'en souffrir la vue, tous les autres moyens ne réussiront pas; ils ne serviraient qu'à voiler la vérité, et à la faire passer pour ce qu'elle n'est pas, pour ce que ces esprits voudraient qu'elle fût. Or, il n'est pas permis de sacrifier la vérité; il faut la dire, et la dire telle qu'elle est, même à ceux qui ne veulent pas l'entendre, et il faut la dire surtout lorsqu'il s'agit de leur salut. Ils se fâcheront, ils vous repousseront; mais qu'importe? Ce n'est pas une raison pour vous taire. Ils seront même tellement obstinés dans leur persuasion qu'ils n'admettront d'aucune façon qu'elle puisse être une erreur, et que la vérité soit autre chose que ce qu'ils admettent; par là, ils vous rendront impossible tout accès auprès d'eux. Ils vous diront comme les Donatistes disaient à saint Augustin : Quoi! vous dites que c'est une erreur? Eh bien, moi je dis que c'est la vérité. Je veux y rester, que me voulez-vous? Pourquoi me cherchez-vous! Je veux être dans cette erreur, je veux me perdre dans cette perdition! — Mais, sans faire attention à cette mauvaise volonté, il faut s'avancer vers ces hommes, et au risque de leur déplaire, de les fâcher, d'encourir même leur haine, il faut leur tenir haut le langage de la vérité. Il faut leur dire ce que

saint Augustin répondait aux mêmes Donatistes : « Ah! » tu veux être dans cette erreur, tu veux te perdre dans » cette perdition! Combien mieux je ne le veux pas! Et » voilà pourquoi je dis décidément : Oui, je serai im- » portun, car j'entends l'apôtre : *Prêche la parole, in- » siste opportunément, importunément.* Comment cela? » opportunément à ceux qui veulent, importunément » à ceux qui ne veulent pas. Décidément, je serai impor- » tun, j'ose le dire. Tu veux être dans l'erreur, tu veux » te perdre; moi, je ne le veux pas. Et puis, Dieu ne le » veut pas, Dieu qui me remplit de terreur..... Est- » ce que je te craindrais plus que je ne dois craindre » Dieu? » (Serm. 46, n° 14.)

C'est le seul langage que nous devons et que nous pouvons tenir aux adhérents de cette doctrine ; ce sont les seules paroles que nous pouvons leur adresser comme une introduction au livre que nous publions.

TABLE DES MATIÈRES.

Préface v
Towianski et sa doctrine. Quelques mots sur la méthode qu'on suivra dans ce livre 1
Chapitre I. LA CRÉATION. Quel est le dogme catholique et la doctrine de Towianski 6
Chapitre II. L'état du premier homme quant à sa nature 10
— III. L'état du premier homme quant à son élévation au dessus de la nature 11
Chap. IV. La chute du premier homme par l'usage de son libre arbitre et les suites de cette chute 13
Chap. V. Notions du Bien et du Mal 16
Chap. VI. LA RÉDEMPTION. Nécessité de la rédemption pour l'homme tombé 21
Chap. VII. Nécessité de la grâce pour l'homme racheté 25
— VIII. Jésus-Christ auteur de la rédemption et de la grâce ... 31
— IX. Mystère de l'Incarnation. a) Jésus-Christ est vrai Dieu .. 37
— X. b) Jésus-Christ est vrai homme 42
— XI. Sacrifice de la croix par lequel Jésus-Christ opéra l'œuvre de la rédemption 46
Chap. XII. Résurrection de Jésus-Christ 48
— XIII. Mystère de la très sainte Trinité. Il est manifesté successivement aux hommes. Mais il exclut toute idée de succession en Dieu. Vraie idée de la nature de Dieu. Vraie idée des personnes en Dieu. Doctrine contraire de Towianski 50
Chap. XIV. LA SANCTIFICATION. Les sacrements en général ... 67
— XV. Le Baptême 71
— XVI. La Confirmation 72
— XVII. La sainte Eucharistie 73
— XVIII. La Pénitence 76
— XIX. L'Ordination 79
— XX. Le Mariage 88
— XXI. L'Extrême-Onction 90
— XXII. La Morale chrétienne. Sa base. a) L'humilité, première vertu principale 92
Chap. XXIII. b) La chasteté, seconde vertu principale 95

Chap. XXIV. Sur la transmigration des âmes..... 99
— XXV. Sur le salut de tous les hommes et de tous les êtres en général..... 101
Conclusion. On discute premièrement: Quel est le fondement de la foi? Dieu est ce fondement. Et quel est le moyen qui nous le communique? Ce moyen est la parole de Jésus-Christ et celle de l'Église qui en est la continuation. Ensuite on fait voir que le moyen que Towianski y substitue est sa propre parole, et le fondement qu'il donne à la foi est le propre sentiment de chaque individu..... 113
Avant-propos à la table qui termine l'ouvrage..... 145
Table comparative des dogmes catholiques et des erreurs de Towianski. 157
Pièces justificatives..... 175
Banquet..... II
Avis d'André Towianski..... LXXIII
Acte de Severin Pilchowski..... LXXVI

TOWIAŃSKI

ET

SA DOCTRINE.

La méthode que nous nous proposons d'employer dans ces pages pour combattre la doctrine de Towianski consistera à établir l'opposition de cette doctrine avec le dogme catholique. C'est ainsi que nous démontrerons la fausseté de cette doctrine nouvelle : car la vérité révélée ne se trouvant que dans l'enseignement de l'Église, tout ce qui lui est opposé est évidemment erroné et faux.

Nous prendrons la doctrine de Towianski telle qu'elle est consignée dans son écrit intitulé le *Banquet*. Cet écrit, nous le mettons *in extenso* sous les yeux du lecteur, afin que la pièce de conviction ne soit pas séparée de la procédure. L'authenticité de cette pièce étant incontestée et même incontestable, les débats pourront, en toute sûreté, s'appuyer sur elle.

Toutefois le lecteur de ce document ne tardera pas d'en reconnaître la profonde obscurité, et fût-il même

assez versé dans ces sortes de questions, il lui sera difficile, à la première et même à la seconde lecture, de de se faire une idée nette et précise de la doctrine qui y est renfermée, et surtout d'apercevoir clairement les oppositions de cette doctrine avec l'enseignement catholique. Tant y sont indécises les expressions, tant sont insaisissables les endroits même qui paraissent avoir le plus de portée, tant la suite du discours est embrouillée. Et cependant, cet écrit est la plus lumineuse production de cette doctrine! Les autres écrits de Towianski présentent un tel décousu dans les idées prises une à une, et une telle incohérence dans leur ensemble, qu'il est difficile, sinon impossible, d'y trouver un enseignement positif. C'est pour cela qu'on ne peut les faire figurer dans ces débats; d'ailleurs n'ayant pas reçu de publicité, ils pourraient être contestés, et leur authenticité donner lieu à des chicanes.

Cette obscurité de la doctrine de Towianski est précisément ce qui donne le change à ses partisans, et surtout à ses nouveaux adeptes, auxquels on a soin de bien inculquer que la nouvelle doctrine ne diffère en rien de l'enseignement catholique. C'est cette même obscurité qui, d'un autre côté, rend difficile aux défenseurs de la vérité de bien saisir et de frapper avec justesse ce nouveau monstre d'erreur.

Aussi, notre plus grand soin sera-t-il d'apporter dans ce débat et de répandre sur la question la plus grande clarté.

Pour cela, nous ne suivrons pas la doctrine de Towianski dans tous ses détails, nous n'irons pas prendre

ses propositions l'une après l'autre, pour distinguer péniblement ce qu'il y a en elles de vrai ou de faux; en un mot, nous ne commencerons pas par nous enfoncer dans l'examen pur de cette doctrine, car ce serait nous précipiter dans des ténèbres inextricables.

Nous suivrons une route opposée et nous commencerons par exposer l'ensemble du dogme catholique, aussi succinctement et aussi clairement qu'il nous sera possible, en mettant en regard de l'enseignement de l'Église la doctrine de Towianski.

Cette doctrine, comprenant toute la chaîne de l'enseignement, avec cette différence que, sur chaque question résolue par le dogme catholique, elle répond par une erreur respective, il s'ensuit que, même matériellement, cet ordre de procéder serait encore le meilleur, puisqu'il donnerait la manière la plus systématique de suivre cette doctrine dans tous ses détails.

Mais, c'est surtout la portée rationnelle de cette méthode qui nous la fait choisir : car il se fera ainsi que nous opposerons la lumière aux ténèbres, et que ce sera la lumière elle-même de la vérité qui nous fera voir et juger ce qui se trouve dans les ténèbres de cette fausse doctrine.

Nous espérons un triple avantage de cette manière de procéder.

Le premier, qui en est l'effet direct, sera de dissiper les dangereux nuages qui couvrent cette doctrine.

Le second sera tout en faveur des disciples de Towianski, qui conservent encore dans le cœur l'amour de la vérité, comme aussi en faveur de ceux qui seraient

tentés d'adhérer à ces erreurs. Car, les uns et les autres trouvant dans ces pages un exposé du dogme catholique et en même temps une démonstration de l'opposition de l'enseignement de Towianski avec ce dogme, ils ne seront plus exposés à la dangereuse illusion de confondre avec le dogme catholique, qu'ils ignorent, une doctrine qui n'en est que la négation.

Enfin un troisième avantage plus général résultera, nous l'espérons, de cette méthode; il consistera à montrer par un exemple la nature toute positive de l'enseignement catholique, tandis que l'erreur n'aboutit qu'à une négation. Et, en effet, cet exemple est assez remarquable. Voici une doctrine obscure, ténébreuse, qui paraît tout extraordinaire; elle s'est produite et elle s'est organisée on ne sait comment, et tout ce qu'on y distingue de plus clair, c'est la bizarrerie des formes qu'elle affecte. Eh bien, la compare-t-on au dogme catholique : elle se trouve, malgré son caractère bizarre et hétéroclite, être en rapport nécessaire avec lui; elle devient à l'égard de celui-ci, ce qu'est l'ombre à l'égard de la lumière, la nuit en présence du jour, la négation en face de l'affirmation. Ce fait n'est-il pas remarquable? Il y a donc un caractère *universel* qui est inhérent au dogme catholique, et qui fait que tout se rapporte à lui, que tout doit se comparer avec lui. Toute autre doctrine a beau prendre les formes les plus bizarres, elle ne peut échapper à cette nécessité. Or, comme dans cette comparaison l'enseignement catholique conserve toujours le caractère d'affirmation, et que toute autre doctrine prend plus ou moins celui de la négation,

il est évident que la doctrine catholique seule est la vérité, et que les autres ne sont que des erreurs.

C'est la preuve la plus démonstrative de la vérité et de la divinité du Christianisme enseignée par l'Église catholique, preuve essentielle et incommunicable; et nous sommes bien aise d'avoir pu, dans cette discussion de la doctrine de Towianski, en présenter un exemple à nos lecteurs.

Passons maintenant à la discussion elle-même.

I

Le premier dogme, non seulement catholique, mais chrétien, est celui de la création. Il exprime le rapport qui existe entre Dieu et l'homme. Ce dogme est tellement essentiel que, si on le rejette, on rejette le Christianisme tout entier, non seulement dans ses conséquences, mais dans sa source même. C'est ce que fait la doctrine de Towianski; mais, comme elle ne s'exprime nulle part là-dessus en termes clairs, il est nécessaire d'abord de pénétrer la nature du dogme catholique, pour que nous puissions, avec son secours, nous faire une idée claire de ce que cette doctrine avance sur ce point.

Ainsi, la doctrine catholique enseigne premièrement que Dieu créa les êtres de rien: « *Cœlum et terram, et* » *omnia quæ in eis sunt:...ex nihilo fecit illa Deus, et* » *hominum genus* (II Mach. VII, 28). » Elle enseigne en second lieu qu'il les créa dans un état de perfection : « *Viditque Deus cuncta quæ fecerat et erant valde* » *bona.* » (Gen. I. 31.) Chaque être vivant, ainsi que l'homme, fut créé parfait dans son genre, dans son

espèce, « *in genere suo, secundum species suas*. (Gen. I.) » Enfin Dieu donna aux êtres la bénédiction pour croître et se multiplier nécessairement de la même manière qu'ils étaient créés : « *in genere suo, secundum species suas* ; » c'est-à-dire, que le dogme catholique enseigne, en troisième lieu, la multiplication des êtres vivants par une reproduction d'individus entièrement semblables au type primitif créé par Dieu et parfaits comme ce type. Cette production de rien, l'état de perfection primitive de tous les êtres, et leur propagation également parfaite, est un caractère essentiel de la création ; et la création implique nécessairement une contradiction flagrante avec toute idée de production d'un certain fonds, d'une certaine matière première, de quelque chose de cru (*crudum*) et d'informe ; elle implique contradiction avec toute idée d'imperfection primitive (1) ; et enfin elle rejette toute idée d'un successif perfectionnement, c'est-à-dire d'une transition de chaque être par tous les degrés des êtres, par tous leurs genres, jusqu'au plus parfait ; si tant est qu'un être de cette nature, c'est-à-dire parfait au plus haut degré, puisse exister dans une telle série continue qui, allant toujours au plus parfait, ne connaît pas de fin.

Or, c'est ce qu'enseigne la doctrine de Towianski. Elle suppose premièrement que tout sort d'un état de crudité primitive. « La terre, dit l'écrit du *Banquet*

(1) Le chaos lui-même a été une chose parfaite *dans son genre* ; mais il est évident que nous parlons du *tohu-bohu* de la Genèse, si peu expliqué jusqu'à présent, et non du chaos des poëtes et des philosophes païens.

» (§ 32), est inférieure entre les autres globes, c'est-à-» dire destinée à l'élaboration des esprits inférieurs. » Ce sont : « les saletés de l'opération inférieure (Ib.). » C'est une : « *initiale élaboration* DU CRU (Ib.). » Ainsi c'est *le cru*, c'est l'informe qui est la première condition des êtres, la matière première dont ils s'élaborent. Dieu y est comparé à un maître de fabrique qui s'occupe avec plaisir de cette élaboration initiale (§ 32).

Cette doctrine suppose, secondement, que le premier état par lequel les êtres passent est l'état d'imperfection, degrés inférieurs d'existence qu'ils subissent avant d'arriver aux plus élevés. C'est une loi rigoureuse. « L'élaboration, y est-il dit, et le progrès de créatures, sont soumis à une loi rigoureuse (§ 33). » Les esprits bas, les esprits inférieurs occupent cette terre qui, « à » cause de cela, est une basse vallée (§ 6); » d'autres, suffisamment élaborés, devenus déjà supérieurs, la quittent, et « loin de toute prison terrestre, continuent » leur élaboration ultérieure dans l'état de purs esprits » (§ 5). » C'est une élaboration toujours ascendante (quoiqu'il paraisse qu'elle admette quelques rétrocessions.)

Enfin, troisièmement, cette doctrine fait consister ladite élaboration et progrès des esprits ou des êtres, non pas en ce qu'un être se perfectionne dans les limites de son genre et de son espèce; non : il parcourt, au contraire, toute l'échelle des êtres. Après être sorti d'un fonds informe, de quelque chose de *cru* (§ 32), après avoir *passé par les saletés d'une opération inférieure*, il devient *esprit inférieur* (§ 32.), l'esprit d'un

animal; car « souvent (selon les paroles de la révéla-
» tion), celui qui est au faîte de la puissance sur cette
» terre peut, dans la première vie, ne pas avoir été
» homme, (§ 12); » il a pu être un ours. Et en effet,
« un esprit d'ours, après avoir quitté les pôles soli-
» taires, a pu se trouver au faîte de l'éminence, dans
» la première capitale de l'univers (§ 12). Ce seul esprit
» inférieur fait trembler aujourd'hui toute la Russie
(§ 9). » Un semblable être dans sa marche progressive,
après avoir été homme, s'il a fait une bonne élaboration
pendant sa vie terrestre, passe désormais à l'état de
pur esprit, « et il ne peut plus, à cause de sa grande
» élévation, revenir dans aucune prison terrestre (§ 5).»
Au contraire, il s'élève toujours plus haut, et « Jésus-
» Christ, par exemple, à cause de sa grande sainteté,
» est comme un léger nuage (§ 9).»

Voilà donc, clairement enseignée, la progression indéfinie des êtres, et particulièrement de chaque être sortant d'un état de crudité primitive, passant par une imperfection subséquente, parcourant toute l'échelle des êtres, devenant à chaque pas un être plus parfait, et ne s'arrêtant dans cette progression qu'aux limites de l'imagination fatiguée. Premièrement : crudité originaire; secondement : imperfection comme premier état de l'être; et enfin, troisièmement : changement d'un être dans un être d'un autre genre et d'une autre espèce; voilà les trois points de cette doctrine qui la rendent diamétralement opposée au dogme de la création.

II

Le dogme catholique enseigne en second lieu que Dieu créa l'homme de la même manière qu'il créa les autres êtres, c'est-à-dire dans un état de perfection. Il lui donna une nature parfaite, entière et immortelle, une raison pénétrante et éclairée, une volonté juste et droite. Il le plaça dans le paradis terrestre, lieu de délices, dont la terre actuelle n'est qu'une ruine dégradée; il l'y plaça pour qu'il le cultivât et régnât sur tous les êtres en vrai roi de toute la création. Voilà quelle nature Dieu donna à l'homme, et quelle destination il y a jointe. Si Dieu lui donna en même temps les dons beaucoup plus précieux et supérieurs à la nature, ce n'est pas encore le lieu ici d'en parler; nous en parlerons tout à l'heure. Il ne s'agit ici que de la nature seule et de sa perfection, telle qu'elle a été donnée par Dieu au premier homme.

Towianski enseigne au contraire dans son *Banquet* « que la terre est une basse vallée (§ 6) destinée à l'éla-
» boration des esprits inférieurs (§ 32), que ces esprits
» couvrent toute sa surface (§ 5, 6 et *passim*), que c'est
» d'eux que viennent les tentations (§ 6), et que l'enfer

» n est autre chose que ces esprits inférieurs couvrant » la terre et la gouvernant d'après leur nature (§ 6). » Ainsi, d'après Towianski, l'état primitif de la terre et même celui auquel elle est destinée et qu'elle subit jusqu'à présent, est l'état infernal. Quant à l'homme, son état primitif est celui d'être un esprit inférieur; mais, comme tout esprit inférieur est un esprit ténébreux, comme ces esprits ténébreux constituent précisément l'enfer lui-même, et comme c'est d'eux que viennent les tentations (§ 5 et 6), il est clair que l'état primitif de l'homme, celui qui a devancé son état actuel, est l'état de démon. Au moins, cette doctrine s'est épargné le blasphème de dire que c'est Dieu qui créa l'homme et la terre dans cet état, puisque, comme nous avons vu, elle nie la création.

III

C'est un autre point de l'enseignement catholique, qu'outre la nature parfaite que Dieu départit à l'homme, il l'éleva à une destinée qui n'est pas due à cette nature, telle parfaite qu'elle fût. L'homme est naturellement incapable de voir et de posséder Dieu dans son essence, car il y a entre la nature divine et la nature humaine, une distance infinie. Or, c'est précisément à cette hauteur surnaturelle que Dieu, dans sa bonté,

éleva l'homme; il le fit capable de le voir et de le posséder dans son essence, et c'est là le but final qu'il daigna fixer à notre être.

La doctrine de Towianski s'y prend d'une autre manière. Elle ne nie pas que l'homme soit destiné à voir et à posséder Dieu, ou plutôt à entrer avec lui dans une sorte d'union et d'alliage; mais, loin de dire que c'est une destinée au-dessus de la nature de l'homme et l'effet d'une pure libéralité de Dieu, elle affirme au contraire que c'est la nature même de l'homme qui l'exige. Telle imparfaite, telle informe qu'elle soit au commencement, à peine sortie de la crudité, et lorsqu'elle est encore un esprit inférieur et ténébreux, c'est-à-dire lorsqu'elle n'est qu'un démon, alors déjà elle est enfant de Dieu. « Dieu, est-il dit (§ 31), ce père » universel, qui n'existe que pour les êtres ses enfants, » ne s'occupe que du progrès et de l'approchement de » ces êtres vers lui. » La nature humaine, dès le premier instant de son existence, est obligée de tendre naturellement vers Dieu, et voilà pourquoi elle doit parcourir toute l'échelle des êtres; elle le doit pour s'approcher et pour s'unir à Dieu, qui est son père. C'est une nécessité de nature, et c'est pour cela que la loi de ce progrès des êtres est si rigoureuse: « La constitution donnée au globe reste intacte pendant des » siècles. Pendant des siècles, rien n'est sorti d'un » cheveu du chemin tracé; d'autant plus l'élaboration » et le progrès des êtres (§ 33). »

IV

Le dogme catholique enseigne, après cela, que dans cet état primitif l'homme était doué du libre arbitre tout entier, beaucoup plus puissant qu'il ne l'est aujourd'hui, et dont la puissance consistait surtout en ce que, aidé du secours ordinaire de Dieu et sans une grâce spéciale, il pouvait, s'il le voulait, ne point pécher. Ce libre arbitre pouvait en même temps, soutenu par une grâce qui l'élevait au-dessus de la nature, faire des actes méritoires qui lui assureraient la vision et la possession de Dieu et la vie éternelle. Et, comme l'homme ne pouvait arriver à ce but final que par l'usage de son libre arbitre, Dieu lui donna un précepte pour qu'il pût l'exercer. Or, l'homme prévariqua, et cette prévarication contre le précepte de Dieu, fut la cause de sa chute. Ici se trouve le mot d'énigme du genre humain tel qu'il existe aujourd'hui, et du mal qui se trouve en lui. Cette désobéissance du premier homme étant un péché, c'est-à-dire un mal moral, c'est donc par elle que le péché et le mal entrèrent dans le monde : « *Per unum hominem peccatum in hunc mundum intravit* (Rom. v); » et après ce mal toute sorte d'autres maux y sont entrés comme ses suites, et sont compris sous le nom générique de la mort : « *Et per peccatum mors*

(Ib.). » Mort de l'âme : c'est-à-dire, impossibilité pour l'homme d'atteindre son but surnaturel, parce qu'il a été privé des moyens pour y parvenir, en même temps qu'il est devenu l'objet de la haine de Dieu : « *Natura filii iræ* (Eph. II. 3); » mort du corps : c'est-à-dire dépouillement de la perfection de sa nature, en même temps qu'il est devenu sujet aux souffrances et à la dissolution successive de cette nature. Ce péché qui, dans le premier homme, est un péché actuel, c'est-à-dire une faute personnelle commise par lui, se communique à tous les autres hommes qui naissent de lui : « *In quo omnes peccaverunt* (Rom. V), » et se communique à eux comme un état de péché, parce que l'état de dépouillement naturel et surnaturel dont nous avons parlé, et dans lequel tous les hommes naissent, est un état coupable aux yeux de Dieu ; par conséquent, le péché du premier homme consiste dans une action coupable suivie d'un état analogue, tandis que le péché de ses descendants consiste seulement dans un état semblable. Or, cet état de péché s'appelle péché originel, et il est l'objet du dogme qui enseigne l'existence de ce péché, cause de tout le mal dans ce monde.

Pour que la doctrine de Towianski pût admettre le péché originel, il faudrait auparavant qu'elle admît l'état de perfection naturelle et d'élévation surnaturelle qu'elle repousse. Ainsi, il n'y a pour elle et ne peut y avoir de péché originel. Le mal qui se trouve aujourd'hui dans l'homme, ce n'est ni le péché ni la suite du péché; le mal, c'est la nature même de l'être humain, et les conséquences de cette nature; le mal, c'est l'état

inférieur où se trouve l'homme. Nous avons vu que le mal en général, que l'enfer, c'étaient les esprits inférieurs qui couvraient la terre (§ 6 et 7). Or, l'homme « n'étant que l'étui, que le dernier point visible par » lequel agissaient des nuées d'esprits (§ 3); » et d'autre part « un décret du Très-Haut ayant fixé que l'esprit » de l'homme, comme celui de chaque créature, devait » se mettre en harmonie avec les esprits (§ 4), » il est évident que l'homme doit subir leur influence; et que, s'il subit l'influence de ceux qui sont inférieurs, c'est-à-dire du mal et de l'enfer, il le doit à l'infériorité de sa nature, qui reçoit les influences de ces esprits plutôt que d'autres, placés plus haut. Mais alors même qu'il recevrait les influences de ces esprits plus élevés, et qu'il vaincrait le mal et deviendrait meilleur, alors même il ne le ferait qu'en quittant son infériorité, qu'en s'élevant. Son élévation est donc son bien, comme son mal est son infériorité. Toujours est-il que le mal se trouve dans sa nature, qu'il lui est inné, et qu'il n'y est entré à la suite d'aucun péché.

V

De là résulte la différence qui se trouve entre l'enseignement catholique et la doctrine de Towianski sur les notions du bien et du mal. Le dogme catholique enseigne que le bien moral ou formel est la conformité de la volonté de l'homme avec celle de Dieu, que le mal correspondant, c'est la transgression de cette même volonté. Il enseigne, d'un autre côté, que le bien physique ou réel, bien qu'on appelle communément bonheur, et qui est une conséquence du bien moral, un état qui suit dans un être l'accomplissement du premier bien; que ce second bien, dis-je, est le complément de tout l'être et de toutes ses facultés, complément qu'il acquiert au moment où, en suivant la volonté de Dieu, il obtient son but final; tandis que le mal physique ou réel, et qu'on appelle communément malheur, est le continuel anéantissement de ce même être et de toutes ses facultés, sans que toutefois il s'accomplisse jamais; anéantissement, auquel l'être est exposé en violant la volonté de Dieu, et partant en s'éloignant du but final qu'elle lui a assigné. Par là, la différence entre le bien

et le mal se trouve être essentielle : le mal est en opposition radicale avec le bien, il est la négation du bien.

Or, dans toute question sur le mal, il est évident que le premier mal que nous avons décrit, c'est-à-dire le mal moral, est le commencement et la cause de tout autre mal; de sorte que s'il n'avait pas eu lieu, nul autre n'aurait existé. C'est pour cela que le dogme catholique regarde avec raison l'état dans lequel nous nous trouvons aujourd'hui comme un état de désordre, parce qu'il est la conséquence de l'autre mal, c'est-à-dire la conséquence d'un premier péché.

Mais la doctrine de Towianski, qui n'admet pas le péché originel, de quel droit regarde-t-elle notre état actuel comme un état mauvais? Elle le considère cependant comme tel; et, non contente de regarder l'état où nous nous trouvons comme simplement mauvais, elle va jusqu'à dire que c'est l'enfer lui-même. Nous l'avons entendu à satiété : *La terre est une basse vallée*; et puis : *Les esprits ténébreux occupent la terre;* et encore : *L'homme se met en harmonie avec eux;* et enfin : *Les esprits ténébreux sont le mal*; non-seulement, mais : *Ils sont l'enfer lui-même.* Ce mal n'ayant aucune cause suffisante, c'est-à-dire aucun mal moral pour cause, comment peut-il être un mal? Ainsi, en premier lieu, la doctrine de Towianski, rejetant le commencement et la cause du mal, c'est-à-dire le péché originel, ne peut pas admettre le mal lui-même, puisqu'il n'y a pas d'effet sans cause.

Mais, en second lieu, elle ne peut non plus appeler mal l'état d'infériorité dans lequel elle prétend voir les

êtres au commencement de leur existence ; car cet état d'infériorité est un état naturel, l'état nécessaire de chaque être dans ses commencements, comment ne serait-il pas plutôt un bien ? Et, en effet, si le mal n'est autre chose que l'état inférieur d'un être, et le bien n'est autre chose que son état supérieur, on conçoit facilement que le rapport entre un tel bien et un tel mal n'est autre que le rapport entre le plus et le moins. Un tel mal ne sera plus un mal, il sera seulement un moindre bien. Un tel mal et un tel bien seront deux états relatifs, dont l'un appellera l'autre ; deux degrés d'existence qui, loin de s'exclure, seront nécessairement liés entre eux, car le même être devra successivement passer par eux. Or, une telle doctrine renverse de fond en comble l'enseignement catholique, qui ne connait aucune affinité entre le bien et le mal, et qui les oppose l'un à l'autre de la même manière que la négation est opposée à l'affirmation.

Aussi, la doctrine de Towianski, malgré toutes ces fulminantes épithètes qu'elle lance contre les états inférieurs des êtres, en les appelant *le mal*, *les ténèbres*, *l'enfer*, ne laissera-t-elle pas, d'un autre côté, de les réhabiliter d'une manière vraiment étonnante. Tout ce mal, toutes ces ténèbres, tout cet enfer, ne présentent aux yeux de Dieu rien de répugnant, ce qu'ils devraient cependant faire s'ils étaient vraiment le mal et l'enfer; et, loin d'être quelque chose de contraire à la volonté de Dieu, ils en sont plutôt une conséquence directe, ils sont directement voulus de Dieu, et Dieu se réjouit à leur vue. « L'artiste, dit-il, considérant cette

» élaboration initiale du crû, se réjouit dans son âme à
» cause du dernier perfectionnement ; car, seul, il voit
» combien cette ornière est nécessaire, combien elle est
« sur la voie du progrès de ses œuvres; et au milieu
» des saletés de l'opération inférieure, son transport
» d'amour vers l'œuvre finie de sa mécanique, est tou-
» jours le même. Qui n'aime pas ces saletés, n'est pas un
» maître artiste.... Qui n'aime pas le soldat, ne vit pas
» avec le soldat, ne s'unit pas au soldat dans la même
» cause qu'ils défendent, celui-là n'est pas un capitaine
» (§ 32). » Et un peu plus loin il y est dit (§ 33) : « L'éla-
» boration et le progrès des êtres.... sont soumis à une
» loi rigoureuse. La moindre déviation dérogerait à la
» sainteté de Dieu. » Ainsi, ces degrés inférieurs, ces saletés, c'est-à-dire *le mal*, est non-seulement nécessaire, mais il est voulu de Dieu, il réjouit Dieu, et si ce mal ne s'y trouvait pas, c'eut été une dérogation à la sainteté de Dieu.

Nous faisons ici observer que nous n'envisageons plus, pour le moment, la cause du mal, qui est la libre volonté de l'homme, mais bien la nature du mal et son état permanent, qui est l'effet de cette cause; que la doctrine de Towianski ne veut pas reconnaître pour l'effet d'une cause semblable, et le présente comme quelque chose de si agréable à Dieu, qu'elle donne au mal des louanges qu'on ne peut prononcer qu'à l'honneur du bien. Cette remarque a pour but de prévenir une objection qu'on pourrait faire en faveur de Towianski, en disant qu'il impute à crime quand un être, étant déjà dans une sphère supérieure, retombe de nouveau

dans une saleté inférieure. Mais il est évident que ce qu'il impute à crime dans ce fait, c'est l'acte du libre arbitre, et non l'état dans lequel l'homme est retombé. Cet état, par sa nature, est toujours le même que lorsqu'il fut produit pour la première fois, et qu'il fut nécessaire, agréable à Dieu, et voulu par lui; maintenant, comme alors, c'est toujours le même état; seulement la volonté ne devait plus le produire une seconde fois, ayant passé par ce milieu inférieur, et se trouvant déjà plus haut. La faute, le mal est donc dans la volonté qui est retombée dans cet état; c'est-à-dire que le mal, dans ce cas particulier, est dans la cause accidentelle de cet état, et non dans l'état lui-même qui est toujours agréable à Dieu. Or, selon la doctrine catholique, le mal se trouve et dans l'un et dans l'autre, et dans l'état et dans sa cause, ou, pour parler plus exactement, le mal se trouve, quant au péché originel proprement dit, dans l'état seul, et quant aux péchés actuels, il se trouve et dans la cause et dans l'état actuel qu'elle produit. Dieu a également en horreur et la cause produisant le mal, et le mal produit par cette cause.

La conséquence de tout cela est : que l'état inférieur des êtres que Towianski appelle *le mal* et *l'enfer*, est non-seulement un état qui correspond aux degrés par lesquels passe chaque être, par conséquent un état naturel, nécessaire, positif; mais que c'est de plus un état voulu par Dieu, qui le réjouit, qui fait ses délices, qui excite son transport d'amour. Tous ces caractères, propres à l'état que Towianski appelle le mal, excluent jusqu'à l'idée même du mal. Or, comme cet état est la seule chose que

Towianski appelle le mal, il s'ensuit rigoureusement que, selon sa doctrine, il n'y a pas de mal dans ce monde. La doctrine de Towianski rejette, par conséquent, toute différence entre le bien et le mal; selon elle, le mal c'est le bien, et le bien c'est le mal; ce sont deux états d'un même être, relatifs entre eux : tous deux nécessaires, tous deux plus ou moins agréables à Dieu.

VI

Par suite du péché d'Adam, l'homme se trouva non-seulement dans un état de péché, de chute et de malheur; mais, ce qui est le comble de tout cela, il se trouva dans une impuissance absolue de se relever jamais de cet état déplorable. Nous avons vu l'homme dans son état primitif, ayant le pouvoir non-seulement de ne pas pécher s'il le voulait, mais encore de faire, avec le secours de la grâce de Dieu, des actes surnaturels méritoires de la vie éternelle. Ce secours de la grâce, quoique surnaturel, était cependant ordinaire, puisqu'il était nécessaire et exigé par l'état dans lequel Dieu créa l'homme. Ainsi l'homme possédait alors une liberté pleine et entière, non-seulement naturelle, mais surnaturelle, où, avec le

secours ordinaire de la grâce de Dieu, il pouvait faire des actes surnaturels. Par sa chute, l'homme perdit cette liberté surnaturelle, et il est désormais incapable de faire des actes en rapport avec sa destination éternelle. Il conserve cependant son libre arbitre, mais tout le bien naturel qu'il peut faire par son moyen n'a aucune valeur devant Dieu, puisqu'il n'est pas en rapport avec l'état où Dieu l'a créé et la fin dernière qu'il lui a fixée. Il faut que la grâce de la rédemption relève l'homme de son impuissance, lui redonne la liberté surnaturelle, et ne cesse de le soutenir avec un secours de grâce, non-seulement surnaturel, mais encore extraordinaire.

La doctrine de Towianski, après avoir mis en principe que l'état d'infériorité est l'état primitif de l'homme, que l'homme n'a jamais été élevé à un état surnaturel, que, par conséquent, il n'en est nullement déchu, et que partant il n'a rien perdu de ce qu'il avait; est par là même forcée de soutenir que l'homme est en possession de cette liberté surnaturelle, ou plutôt naturelle, selon cette doctrine; liberté qui aurait sa racine dans la nature même de l'homme, et dont les actes seraient tous méritoires de la vie éternelle, ou de ce qu'on y donne pour l'équivalent de la vie éternelle. Les partisans de la doctrine de Towianski auront de la peine à comprendre cette objection, parce qu'ils ne soupçonnent pas même la différence qu'il y a entre l'état surnaturel où fut placé le premier homme, et l'état de chute dans lequel il se trouve maintenant. Mais, après tout ce que nous venons de dire, ils pourront facilement compren-

dre que c'est dans le premier de ces deux états seulement que l'homme avait une vraie et pleine liberté, c'est-à-dire qu'il pouvait de lui-même faire le bien ou le mal (et en disant « *de lui-même* » nous n'excluons pas le secours de Dieu ordinaire et surnaturel que nous avons établi plus haut, nous voulons seulement exclure la nécessité de réhabiliter le libre arbitre, de le relever et de lui donner un pouvoir qu'il n'aurait pas eu, puisqu'il l'avait par la bonté de Dieu, comme aussi la nécessité d'un secours extraordinaire, pour lequel il n'y avait pas lieu avant la chute). L'homme pouvait donc alors faire de lui-même le bien et le mal; le bien lui méritait la vie éternelle, comme le mal allait lui mériter une punition correspondante. Mais, après la chute, l'homme n'a plus cette liberté; il ne peut plus, de lui-même, faire le bien qui lui mérite la vie éternelle. Les partisans de la doctrine de Towianski sauront que c'est là le dogme catholique le plus essentiel dans toute sa portée. Or, Towianski le nie et affirme tout le contraire. Voici ses paroles on ne peut plus claires : « Souvent » Dieu constitue l'homme comme libre (c'est-à dire le » place dans les conditions telles qu'il jouit de toute sa » liberté), il lui rend tout facile, les colonnes lumineu- » ses et les colonnes ténébreuses se retirent, et ils » attendent la direction que l'homme, délaissé à lui- » même, pleinement libre, ira se donner. Mais aussitôt » qu'il a pris une direction ou vers la lumière ou vers » les ténèbres, aussitôt les colonnes, etc. (§ 11). » Ce passage du *Banquet* est doublement important, et parce qu'il contient une doctrine qui est fondamentale

entre les enseignements de Towianski, dont elle est une des bases et jette sur elles une vive lumière, et parce qu'elle est énoncée d'une manière très claire, ce qui en rend la confrontation avec la doctrine catholique facile et d'autant plus convaincante. On le voit : Towianski attribue ici à l'homme, dans son état actuel, c'est-à-dire dans un état qui, d'après le dogme catholique, est l'état de chute, un pouvoir que l'homme n'avait et ne pouvait avoir que dans l'état de son intégrité et de sa liberté surnaturelle. Et, en effet, selon lui Dieu *place* quelquefois *l'homme* et même *souvent dans la condition d'une liberté, où il est pleinement libre, il lui rend tout facile*, et alors, *délaissé à lui-même*, il peut faire ou le bien ou le mal, *prendre sa direction vers la lumière ou vers les ténèbres*. Or, c'est précisément ce que l'homme avait avant sa chute, et ce qu'il n'a pas après elle, et encore faut-il prendre cette expression : *l'homme délaissé à lui-même*, dans un sens très mitigé; autrement ces assertions ne s'appliqueraient pas même à l'homme dans son état d'intégrité. Ainsi, avant sa chute, l'homme fut placé par Dieu, *une fois* et non souvent, dans la condition d'une pleine liberté; *Dieu lui rendit tout facile*, il fit qu'il n'eut pas la concupiscence ni les autres difficultés qui, dans l'état de chute, empêchent la liberté, et ce n'est qu'alors que, *délaissé à lui-même*, c'est-à-dire avec le secours ordinaire de Dieu, quoique surnaturel, il pouvait, pour parler le langage du *Banquet*, prendre sa direction vers la lumière ou vers les ténèbres, c'est-à-dire faire le bien ou le mal, qui mériteraient la vie ou la mort

éternelle. Mais tout cela n'est plus dans le pouvoir de l'homme. Non-seulement il n'est pas souvent, mais il ne se trouve jamais dans l'état d'une *pleine liberté* où, *délaissé à lui-même*, il puisse faire, et encore faire *facilement*, le bien méritoire. Et ici nous touchons à un autre point sur lequel la doctrine de Towianski est en opposition avec le dogme catholique, nous voulons parler de la grâce.

VII

Le dogme catholique enseigne que, dans l'état de la nature déchue, l'homme, pour faire le bien méritoire de la vie éternelle, a besoin non-seulement du secours ordinaire, quoique surnaturel, qui lui suffisait avant sa chute; mais, qu'en outre, il lui faut un secours surnaturel extraordinaire qui, premièrement, relève sa volonté et lui redonne la puissance de faire le bien méritoire surnaturel, et qui, après, ayant de bien autres difficultés à vaincre que ne l'avait le secours ordinaire avant la chute, agisse aussi d'une manière spéciale, éclaire spécialement l'intelligence, excite et meuve la volonté de la même manière spéciale, et enfin produise l'acte méritoire, lui-même, par son action

combinée avec la volonté de l'homme; de sorte que l'action de la volonté humaine consiste uniquement dans sa coopération avec ce secours de Dieu. Coopération qui n'aurait pas eu lieu sans l'opération de ce secours de Dieu, qui, cependant, une fois provoquée par Dieu et produite par l'homme, a en elle toute la raison d'une vraie et libre action; et cela surtout parce qu'elle peut ne pas consentir à l'action divine et la rejeter loin d'elle. D'où il résulte que l'homme, dans l'état de chute, ne peut faire aucun bien méritoire par sa seule volonté, sans ce secours spécial de Dieu; et cependant, malgré la nécessité de ce secours, il conserve le libre arbitre de sa volonté. Or, ce secours est appelé la grâce, attendu qu'il est entièrement gratuit, non-seulement parce qu'il surpasse la nature humaine, et que n'ayant pas de proportion avec elle, il ne lui est nullement dû : il était gratuit de cette manière avant la chute de l'homme; mais, en outre, parce que la nature humaine, dans son état de déchéance, ne pouvant faire aucun acte méritoire, ne l'a pu nullement mériter. C'est donc un don de Dieu, aujourd'hui doublement gratuit.

Nous avons vu que la doctrine de Towianski accorde à l'homme, dans son état actuel, qui, du reste, selon elle, est le même que l'état primitif, cette puissance radicale d'accomplir de lui-même des actes méritoires. Par conséquent, elle ne peut admettre et n'admet la nécessité d'aucun secours spécial dans le sens du dogme catholique; elle rejette donc la grâce, telle qu'elle est enseignée par lui. Il y a cependant quelque chose que cette doctrine appelle la grâce, et qu'il est important

d'apprendre à mieux connaître. Or, cette grâce n'est que la possibilité donnée à l'homme de faire descendre sur lui une colonne lumineuse d'esprits, afin d'agir ensuite avec la force de cette colonne. Mais ce qu'il faut ici bien distinguer, c'est que la grâce n'est pas l'action de la colonne elle-même, elle est tout simplement la possibilité ou plutôt la facilité donnée à l'homme de la faire descendre sur lui quand il le veut. En voici les preuves : « La lumière et la force matérielle terrestre n'est » rien en comparaison de la lumière et de la force d'un » seul esprit inférieur libre ; que doit-on dire par con- » séquent d'une colonne lumineuse entière, composée » des saints de Dieu, et au sommet de laquelle se » trouve le Dieu de la colonne lui-même, laquelle, *ô* » *grâce incompréhensible du Seigneur!* PEUT-ÊTRE dé- » duite par un seul soupir pur, humble et fervent » (§ 10). » La même doctrine se trouve exposée jusqu'à la dernière évidence dans le § suivant (§ 11). Après avoir dit ce que nous avons rapporté plus haut, que Dieu constitue souvent l'homme comme libre, *qu'il lui rend tout facile* (nous notons ces mots parce qu'ils sont essentiels), que les colonnes de lumière et de ténèbres se retirent et attendent que l'homme, délaissé à lui-même, pleinement libre, se donne une direction; il ajoute qu'aussitôt que cette direction est prise, une colonne correspondante occupe l'intérieur de l'homme, et si elle est ténébreuse, l'homme se trouve *voué à la puissance du mal* (selon la révélation). « Il a toujours la volonté » (c'est-à-dire la puissance) d'en sortir; *il peut*, au mi- » lieu de cet enfer, faire jaillir une petite lumière, et à

» l'aide de cette petite lumière, faire descendre au milieu » de sa calamité une colonne protectrice ; mais cela est » à peu près impossible. Car s'il ne l'a pas fait étant » libre et avec le secours *de la grâce*, comment le » fera-t-il au milieu de cette atmosphère infernale » (§ 11)? » D'où il résulte catégoriquement que *le secours de la grâce*, ce n'est ni la colonne protectrice que l'on fait descendre, ni la petite lumière que l'on fait jaillir, ni la puissance avec laquelle la volonté de l'homme exécute l'un et l'autre. Non ; tout cela, l'homme le peut de lui-même ; il le peut même au milieu de l'enfer, quoique dans cette dernière extrémité ce soit chose très difficile et à peu près impossible. Le secours de la grâce n'est rien de tout cela ; il est la délivrance de toute influence extérieure ; il est la position dans laquelle Dieu mettant l'homme, *lui rend tout facile*, où les colonnes des esprits se retirent, et où l'homme, laissé à ses propres forces, pleinement libre de faire l'un ou l'autre et sans subir aucune influence, use de cette puissance pour faire ce qui lui plaît. Ainsi, le *secours de grâce*, admis par la doctrine de Towianski, est entièremement extérieur et n'agit nullement sur la volonté ; il se trouve ainsi en harmonie parfaite avec l'autre principe de cette doctrine, qui met dans la volonté humaine l'origine des actes méritoires, et se trouve en même temps en contradiction flagrante avec l'enseignement du dogme catholique sur la grâce.

Mais, outre cette sorte de grâce, qui est la vraie et la principale dans la doctrine de Towianski, elle nous

donne encore une autre grâce, d'un genre tout différent. Ce n'est plus seulement une facilité ou possibilité plus grande de faire le bien ou le mal donnée à l'homme, mais c'est le bien lui-même qui, nous arrivant sous la forme d'une colonne lumineuse, constitue cette autre grâce. « Une descente toujours plus large » de l'atmosphère des esprits de plus en plus élevés, » c'est-à-dire de *la grâce* du ciel, etc. (§ 19). » Et ailleurs : « Dieu ne peut, sans cette incandescence (de » nos cœurs), faire descendre sur nous la colonne de sa » grâce (§ 22). » Et encore : « La seule commotion, » la seule illumination de l'âme peut faire descendre » sur nous la colonne des esprits saints et partant la » grâce, la bénédiction et le ciel (§ 38). » Or, cette seconde grâce tant préconisée est tout le contraire de la première que nous connaissons déjà. Autant l'autre élève le libre arbitre, autant celle-ci le déprime. Elle se trouve en parfaite harmonie avec un autre point de cette doctrine qui représente l'homme comme un simple instrument, par lequel agissent des nuées d'esprits tantôt lumineux et tantôt ténébreux. « Représentons-nous l'homme, est-il dit (§ 3), comme le » dernier étui, le dernier point visible par lequel des » nuées d'esprits agissent invisiblement. » Ces esprits, ayant une fois occupé l'intérieur de l'homme, y jouent dorénavant un rôle exclusif, et ils laissent peu ou rien à l'activité humaine. « L'homme a la volonté, dit le » § 11, mais elle est une partie infiniment petite de ses » actions. Les colonnes de lumière ou de ténèbres occu- » pent l'intérieur de l'homme et le régissent selon leur

» nature. » Ainsi, une semblable colonne, seconde grâce de la doctrine de Towianski, fait perdre la volonté et avec elle la liberté. Heureux encore l'homme s'il reçoit dans son intérieur une colonne de lumière! Mais si une colonne ténébreuse s'empare de lui, « un » tel homme, comme nous l'avons vu, est voué à la » puissance du mal (§ 11). » Ce qui signifie que : « *Ce* » *malheureux perd sa volonté*, parce qu'une colonne » ténébreuse est couchée dans son esprit (§ 11). »

« Il peut faire jaillir, il est vrai, une petite lumière, » et tout le reste que nous avons vu ; cependant, il ne le fera pas, cela lui est à peu près impossible. Il faut attendre « le temps où, aidé de la miséricorde de Dieu, » il recouvrera la liberté (il ne l'a donc pas), et le » secours de la grâce (la première des deux que nous » connaissons); et selon qu'il usera alors de ces dons » du ciel, ainsi lui arrivera-t-il (§ 11). » Il est clair que la liberté de l'homme se trouve détruite sous l'incubation de ces colonnes d'esprits.

Voilà le caractère et l'action de la double grâce qui se trouve dans la doctrine de Towianski. La première s'y trouve pour détruire la grâce proprement dite, telle que l'enseigne le dogme catholique, et la seconde s'y trouve pour détruire, de son côté, la liberté humaine.

VIII

Le dogme catholique enseigne ultérieurement que ce secours de Dieu, qu'on appelle la grâce, parfaitement gratuit, les hommes n'en étant pas dignes, nous a été mérité par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce sont les mérites de Jésus-Christ qui constituent l'œuvre entière de la rédemption, qui consiste à nous délivrer de notre mal, et à nous redonner, avec plus d'abondance encore, le bien que nous avons perdu. Aussi, c'est Jésus-Christ, lui-même, auteur de cette œuvre de rédemption, qui produit ces deux actions dans les hommes. Par une imputation et une communication vivante des mérites de Jésus-Christ, nous cessons d'être les ennemis de Dieu; et en même temps, par une communication de sa sainteté qui opère en nous comme grâce sanctifiante, nous devenons amis de Dieu, capables de faire le bien et de mériter. Or, comme toute l'action de ce secours spécial de Dieu, que nous appelons la grâce, consiste dans ces deux choses, c'est-à-dire à relever les hommes de leur chute, et à leur donner le pouvoir de faire des actes méritoires de la vie éternelle, il est évident que la grâce toute entière procède de Jésus-Christ, et que c'est

Jésus-Christ qui en est l'auteur. « *Ille ipse Christus Jesus*, dit le concile de Trente (Sess. VI, Chap. XVI), *tanquam caput in membra et tanquam vitis in palmites, in ipsos justificatos (justus autem nemo esse potest nisi cui merita passionis Dei Nostri Jesu Christi communicantur* (Sess. VI, Cap. VII), *jugiter virtutem influit; quæ virtus bona eorum opera semper antecedit, et concomitatur, et subsequitur, et sine qua nullo pacto Deo grata et meritoria esse possunt.* »

D'après les nombreuses assertions de Towianski, exposées jusqu'à présent, il est clair, pour quiconque y réfléchit, que Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est pas l'auteur de la grâce et l'agent intérieur de la justification et de la sanctification des hommes. Il est évident, au contraire, d'après la doctrine de Towianski, que la rédemption elle-même est absolument inutile, et par conséquent l'office de rédempteur, un pur hors-d'œuvre. Et, en effet, comme d'après cette doctrine il n'y eut point de péché originel, et partant de chute, il est évident que la rédemption n'est pas nécessaire pour relever l'homme de son état de déchéance; l'homme possédant d'ailleurs naturellement et en lui-même le pouvoir de faire des actes méritoires de la vie éternelle sans le secours de la grâce, il en faut conclure que la rédemption et la grâce qu'elle donne ne lui sont pas nécessaires pour arriver à ce pouvoir qu'il possède déjà. Avec la nécessité de la rédemption et de la grâce s'évanouit d'elle-même la nécessité d'un rédempteur. Dans un semblable ordre de choses, l'auteur d'une grâce qui justifie les impies et rend méritoires les actions des justes,

devient parfaitement inutile, puisque les hommes font si bien l'un et l'autre par eux-mêmes. Aussi, d'après cette doctrine, Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est pas le Sauveur des hommes ni l'auteur de la rédemption et de la grâce. Towianski lui donne à remplir un rôle en harmonie avec sa doctrine. Notre-Seigneur Jésus-Christ a apporté sur cette terre, « des tabernacles supérieurs, » une lumière divine qu'il propagea par sa doctrine, » par sa vie, par son exemple, et surtout par son souffle » divin qu'il inspira sur un petit nombre de gens pré- » parés à cet honneur (§ 6). » Par cette lumière propagée de la sorte, « il vainquit l'enfer, c'est-à-dire les » esprits inférieurs qui occupent la terre, et ouvrit ainsi » le chemin du ciel (§ 6). » C'est là l'œuvre qu'il accomplit, et par cette œuvre parvint « à vaincre *une certaine* » *partie* du mal terrestre (§ 6). » Ainsi, toute la mission, toute l'œuvre, toute l'action de Notre-Seigneur Jésus-Christ se borne à ces trois choses : 1° l'importation d'une lumière céleste sur la terre ; 2° dispersion des colonnes ténébreuses; 3° victoire sur le mal dans certaines parties du monde et pour un certain temps. Toutes ces choses se trouvent confirmées dans un nombre considérable de passages. Voici les plus clairs : Jésus- » Christ a racheté le genre humain (c'est ce que cette » doctrine appelle rédemption) : car, par sa sainteté, il » fit descendre une colonne lumineuse à l'aide de la- » quelle il dissipa les épaisses ténèbres de la terre (§ 15). » Voici un autre passage, où il est appelé agneau et sauveur, absolument dans le même sens : « L'agneau seul » enlève les péchés, seul il sauve, car il s'offre par

» amour à être mal reçu d'une terre ténébreuse qui ne » comprend pas la lumière... Cependant il allume en » lui le feu divin, il fait descendre une sainte colonne, » et c'est ainsi qu'il sauve les hommes (§ 21). » Nous ajouterons une troisième citation qui complètera le sens de la doctrine : « Jusqu'à présent la colonne lumineuse » n'a tenu nulle part le sceptre de la terre; la lumière » de Jésus-Christ, toujours en lutte avec des ténèbres » prépondérantes, n'est pas encore arrivée à ce point » de puissance et d'efficacité.... La pure lumière de » Jésus-Christ s'est maintenue par ci par là comme un » mendiant dans l'humilité et l'abaissement. La puis- » sance, les directions générales étaient au pouvoir » des esprits ténébreux. Ceux-ci dominaient sur la terre » par leurs ténébreuses colonnes (§ 26). Aujourd'hui » cette lumière de Jésus-Christ est altérée, et même en- » tièrement éteinte (§ 7). » On voit donc à quoi se réduit l'action de Jésus-Christ : d'après Towianski, il apporta la lumière divine, fit descendre une colonne lumineuse, dispersa en certains lieux, et pour un certain temps, les colonnes ténébreuses, et c'est là ce qui constitue, dans cette doctrine, toute la rédemption accomplie par Notre-Seigneur.

Maintenant, en confrontant cette doctrine avec l'enseignement catholique, on trouve entre les deux la plus profonde opposition. D'après le dogme catholique, c'est Jésus-Christ, lui-même, qui est l'auteur de la rédemption ; c'est de lui que découle la grâce, et avec elle la justification et la sainteté. D'après la doctrine de Towianski, au contraire, Jésus-Christ, lui-même, avait

besoin de la grâce, et ce n'est que parce qu'il en fit un si bon usage qu'il accomplit son œuvre de rédemption. Or, il y a, comme nous l'avons vu, une double grâce dans cette doctrine : premièrement, la possibilité donnée à l'homme de faire le bien ; secondement, le bien lui-même agissant comme une colonne lumineuse. La première de ces deux grâces, qui n'est autre qu'une lumière que l'homme fait jaillir en lui-même pour attirer les colonnes lumineuses, se trouvait également en Jésus-Christ ; mais elle était en lui à l'état de lumière divine, qu'il apporta des tabernacles supérieurs (§ 6) : c'était le feu divin que l'agneau allume en lui (§ 21) pour attirer aussi des colonnes d'esprits. Cette lumière et ce feu ne sont point distincts de la petite lumière que chaque homme peut faire jaillir de soi-même au milieu de l'enfer ; car l'une et l'autre de ces lumières produisent en vertu d'un décret du Très-Haut qui régit le monde, décret qui y est appelé loi spécifique, un effet absolument semblable ; l'une et l'autre font descendre à leur suite une colonne lumineuse ; ce qui prouve que toutes les deux sont d'une même nature, puisqu'ils produisent cet effet en vertu d'une même loi spécifique. Telle est donc la nature de la lumière apportée par Jésus-Christ : elle est, quant à son essence, absolument identique à celle que chaque homme peut faire jaillir au-dedans de lui-même. S'il y a eu quelque différence entre les deux lumières, cette différence ne pouvait être que dans le degré d'incandescence, nécessairement plus élevé dans la lumière de Jésus-Christ, surtout lorsqu'on tient compte de ce qui est dit, que Jésus-Christ apporta cette

lumière des tabernacles supérieurs; ce qui, d'un autre côté, donnerait à supposer que Jésus-Christ préexista à sa venue au monde, et que là, dans des régions supérieures, il avait déjà porté sa lumière à un assez haut degré d'incandescence.

Voilà quelle est la première grâce dont Jésus-Christ fit usage selon la doctrine de Towianski. La seconde, ce sont les colonnes lumineuses qu'il fit descendre sur lui par le moyen de la lumière dont nous venons de parler. S'il a dissipé les ténèbres, s'il a vaincu l'enfer, ce n'est pas par sa propre force qu'il l'a fait, c'est par la force des colonnes lumineuses qu'il fit descendre. Mais ce que fit Jésus-Christ, chaque homme peut le faire; chaque homme peut faire descendre une colonne lumineuse, et par son moyen dissiper les ténèbres et vaincre l'enfer. Voilà pourquoi Towianski s'exprime avec une rigoureuse logique, lorsqu'il dit que Notre-Seigneur Jésus-Christ ouvrit le chemin du ciel, vainquit l'enfer, etc., « semant la lumière divine par sa doctrine sainte, » par la vie, par son exemple et surtout par son souffle » divin (§ 6). » C'est en enseignant aux hommes comment il fallait faire qu'il accomplit son œuvre. Et, en effet, il ne s'agit dans tout cela que de montrer aux autres et de leur apprendre en quoi consiste le secret; une fois qu'ils le sauront, ils pourront faire la chose d'eux-mêmes, tout aussi bien que l'instructeur. C'est pour cela que Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a besoin que de les instruire par sa doctrine, sa vie et son exemple; il leur donne son souffle pour les pousser efficacement à exécuter la chose qu'il leur

apprit ; mais dans tout cela il ne s'agit nullement de la communication des mérites, de la justification, de la grâce sanctifiante. On est au pôle opposé. Les autres hommes, une fois instruits, sont dans la même position que Jésus-Christ. Ils savent l'essentiel, ils savent comment on peut faire jaillir la lumière, faire descendre une colonne lumineuse, et tout le reste ; et par là ils sont en possession de tous les trésors de science et de force que Jésus-Christ a apportés, ils peuvent ainsi et même doivent devenir les artisans de leur propre rédemption, grandeur et sainteté.

IX

De là s'ensuit nécessairement la différence entre l'enseignement catholique et la doctrine de Towianski, sur la personne elle-même de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Selon cet enseignement, sa personne est une personne divine. Jésus-Christ est en même temps vrai Dieu et vrai homme, ayant en lui toute la nature divine et toute la nature humaine, unies hypostatiquement par la personnalité du verbe de Dieu. C'est précisément ce qui constitue le mystère de l'incarnation, qui sert de base à

celui de la rédemption et aux autres qui s'ensuivent. Jésus-Christ a pu racheter les hommes, il peut être l'auteur de la justification et de la grâce, précisément parce qu'il est Dieu en même temps qu'il est homme, que son action humaine a un mérite divin, et que son action divine peut être appliquée aux hommes et devenir leur propriété. Tous ces mystères, par conséquent, se basent sur celui de l'incarnation.

D'après la doctrine de Towianski, Jésus-Christ n'est nullement Dieu, ou s'il est Dieu, chaque homme l'est au même degré que lui. Ceci est parfaitement clair après tout ce qui a été rapporté, et notamment après ce qui vient d'être dit du besoin qu'il avait de la grâce pour pouvoir agir. Jésus-Christ agissait comme tout autre homme : voulant opérer le bien, il allumait en lui la lumière et le feu divin, faisait ainsi descendre la colonne lumineuse, et c'est celle-ci qui donnait la force et l'efficacité à son action. Cette manière d'agir est bien celle d'un homme, mais elle n'est certainement pas la manière d'agir d'un Dieu. Prétendre qu'un Dieu dissipait le mal, surmontait l'enfer, etc., PARCE QU'IL faisait descendre une colonne lumineuse (comme il est dit de Jésus-Christ au § 15), c'est-à-dire prétendre qu'un Dieu n'avait de force pour agir que dans le secours de cette colonne, c'est soutenir l'absurde lui-même. Aussi rien n'est tellement éloigné du dogme de la divinité de Jésus-Christ, que la doctrine de Towianski. Une seule chose étonne : c'est que certaines gens ne l'aient pas vu tout de suite, et que parmi les disciples de Towianski, plusieurs semblent ne pas s'en douter.

Le fait est cependant d'une telle évidence qu'il faut être absolument aveugle pour ne pas le voir, et qu'il est presque inutile de citer plusieurs passages très explicites où Towianski confirme la même chose en termes les moins équivoques. Cependant, nous les donnons ici pour que rien ne manque à la démonstration. Ainsi (§ 41) il dit : « Jésus-Christ est notre défense, » comme père, et source de toute lumière envoyée par » Dieu sur la terre, et dans cette cause (ou affaire) il est » le premier agent *après Dieu*; plus loin arrivent ces » grands Chérubins, ces saintes armées d'esprits, et » nous, nous formons par la volonté suprême le der- » nier degré de cette colonne. » Le doute n'est pas possible : Jésus-Christ est le premier agent après Dieu, tout comme les seconds agents après Dieu sont les grands Chérubins, et comme nous autres nous sommes tous, après Dieu, des agents de troisième ordre. Tous ces agents se trouvent sur la même ligne, tous ils forment une seule et même échelle, dont nous sommes le dernier échelon, l'avant-dernier est l'esprit de Napoléon « (et toi, ô esprit de Napoléon! par un privilége » spécial, tu es l'avant-dernier dans cette sainte co- » lonne! (Ib.), » puis viennent les Chérubins, après eux vient probablement la Sainte-Vierge, et en dernier lieu arrive Jésus-Christ. Tout cela est hors de Dieu, ou *après Dieu*, comme vous voudrez, mais tout cela n'est pas Dieu. Voilà qui est clair. Le passage suivant n'est pas moins catégorique. « Jésus-Christ seul étant le père de » la terre, ne la quitte pas entièrement. Etant le tronc » très saint de l'arbre divin sur la terre, il veillera sur

» ses sept rameaux. Il est tronc sur beaucoup de globes. » Sa paternité est grande et vaste. Lorsque, dans son » temps, toutes les branches verdoieront, selon les pa- » roles de la révélation, le nuage de sept esprits ira, sous » la conduite de son père, qui est le tronc de l'arbre » divin, se jeter dans le sein du Père universel; et cet » arbre particulier s'unira à l'arbre de l'amour général, » selon les paroles de la révélation (§ 24). » Est-ce un Dieu qui a pour rameaux sept autres messies qui doivent surgir après lui et compléter l'œuvre qu'il a commencée et qu'il a laissée inachevée (1)? Jéhovah, le vrai

(1) Tel est le sens qu'on doit donner à cette assertion sur les sept rameaux. Ce seront les sept messies que Dieu enverra successivement pour compléter l'œuvre de lumière commencée par Jésus-Christ; ce sens est clairement indiqué dans un autre endroit du *Banquet*. « Lorsque Dieu (y est-il dit para- » graphe 8), selon sa miséricorde révélée à la terre, envoyant des esprits » supérieurs de ses espaces non terrestres, et attisant de plus en plus le feu » de l'amour divin, l'allumera le plus sous le septième messie (envoyé), et » que ce feu embrasera la terre, alors le mal disparaîtra (paragraphe 8) » D'où il résulte non-seulement que Jésus-Christ aura sept successeurs, mais encore qu'il n'est qu'un esprit supérieur, comme tous ces autres messies, envoyé par Dieu des espaces ou des tabernacles célestes. Dans ce cas, puisqu'il est le premier qui ouvre cette marche, il doit même être un esprit inférieur relativement aux autres qui arriveront après lui, chargés de pousser plus loin et de compléter sa mission. Voilà probablement dans quel sens il est appelé le père : il est leur père, parce qu'il ouvre la ligne de succession; mais cela n'empêche pas que les fils n'aillent plus loin et ne deviennent plus élevés que leur père; à moins qu'on n'aime pas à supposer que tous ces sept messies n'en font qu'un, ce qui est très en harmonie avec la doctrine toute entière. Ce serait alors le même esprit de Jésus-Christ qui, en s'élaborant, passerait successivement dans ces différents messies, et accomplirait de cette manière sa vie messianique. Voilà pourquoi il serait dit, dans le passage qui nous occupe, que les sept esprits ne constituent qu'un seul nuage (et ailleurs Jésus-Christ est appelé un nuage); que ces sept rameaux ne forment qu'un seul arbre. Quoiqu'il en soit, nous savons maintenant au juste ce qu'est Jésus-Christ d'après cette doctrine. C'est un esprit supérieur envoyé des espaces non terrestres.

Dieu, envoyait dans l'ancien testament des prophètes : est-ce que jamais un prophète fut appelé un rameau, une branche, une partie quelconque du vrai Dieu Jéhovah ? Par conséquent, Jésus-Christ, qui est composé de ces rameaux et de ces branches, pourrait-il jamais être un Dieu ? Est-ce un Dieu qui n'est pas le tronc de l'arbre de l'amour sur tous les globes (sans rien dire ici de cette hypothèse des globes), mais seulement sur beaucoup de globes ? Sur combien, par exemple ? Douze, quinze, vingt ? Et les millions d'autres possèdent donc d'autres troncs et d'autres pères ? Est-ce là un Dieu ? Est-ce un Dieu dont la paternité n'est pas universelle, mais seulement grande et vaste ? Qui a, par conséquent, à ses côtés d'autres pères dont la paternité peut être beaucoup plus grande et beaucoup plus vaste ? Est-ce un Dieu qui s'unit à d'autres esprits pour constituer un seul nuage avec eux, qui s'adjoint d'autres branches pour former un seul arbre avec elles ; montrant par là qu'il est de la même nature que ces esprits et ces branches qui, certainement, ne sont pas des dieux ? Est-ce, enfin, un Dieu qui, après toutes ses opérations, ne peut produire qu'un arbre particulier, et n'est qu'un de mille troncs, qui produisent des arbres semblables sur d'autres globes, qui tous vont se jeter dans le sein du père universel, et s'unir à l'arbre de l'amour général ? Non, certainement, celui-là n'est pas un Dieu, et Jésus-Christ ne l'est nullement, selon la doctrine de Towianski.

Ainsi s'écroule la base même du dogme de l'incarnation. La personne de Jésus-Christ n'est pas une per-

sonne divine; il n'y a pas, par conséquent, dans Jésus-Christ, de nature divine qui se serait jointe à la nature humaine par le moyen de la personnalité du verbe de Dieu.

Mais ce n'est pas tout, cette œuvre de destruction va plus loin. Tout ce qui tient de près ou de loin à la doctrine sur la personne de Jésus-Christ est attaqué ici du même coup, tout le mystère de l'incarnation est anéanti : Jésus-Christ, non-seulement n'est pas un vrai Dieu, mais il n'est pas seulement un vrai homme. Et voici comment :

X

L'enseignement catholique soutenait toujours avec une grande force la vraie humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ce point n'est pas moins important que celui de sa divinité, et notre rédemption toute entière ne serait qu'une vaine illusion si cette vérité se trouvait en défaut. Et, en effet, l'œuvre de la rédemption présente deux côtés : l'un regardant les hommes, et l'autre regardant Dieu. Le rédempteur, auteur de cette œuvre, devait apporter autre chose aux hommes et autre chose à Dieu. Aux hommes, il devait apporter la justification et la sanctification; mais à Dieu, il de-

vait fournir une réparation, une satisfaction pour l'offense que l'homme avait faite. Aussi, fallut-il qu'à l'égard des hommes le rédempteur fut Dieu, et qu'à l'égard de Dieu il fut homme. Par conséquent, pour que Jésus-Christ put être rédempteur, il fallait absolument qu'il fut homme aussi, vrai homme, ayant une âme et un corps, et tout ce qui constitue une vraie humanité. C'est ce qu'enseigne le dogme catholique; et il dit que c'est en livrant son corps et son âme aux douleurs de la passion et de la mort, en en faisant un sacrifice, que Jésus-Christ fit cette réparation et qu'il donna la satisfaction nécessaire pour apaiser Dieu. Ainsi, toute cette partie de la rédemption est contenue dans le mystère de la croix, qui, lui-même, se base sur le dogme de l'humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Depuis, l'Eglise a toujours pris un soin extrême de repousser tous les hérétiques qui, souvent, sous prétexte d'honorer davantage Notre-Seigneur Jésus-Christ, atténuaient cette vérité importante, et enlevaient à son humanité ou l'âme ou le corps. C'est surtout contre la réalité du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ que les hérétiques se sont soulevés davantage; mais déjà saint Jean l'apôtre frappe de son anathème, dans une de ses épîtres, tous ceux qui ne confessaient pas que Jésus-Christ était venu en chair; et il lance contre eux l'épithète la plus accablante pour des chrétiens, celle d'antéchrist.

Mais si, pour être catholique, il faut confesser la vraie humanité de Jésus-Christ, il ne suffit pas, d'un autre côté, pour rester dans la vérité catholique, de

dire que Jésus-Christ avait un vrai corps pendant sa vie; mais il faut, de toute nécessité, confesser encore sa résurrection d'entre les morts, et la reprise qu'il fit du corps, quoique glorieux, mais toujours le même qu'il avait pendant sa vie. Il faut croire ce qu'il affirma lui-même après sa résurrection, disant aux apôtres : « Touchez et voyez qu'un esprit n'a pas de chair et d'os » comme vous voyez que je les ai (Luc. XXIV, 39). » Car, comme la mort de Notre Seigneur Jésus-Christ nous assure de la satisfaction dont elle offrit le prix pour nous, de même sa résurrection nous assure de la réhabilitation de notre nature et de sa réintégration, dans l'état primitif, dont elle est un gage certain et nécessaire. C'est donc à la résurrection que tient tout l'effet de la rédemption et toute l'espérance de notre salut, et saint Paul le dit expressément : « Si Jésus-» Christ n'est pas ressuscité, toute notre prédication » est vaine, votre espérance est vaine aussi, et vous » êtes encore dans vos péchés (I. Cor. XV) »

Si, d'après la doctrine de Towianski, Jésus-Christ avait un corps pendant sa vie terrestre, une fois qu'il l'a déposé à sa mort, il ne l'a plus repris; bien au contraire, il n'a pu nullement le reprendre. Car, Jésus-Christ a été certainement, selon cette doctrine, un esprit supérieur, un esprit saint, nous l'avons entendu le dire expressément. Or, cette doctrine affirme que les esprits de ce genre « après avoir achevé leur pélerinage » terrestre selon les lois de l'amour, ne peuvent plus, » à cause de leur élévation, demeurer dans aucune » voûte terrestre, et qu'ils continuent leur ultérieure

» opération dans l'état d'esprit, dans l'état de liberté et » de vie (§ 5). » Et comme si ce n'était pas encore assez clair, Towianski a affirmé, au commencement de ce §, que l'état d'esprit c'était d'être « sans enveloppe, sans » organisation, c'est-à-dire sans vie selon la terre. » Il est donc évident que ces esprits supérieurs et tout-à-fait saints, sortis de leur corps et se trouvant dans l'état d'esprit, de vie et de liberté, ne peuvent plus revenir dans leurs voûtes, dans leurs enveloppes, dans leurs organismes, c'est-à-dire dans leurs corps : ce serait pour eux une énorme dégradation ; ils vivent et opèrent pour toujours comme de purs esprits.

Mais, s'il en est ainsi, il demeure démontré qu'il ne peut être question de la résurrection de Jésus-Christ dans cette doctrine. Et à cause de cela peut-être prend-elle le symbole de nuage pour peindre l'état actuel de Notre-Seigneur Jésus-Christ, afin de nous bien apprendre qu'il n'y a pas plus de chair et d'os en lui que dans un nuage. Toujours est-il que, selon cette doctrine, la résurrection ne serait pas une élévation et une gloire, mais au contraire une honte, un opprobre, une dégradation pour Jésus-Christ ; elle le ferait reculer considérablement dans l'échelle des êtres. Les disciples de cette doctrine vous parleront bien d'une résurrection spirituelle et fantastique, mais une vraie résurrection en chair et en os ne sera jamais admise par eux. Il s'ensuit donc que Jésus-Christ, après sa mort, n'a plus et ne peut plus avoir de corps.

De là, il résulte premièrement que Jésus-Christ, n'ayant plus de corps, n'est plus homme ; et ainsi s'éva-

nouit de cet autre côté tout le dogme de l'incarnation. Ce dogme croule de toutes parts. D'après lui, Jésus-Christ est Dieu et homme dans une seule personnalité; d'après cette doctrine il n'est pas Dieu, il n'est pas homme non plus, au moins après sa mort; ce dogme n'est donc plus assis ni sur l'une ni sur l'autre de ses bases. Il s'évanouit tout comme Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, qui devient un pur esprit, un léger nuage, et se perd enfin dans le sein du Père universel.

De là, il résulte secondement que :

XI

Le dogme si important du sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur la croix se trouve absolument anéanti. C'est dans ce sacrifice que se trouve toute la satisfaction que Notre-Seigneur Jésus-Christ fit à Dieu pour tout le genre humain. Ce sacrifice consiste en ce que Jésus-Christ livra volontairement son humanité à la mort pour faire cette satisfaction. De lui-même, il ne devait pas mourir, la mort n'avait sur lui aucun droit; s'il est mort, c'est parce qu'il l'a bien voulu : « *Oblatus » est quia ipse voluit* (Is. LIII, 7). » Sa mort a donc pu

avoir la raison d'un sacrifice, puisqu'elle a pu être l'objet d'un acte de libre volonté; car il dépendait de la libre volonté de la victime que son immolation eut lieu, ou n'eut pas lieu. C'est pour cela que Notre-Seigneur, lui-même, s'appesantit tant sur ce pouvoir si essentiel pour l'œuvre de la rédemption, et qui lui était inhérent : « Personne, dit-il (Joan. X, 18), ne me prend » mon âme, mais je la donne de moi-même. J'ai le pou- » voir de la donner, et j'ai le pouvoir de la reprendre » de nouveau. » Si Jésus-Christ n'avait pas eu ce pouvoir, s'il avait dû mourir comme tous les autres hommes, il n'aurait pas pu faire de la destruction de son être humain, par la mort, une oblation volontaire à Dieu, et le sacrifice de la croix, source de tout notre salut, n'aurait pu avoir aucunement lieu.

Or, c'est ce qu'enseigne Towianski. D'après sa doctrine, Jésus-Christ devait mourir comme tous les autres hommes; sa mort ne dépendait pas de sa volonté; elle était l'effet nécessaire de sa nature. La gaîne, la voûte, l'enveloppe terrestre qui le couvrait devait le gêner autant que les autres hommes, et même d'autant plus qu'il était un esprit plus élevé; il ne devait avoir rien de plus pressé que de rejeter cette prison incommode, et de continuer son *élaboration ultérieure dans l'état d'esprit, de liberté et de vie, sans jamais plus revenir sous aucune voûte terrestre.* Ainsi, la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ a, dans la doctrine de Towianski, un double caractère : elle est, premièrement, un effet nécessaire; elle est, secondement, une délivrance, une élévation, un bienfait ; dans l'enseignement catholique,

au contraire, elle est, en premier lieu, tout-à-fait librement volontaire ; elle est, secondement, une action pénible, une immolation, un anéantissement. La différence est on ne peut plus grande. Et, comme pour accomplir le sacrifice, ces dernières conditions, et non les premières, sont nécessaires, il s'ensuit que la doctrine de Towianski anéantit, dans la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, jusqu'à l'idée même du sacrifice. Mais ce n'est pas tout.

XII

Il résulte, en troisième lieu, de la négation du dogme de l'humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que sa résurrection se trouve également rejetée, et avec elle la résurrection de tous les autres hommes. Puisque, selon l'enseignement catholique, Jésus-Christ, dans l'ordre de sa nature, ne devait et ne pouvait pas mourir, il s'ensuit que, s'il est mort par un pur effet de sa libre volonté, il ne pouvait pas rester sous l'empire de la mort et qu'il devait nécessairement ressusciter, et cela de la même manière, c'est-à-dire par un pur effet de sa libre volonté. La volonté qui a la mort en son pouvoir, a également la vie en son pouvoir ; c'est même

par ce second pouvoir qu'elle possède le premier, et la résurrection est ainsi une conséquence de la mort librement volontaire. C'est pour cela que Notre-Seigneur Jésus-Christ unit ces deux choses d'une manière inséparable quand il dit : « Qu'il a le pouvoir de donner » son âme, et qu'il a le pouvoir de la reprendre de nou- » veau. » En un mot, parce que sa mort avait la raison d'un vrai sacrifice, elle devait nécessairement être suivie d'une résurrection.

La doctrine de Towianski refusant, à la mort de Jésus-Christ, sa raison de sacrifice, rejette par là même la cause et la raison suffisante de sa résurrection. Puisque sa mort a été nécessaire, sa résurrection n'était nullement en son pouvoir. Par conséquent, Jésus-Christ ne devait et ne pouvait nullement ressusciter. La même chose, affirmée si clairement en théorie par la doctrine de Towianski, se trouve être tout aussi clairement admise en fait par la même doctrine. Elle affirme, en effet, que Jésus-Christ est un esprit supérieur, par conséquent, du nombre de ceux « qui, après avoir achevé » leur pélerinage sur la terre, ne peuvent plus, à cause » de leur grande élévation, demeurer dans aucune voûte » terrestre (§ 5), » et demeurent dans l'état de purs esprits. Jésus-Christ n'est donc point ressuscité. Mais si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, à plus forte raison personne autre ne ressuscitera.

XIII

Après avoir considéré la création, l'état primitif de l'homme et son état de chute, puis l'œuvre de la rédemption et la personne du rédempteur, il nous reste à considérer, maintenant, l'œuvre de la sanctification, c'est-à-dire les moyens par lesquels la grâce apportée par la rédemption, s'applique aux hommes en particulier. Ces moyens sont les saints sacrements : Jésus-Christ les institua précisément pour être les moyens par lesquels sa grâce est appliquée aux hommes.

Or, avant d'en venir là, nous rappellerons que, selon le dogme catholique, quoique la grâce vienne du Père, et que Jésus-Christ, son Fils, en soit aussi l'auteur, cependant celui qui la dispense et la fait opérer dans les hommes, est d'une manière spéciale le Saint-Esprit. Chaque personne de la Sainte-Trinité a une manière spéciale d'opérer à l'égard des hommes; et quoique toutes les trois personnes concourent à chacune de ces opérations, il est vrai cependant que l'opération spéciale du Père consiste dans la création, celle du Fils, dans la rédemption, et celle du Saint-Esprit, dans la sanctifica-

tion. Tant que les rapports entre Dieu et les hommes étaient ceux du simple ordre de création, c'est-à-dire avant la venue de Jésus-Christ et avant son œuvre de la rédemption, bien que la connaissance de cette œuvre y fut déjà déposée en germe, cependant les hommes ne connaissaient généralement Dieu sous un autre rapport que sous celui de créateur : puisqu'ils ne connaissaient explicitement d'autre opération de sa part que celle de la création. Voilà pourquoi la personne du Père paraît seule agissante dans tout l'Ancien Testament, quoique le Fils et le Saint-Esprit fussent inséparables de cette action, et aussi agissants que le Père. Mais, depuis que la personne du Fils accomplît l'œuvre de la rédemption, le genre humain connut Dieu sous un second rapport : sous celui de rédempteur. Il apprit bientôt à connaître que cette opération n'était pas due à une action quelconque de la divinité en général, mais à une action spéciale du Fils de Dieu, seconde personne en Dieu, et distincte du Père; et ainsi reconnut-il qu'il y avait plus d'une personne en Dieu. Bientôt après, quand cette action de la seconde personne divine se dessina complétement, et que l'œuvre de la rédemption s'accomplit en entier, l'homme fut instruit par ce divin opérateur, lui-même, que dorénavant il allait être sujet à une troisième opération de Dieu, due à un troisième opérateur divin, qui était la troisième personne de la Sainte-Trinité, le Saint-Esprit. Et ainsi le mystère de la Sainte-Trinité se révéla peu à peu à l'homme constitué sous l'action d'une consécutive opération divine sur lui.

C'est donc ici le lieu de parler de ce mystère adora-

ble, qui est comme le centre de toute la révélation chrétienne. Cette révélation nous enseigne, quant à ce mystère, que Dieu est unique dans sa nature, et qu'il est triple dans ses personnes. Or, cette notion que la révélation nous fournit, il faut la préciser ici dans le sens même de la révélation, afin d'avoir une lumière à opposer aux erreurs, qui sont plus nombreuses aujourd'hui, précisément quant à ce point, et avec lesquelles la doctrine de Towianski a de nombreux points de contact. Il s'agit donc de bien établir que toutes les trois personnes sont absolument égales entre elles, que cette égalité s'étend à tous leurs attributs, et que cette égalité se vérifie surtout dans leur éternité. Les trois personnes divines sont donc également éternelles : le Fils est en tout coexistant au Père; le Saint-Esprit coexistant en tout au Père et au Fils; Dieu existe ainsi de toute éternité, et jamais il n'a pu exister autrement. C'est ce caractère de la vraie Trinité divine qui s'oppose d'une manière absolue à toutes les fausses Trinités que la fantaisie des philosophes a lancées dernièrement dans le monde, et qui toutes pèchent par ce point qu'ils font entrer dans Dieu un développement successif, de sorte que Dieu, premièrement, aurait été Père, puis serait devenu Fils, et maintenant deviendrait Saint-Esprit. Ils assimilent l'opération successive des personnes divines sur le genre humain, opération nécessairement extérieure, et libre par conséquent, avec l'existence intérieure, et par conséquent nécessaire, de ces mêmes personnes. Et comme cette action de Dieu sur les hommes, pour qu'elle ait pu les atteindre, a dû prendre

un caractère extérieurement contingent, c'est-à-dire soumis aux lois de l'espace et du temps, sans que pour cela elle eut cessé d'être intérieurement une action divine, absolue et invariable quant à l'agent lui-même; ces philosophes cependant ont transporté ce caractère extérieur de l'opération à l'agent lui-même; ils ont identifié cette apparente contingence de son action avec son être intime, et en ont fait un être contingent. Ainsi sont-ils arrivés à imaginer un Dieu qui devient Père, Fils et Saint-Esprit, et cela parce qu'il leur était nécessaire à priori d'arriver à un tel Dieu.

Mais le dogme catholique exclut de Dieu toute idée de contingence; et nous allons essayer maintenant d'établir ce point essentiel.

Qu'est-ce que la contingence? La contingence peut assez bien se traduire par l'idée analogue de succession. En effet : la signification simple du mot *contingent* s'applique à une chose qui peut arriver, qui arrive; or, ce qui arrive se succède. Telle est aussi la signification philosophique de ce mot *contingent*, qu'on emploie pour désigner non une chose stable et qui ne change pas, mais toute chose changeante et qui passe. Donc on voit par là que l'idée du contingent trouve son analogue dans celle de succession.

Or, qu'est-ce que la succession ? Ici nous trouvons de même l'idée analogue du mouvement. Le mouvement est le produit continu d'une force, produit dont tous les moments s'engendrent, de sorte que chaque moment est l'effet du moment qui précède et cause de celui qui suit. C'est une série, une succession des moments à

laquelle est soumise toute chose sujette au mouvement. Or, tous ces moments pris ensemble supposent un premier moment, puisque si ce premier n'avait pas eu lieu, les autrés n'auraient pu exister; mais ce premier moment suppose un état précédent de repos, puisque sans le repos il y aurait eu un mouvement avant ce moment premier, et par conséquent il ne serait pas le premier. Nous sommes donc forcés de reconnaître la succession du mouvement et du repos, succession la plus essentielle à considérer dans un être. Maintenant, pour que cette succession puisse avoir lieu, une cause quelconque doit agir sur l'être qui se trouve en repos, autrement il n'en sortirait jamais. Pour pouvoir agir, cette cause doit être elle-même en mouvement, et comme son mouvement est de la même nature que tout autre, puisque la nature du mouvement est unique, il s'ensuit que ce mouvement aussi a dû avoir une cause, et ainsi de suite; de sorte que nous sommes amenés à admettre une série de causes dans ce mouvement combiné, comme auparavant nous avons admis dans le mouvement simple une série des moments. Et ainsi nous arrivons à constater un premier chaînon dans cette série, lequel reçoit son mouvement d'une première cause, d'une nature toute différente : puisqu'elle communique le mouvement, sans en recevoir elle-même de qui que ce soit. Cette cause première est donc sans mouvement, quoique donnant le mouvement à toutes les autres; et n'y etant pas sujette, elle ne connaît pas le repos : puisqu'il n'est qu'un état en rapport avec le mouvement; en un mot, une puissance existante et

agissante sans aucune succession, dont le repos est le mouvement, et le mouvement le repos, unis en un seul moment inséparable et incompréhensible.

Ce que nous avons dit du mouvement s'applique également à l'existence. L'existence de chaque être se compose aussi d'une série de moments qui eurent leur premier moment, et avant lequel cet être n'existait pas, mais était seulement possible. Pour qu'un être pût sortir de la possibilité et entrer dans l'existence, il fallait une cause déterminante; et ainsi nous arrivons à une série de causes déterminantes, qui nous amène nécessairement au premier chaînon de ces causes secondaires, recevant l'existence d'une première cause toute différente par sa nature, parce qu'en donnant l'existence aux autres elle n'en reçoit de personne. Ainsi cette première cause n'a pas d'existence proprement dite, et par la même raison sa possibilité pure et simple, c'est-à-dire extrinsèque à son existence, est une contradiction. Au lieu d'avoir l'existence, cette première cause est plutôt l'être lui-même dans lequel l'existence et la possibilité sont une même chose, il n'y a entre elles ni séparation, ni succession aucune; l'être existe parce qu'il se peut lui-même, et il se peut parce qu'il existe de lui-même. La plénitude d'existence et la plénitude de possibilité sont ici identiques; elles constituent un seul et même acte, inséparable quoique incompréhensible.

Cet ordre d'idées fut depuis longtemps soigneusement établi par la philosophie théologique, et servit de base à la métaphysique chrétienne. Pour le reduire à une expression plus simple, on adopta une formule qui le

rendait en deux mots, et on disait qu'une chose ou un être était *in potentia* lorsqu'il était en repos par rapport au mouvement, ou en possibilité par rapport à l'existence; mais on disait qu'il était *in actu* lorsqu'on considérait son mouvement par rapport au repos, ou son existence par rapport à sa possibilité antérieure.

Appliquant cette formule aux êtres contingents, on disait que chaque être de cette nature était *un composé de puissance et d'acte;* premièrement, parce que la possibilité a précédé l'existence, et que l'existence est venue s'y joindre pour faire un composé; secondement, parce qu'ayant déjà reçu l'existence, il est néanmoins exposé à chaque instant à l'action des causes motrices qui lui impriment différents mouvements, et le déterminent ainsi aux différents états *d'acte*, qui deviennent de nouveau états *de puissance* sous l'action de nouvelles causes. Et c'est ainsi que chaque être contingent est une succession continuelle d'états de puissance et d'acte.

En appliquant cette même formule à l'être nécessaire, existant de lui-même, on disait qu'il était *un acte pur*; premièrement, parce qu'en lui aucune possibilité n'a précédé l'existence, mais que l'une et l'autre sont une chose identique; secondement, parce que n'y ayant pas en lui de possibilité extrinsèque à son existence, il se trouve incapable de recevoir l'action d'une cause quelconque autre que lui-même; sans même considérer que hors de lui il n'y a aucune cause qui puisse agir sur lui. Car toutes les causes existantes hors de l'être nécessaire reçoivent de lui leur actualité; elles sont donc à

son égard de pures possibilités ; comment pourraient-elles changer leur nature, et devenir des actualités vis-à-vis de lui pour agir sur lui comme des causes? Dieu est donc un acte pur dont est exclue toute composition de puissance et d'acte, de possibilité et d'existence, ou en d'autres termes d'essence et d'existence : l'essence de Dieu est son existence, et son existence est son essence. Il n'y a en Dieu aucune succession, et partant aucune contingence. Il est simple, éternel et immuable. D'où il est évident que les trois personnes divines ne sont nullement trois états successifs en Dieu. Au contraire, ce sont trois états simultanés de Dieu, autant que le mot *état* peut rendre ce mot grec *hypostasis*; ce sont trois modes d'existence, trois relations absolues, dans lesquelles la nature divine existe nécessairement et instantanément, sans aucune suite ni succession ; Père, Fils et Saint-Esprit, voilà l'acte pur et simple dans lequel Dieu existe éternellement.

A cette doctrine que nous avons exposée plus à fond, à cause de sa grande importance, s'opposent toutes les doctrines qui ont cours aujourd'hui dans le monde, parmi lesquelles se range nécessairement aussi la doctrine de Towianski. Toutes ces doctrines prétendent que Dieu est un composé de puissance et d'acte, que c'est un être qui devient successivement. Et c'est là la marque distinctive du panthéisme qui, très souvent, cache ses autres côtés sous des formules bien étudiées, mais se trahit toujours par celui-ci, étant toujours forcé d'affirmer que Dieu est un composé de puissance et d'acte. Les systèmes panthéistiques allemands imitent

ou plutôt singent à merveille toute la phraséologie chrétienne; ils vous parlent du Dieu le Père, du Dieu le Fils, du Dieu le Saint-Esprit; ils vous en décrivent les rapports et les attributs, de manière à vous donner complétement le change; la seule chose qu'ils ne peuvent y mettre, et qui seule donnerait la vérité à ces systèmes, c'est que Dieu soit un acte pur et simple. Ils sont forcés de rester et de circuler dans leur formule, qui dit que Dieu devient, c'est-à-dire qu'il est un composé d'acte et de puissance.

La doctrine de Towianski ne va pas si loin : elle ne donne pas pour son Dieu la formule d'une Trinité quelconque. Elle semble se retrancher dans un système beaucoup plus simple, admettant un Dieu unique dans sa personne comme dans sa nature. Il est vrai que l'écrit de Towianski, *le Banquet*, commence par une invocation chrétienne : « Au nom du Père, et du Fils, » et du Saint-Esprit, » mais ceci paraît être une simple formule, sans conséquence, qui s'y trouve seulement pour captiver l'attention et peut-être aussi la bienveillance. Dans tout le reste de l'écrit il n'est fait aucune mention ni du Père, ni du Fils, ni du Saint-Esprit. Ainsi, la doctrine de Towianski semble s'éloigner des systèmes panthéistiques modernes, au moins quant à la forme. Mais elle n'en est pas moins panthéistique quant au fond. Et en effet, elle donne à Dieu le caractère distinctif d'un Dieu panthéistique, en en faisant un composé de puissance et d'acte; et pour arriver à cette formule dernière du panthéisme, elle procède en sens invers; ce n'est pas Dieu qu'elle fait contingent, c'est

le contingent qu'elle fait Dieu ; c'est en divinisant tout ce qui est composé de puissance et d'acte qu'elle arrive à son but. Nous allons le voir en détail.

Le seul passage de l'écrit *le Banquet*, où se trouve une définition quelconque de Dieu, est celui-ci (§ 31) : « Dieu, Père universel, ce plein et parfait amour, qui » existe seulement pour les êtres (ou plutôt factures, » formations, et non *créatures*), ses enfants, qui se » sacrifie, et qui ne se propose que le progrès et l'ap- » prochement de ces mêmes êtres à lui; pourquoi ce » Dieu, possédant le pouvoir et la puissance, et étant » l'assemblage de lumière, laisse-t-il, etc..... » Ces lignes, qui à la première lecture semblent renfermer de pieux et justes sentiments sur Dieu, et ne différer en rien de la doctrine chrétienne, contiennent, si on les examine avec quelque attention, et expriment évidemment une doctrine monstrueuse, et absolument identique à celle que nous venons de dénoncer. Les disciples de Towianski se récrieront probablement contre la rigueur avec laquelle on examine les paroles de leur maître. Ils diront ce qu'ils ont l'habitude de dire dans des cas semblables : que si on examinait avec la même rigueur et le même esprit de chicane l'évangile lui-même, ou les épîtres de saint Paul, on y trouverait des hérésies. Vaine récrimination, prétention fausse ! Ce qui constitue l'orthodoxie ou l'hétérodoxie d'une doctrine, ce n'est pas tel ou tel passage, ce n'est pas le sens supposé de ce passage particulier, sens qu'on lui impute à force d'induction et de déduction; non ; l'orthodoxie ou l'hétérodoxie d'une doctrine est déterminée d'une

manière sûre, lorsqu'on confronte tous ces passages particuliers avec le sens général de la doctrine; et qu'on est forcé, par cette confrontation, de donner au passage particulier telle ou telle signification, tel ou tel sens, à l'exclusion de tout autre, et qui se trouve être ou orthodoxe, ou hérétique. Un tel passage et une telle doctrine sont alors jugés d'une manière certaine et irrévocable, et qui n'admet pas d'appel. Ainsi, par exemple, ce passage de l'Evangile où Notre-Seigneur Jésus-Christ dit de lui-même que son Père est plus grand que lui, ce passage est susceptible d'un double sens. Premièrement, il peut signifier que le Père est plus grand que le Fils, même quand on considère ce qu'il y a de divin dans le Fils. Secondement, il peut exprimer que le Père est plus grand que le Fils alors seulement qu'on considère ce qu'il y a d'humain dans celui-ci. Lequel de ces deux sens est le vrai ? On l'apprend en confrontant ce passage particulier avec le sens général de la doctrine de Jésus-Christ. Nous voyons Jésus-Christ enseigner, dans maints endroits, que lui et le Père ne font qu'un, qu'en le voyant on voit le Père, qu'il opère de la même manière que le Père, et nombre d'autres choses qui toutes démontrent sa parfaite égalité avec le Père dans tout ce qui est divin. Or, ces choses donnent le sens général de la doctrine de Jésus-Christ, lequel, mis à côté du passage en question, exclut le premier des deux sens qu'on pourrait lui donner. Il ne reste que le second, qui est ainsi le seul vrai. C'est la seule méthode sûre pour juger de l'orthodoxie ou de l'hétérodoxie d'une doctrine; elle seule conduit à un

résultat satisfaisant, et aucune récrimination ne peut être admise contre elle.

En jugeant, d'après cette méthode, le passage de Towianski que nous venons de citer, nous trouvons en premier lieu que ce passage n'est pas même susceptible d'un double sens, qu'il n'admet qu'un seul sens, et qu'en second lieu ce seul sens qu'il présente est déjà hétérodoxe par lui-même, et le devient beaucoup plus évidemment lorsqu'il est comparé au sens général de la doctrine de Towianski. Il y est dit que Dieu « est le Père » universel ; » et de l'autre côté que « les créatures ou « plutôt les êtres qui se forment sont ses enfants (1). » Ainsi, Dieu est le Père non-seulement des hommes, mais de tous les êtres ; ces deux passages affirment évidemment cette chose, et l'affirment non comme une assertion sans conséquence, mais dans le sens religieux et dogmatique. Ni Towianski lui-même, ni aucun de ses disciples ne niera ce point essentiel de sa doctrine. Oui, Dieu est le Père universel, c'est-à-dire que rien n'est exclu de sa paternité, et que tous les êtres qui sont formés ou plutôt qui se forment sont ses enfants. C'est un dogme de cette doctrine dont même elle se fait gloire. Mais sait-elle quelle en est la conséquence ? C'est que ces êtres sont de la même nature que Dieu, et que Dieu

(1) La différence que nous faisons sentir se trouve entre deux mots polonais : *twor* et *stworzenie*. Le premier vient du verbe *tworze*, (je crée continuellement ou plutôt je forme), et le second du verbe *stwarzam*, (je crée). Par conséquent, le premier désigne un être qui est créé continuellement, ou plutôt formé, et même un être qui se forme lui-même ; tandis que le second signifie une vraie créature. Towianski n'emploie jamais le second, mais toujours le premier comme celui qui seul est en rapport avec sa pensée.

est de la même nature que ces êtres. Entre le Père et le Fils il y a identité de nature, autrement l'un ne serait pas le Père et l'autre ne serait pas le Fils. Si donc Dieu est le Père de tous les êtres qui se forment, il y a nécessairement entre lui et eux identité de nature.

Et que la doctrine de Towianski ne nous objecte point que le dogme catholique lui-même enseigne que Dieu est le Père des hommes et que les hommes sont les enfants de Dieu, sans que pour cela il y ait entre eux une identité quelconque de nature. Premièrement, le dogme catholique enseigne que les hommes seuls sont les enfants de Dieu, et non tous les êtres ; ce qui fait déjà une grande différence. Secondement, et ceci répond directement à l'objection, le dogme catholique enseigne que les hommes ne sont que les enfants adoptifs de Dieu, et nullement ses propres enfants. Cette adoption se fait en Jésus-Christ, qui seul est le propre Fils de Dieu, son Fils par nature, ayant avec lui la même nature divine; et qui, s'étant fait homme, communique cette qualité de Fils aux autres hommes, et en fait ainsi des fils adoptifs. Mais il ne communique pas cette qualité aux autres êtres qui, n'étant pas hommes, sont par cela seuls incapables de devenir enfants adoptifs de Dieu. Or, la doctrine de Towianski, en les faisant tous enfants de Dieu, montre on ne peut plus clairement qu'elle n'a aucun égard à l'adoption que Dieu fait des hommes dans Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais qu'elle regarde et les hommes et les autres êtres tout simplement enfants de Dieu par nature. C'est donc un dogme de la doctrine de Towianski que Dieu est le Père de tous les êtres, et que

tous les êtres sont les enfants de Dieu ; et que, par conséquent, il y a identité de nature entre Dieu et tous les êtres. Cette notion, que nous fournit la doctrine de Towianski, explique parfaitement les phrases qui se trouvent dans le même passage où il est dit « que Dieu » n'existe que pour les créatures (êtres formés) ses en- » fants, qu'il se sacrifie (pour eux), et que rien ne l'oc- » cupe, excepté le progrès et l'approchement de ces » êtres à lui. » La chose est très naturelle ; ce travail occupe tant Dieu, puisqu'il lui est essentiel, il s'agit d'une chose qui tient à sa propre nature, c'est le fruit de ses entrailles qui le préoccupe. Il est tout simple qu'il s'y sacrifie en entier.

Ainsi, Dieu est absolument de la même nature que tous les autres êtres qui se forment successivement ; mais tous ces êtres sont d'une nature contingente ; ils sont un composé de puissance et d'acte ; Dieu, par conséquent, est aussi contingent de sa nature ; il n'est qu'un grand composé de puissance et d'acte.

Si, maintenant, nous comparons ce point avec l'ensemble de la doctrine, le sens en deviendra encore beaucoup plus clair. Nous avons vu que tous les êtres se formaient de quelque chose d'informe, *de crû* (ex crudo), et il n'était pas dit que Dieu produisait ce quelque chose d'informe, non ; Dieu façonnait seulement cette matière première qu'il trouvait sous sa main à la manière des artistes ; et nous avons vu d'ailleurs comment cette doctrine excluait la création. Mais ce quelque chose d'informe produisait les êtres, même tous les êtres, lesquels êtres sont des enfants de Dieu ; par con-

séquent, ce quelque chose d'informe est quelque chose de divin : puisqu'il engendre des enfants divins, et que tout ce qu'il engendre est divin. Ainsi il devient évident que ce quelque chose d'informe est Dieu lui-même dans son premier fond, dans son état de première puissance, où il devient la source de tous les états d'acte successifs qui vont en découler. Ces états d'acte successifs sont les différents êtres qui sortent de ce fond, et qui passent successivement par différents degrés d'existence, en développant toujours la nature divine qu'ils portent en eux, l'ayant reçue de ce premier fond divin. C'est donc un point qui découle rigoureusement des principes généraux de la doctrine de Towianski, que tous les êtres sont de la même nature que Dieu, et que Dieu est de la même nature que les êtres.

Mais il y a encore d'autres principes de cette doctrine qui nous font voir absolument la même chose, c'est-à-dire que c'est vraiment la nature divine que tous les êtres portent en eux. Souvenons-nous que chacun de ces esprits, recouverts d'une enveloppe terrestre, « peut faire jaillir en lui une étincelle, allumer une lu- » mière, par là faire descendre une colonne de lumière, » au haut de laquelle se trouve le Dieu lui-même de la » colonne. » Et toutes ces choses : étincelle de l'homme, colonne d'esprits lumineux, et Dieu lui-même à leur suite, se trouvent soumises dans leur dépendance les unes des autres à une loi spécifique, loi qui impose une nécessité absolue. Mais une loi semblable ne peut être qu'une loi naturelle : il n'y a que la nature qui offre de ces affinités aveugles et nécessaires qui sont soumises à

l'empire d'une telle loi spécifique. Il est donc évident que l'homme, les esprits et Dieu lui-même, possèdent une nature identique, et sont soumis à l'empire d'une loi commune, maîtresse de cette nature qu'ils possèdent également tous.

Arrivés à ce point, nous pouvons avoir une idée plus exacte sur ce que nous avons déjà examiné ailleurs, c'est-à-dire sur ce que veut dire Towianski lorsque, dans un autre endroit, il dit que Jésus-Christ est le premier *après Dieu*. On sait maintenant qu'il range Dieu lui-même avec tous les autres êtres sur la même grande échelle qu'il en dresse, et on voit que Jésus-Christ y occupe l'avant-dernière place avant d'arriver à Dieu qui est le dernier. Cela n'empêche pas qu'il n'y ait sur les autres globes d'autres avant-derniers avant Dieu, ou d'autres premiers après Dieu, qui y remplissent les mêmes fonctions que Jésus-Christ sur notre globe. Mais sur le nôtre il a incontestablement la place d'honneur, au moins jusqu'à présent.

Tous les êtres sont donc de la même nature que Dieu. La lumière et le feu qu'ils allument en eux sont divins de leur nature. C'est pour cela que le feu de Jésus-Christ était un feu divin ; mais aussi c'est par la même raison que chacun de nous peut allumer un feu semblable en lui, et même le pousser beaucoup plus loin ; par conséquent, on nous exhorte à le porter jusqu'à l'incandescence d'une étoile ; on nous promet que ce feu deviendra de plus en plus intense, et qu'enfin, sous le septième messie, la terre deviendra le ciel. Les hommes et les esprits, en allumant par leurs efforts ce feu divin sorti

de leurs entrailles, se diviniseront de plus en plus; et cette expression qu'à la fin *la terre deviendra le ciel*, veut dire seulement que tous *les êtres de la terre* (hommes devenus esprits de plus en plus lumineux), *deviendront enfin Dieu*. Ce résultat final est clairement sous-entendu dans le passage qui nous occupe, et d'où nous avons tiré la définition de Dieu. Il y est dit que « Dieu est » un assemblage de lumière. » C'est-à-dire que chaque esprit, après s'être élaboré et devenu de plus en plus lumineux, lorsqu'il atteint un degré de lumière qui le rend tout-à-fait semblable à Dieu, cet esprit se joint alors à Dieu et réunit sa lumière à la lumière divine; cela fait que Dieu est un assemblage de lumière. Autrement, Dieu ne pourrait jamais être appelé un assemblage de lumière; il serait dit de lui, comme dans le dogme catholique, qu'il est une lumière pure et simple, sans aucun mélange de ténèbres; mais jamais qu'il est un assemblage de lumière. Une telle idée n'appartient qu'à la doctrine de Towianski et aux autres semblables, et elle est la seule juste, la seule en rapport logique et nécessaire avec tous les principes de cette doctrine.

C'est ainsi que cette doctrine exclut toute idée de Trinité, et anéantit entièrement ce dogme sacré. Mais, non-seulement elle fait cela, elle change encore la nature divine elle-même; tout ce qui est contingent elle le fait divin, tout ce qui est composé de puissance et d'acte elle en fabrique son Seigneur Dieu; et de cette manière elle anéantit jusqu'à l'idée même de Dieu.

Maintenant, nous allons passer à l'œuvre de sanctification opérée par le Saint-Esprit, et qui est comme le

côté pratique du Christianisme, tandis que tout ce que nous avons vu jusqu'à présent en est comme le côté théorique.

XIV

La grâce de Dieu qui nous a apporté la vie dans la rédemption, l'introduit et la maintient en nous par la sanctification; et les sacrements sont les moyens par lesquels elle obtient ce but. Ce sont des signes extérieurs institués de Dieu, qui nous confèrent une grâce intérieure. Nous avons vu plus haut en quoi consistait la grâce, et quelle était sa manière d'agir; maintenant nous allons voir quels sont les moyens, institués de Dieu, par lesquels elle entre en nous, croît et augmente dans notre âme.

En cela les moyens de la grâce, c'est-à-dire les sacrements, suivront nécessairement la nature même de la grâce. Comme c'est la grâce qui opère en nous, et nous coopérons seulement avec elle:semblablement, mais à plus forte raison, c'est le sacrement qui opèrera la grâce en nous, pourvu toutefois que de notre côté nous n'y apportions aucun empêchement. Aussi, c'est un point du dogme catholique, qu'il y a dans les sacrements une

vertu qui leur est propre et inhérente, et qui ne manque jamais de produire son effet, pourvu que la condition requise s'y trouve, c'est-à-dire que le sujet qui reçoit le sacrement n'y mette aucun obstacle. Cet enseignement universel et constant de l'Eglise catholique est solennellement proclamé par le concile de Trente : « *Si quis dixerit sacramenta Novæ Legis non continere* » *gratiam quam significant, aut gratiam ipsam non* » *ponentibus obicem non conferre, quasi signa tantum* » *externa sint, etc., anathema sit* (Ses. VII ; Can. VI). » Et dans le quatrième canon le concile avait dit : que sans les sacrements, ou au moins sans le désir de les recevoir, la foi ne pouvait justifier. De là il résulte que ce qui nous justifie et sanctifie ce n'est pas notre foi, ni notre bonne disposition, ni tout le travail intérieur que nous pouvons apporter de notre côté ; non : tout cela n'est qu'une condition de notre justification, quoique condition essentielle et nécessaire, et qui, étant mieux remplie, nous fait participer davantage à la justification elle-même. Mais, ce qui véritablement nous justifie et nous sanctifie, c'est la grâce contenue dans le sacrement et transmise par lui dans notre âme. De sorte que la doctrine catholique, sur ce point, considérant la cause et non la condition de la sanctification, se peut réduire à cet axiome : « Tout dépend de l'action des sacrements; » sans elle la foi et les autres mouvements de l'âme ne » servent à rien. »

La doctrine de Towianski avance un axiome absolument contraire ; elle dit : « Tout dépend du mouvement » de notre âme vers Dieu, et s'il en est ainsi, considé-

» rons que sont toutes les formes, que sont les confes-
» sions, les communions, sans ce mouvement (§ 37)? »
L'opposition qui existe entre ces deux assertions est radicale et absolument irréconciliable. Il est vrai que le dogme catholique enseigne aussi que les confessions et les communions ne produisent rien de salutaire sans les dispositions de l'âme, mais il ne dit pas qu'elles ne sont rien, qu'elles n'agissent pas; au contraire, il dit qu'elles sont les causes agissantes, et que les dispositions de l'âme sont seulement des conditions qui leur permettent d'agir librement. La doctrine de Towianski, au contraire, fait consister dans le mouvement de l'âme toute la cause agissante, et ne fait des sacrements que des conditions plus ou moins nécessaires. Pour bien saisir cette différence radicale qui existe entre les deux doctrines, il suffit de bien observer que la doctrine catholique, en disant que « tout dépend de l'action des
» sacrements, » ne peut nullement ajouter à cette assertion cette seconde, que « tout dépend de la disposition
» de l'âme; » au contraire, elle l'exclut d'une manière positive, comme une proposition diamétralement opposée à la première. « *Si quis dixerit... per solam fidem*
» *homines a Deo gratiam justificationis adipisci.....*
» *anathema sit* (Conc. Trid. Ses. VII, C. IV). » De son côté la doctrine de Towianski, en affirmant que « tout
» dépend du mouvement de l'âme vers Dieu, » ne peut non plus y ajouter cette seconde proposition que « tout
» dépend de l'action des sacrements, » car elle nierait ici ce qu'elle avait affirmé là. Ainsi, ces deux propositions s'excluent l'une de l'autre de la manière la plus

positive, et la doctrine de Towianski se trouve en opposition complète avec le dogme catholique.

Ce point se rattache par un lien nécessaire à tout le reste de la doctrine de Towianski. Selon elle, l'homme a en lui-même le principe de salut ; il peut de lui-même faire jaillir une étincelle, allumer la lumière et le feu divin : il est donc naturel qu'il soit l'auteur de sa justification et de sa sanctification, et que dans cette œuvre tout dépende, non des moyens et des secours extérieurs institués de Dieu pour subvenir à l'impuissance de l'homme, mais, au contraire, du mouvement intérieur de l'homme lui-même, qui peut tout dans cet ordre de choses.

Mais, s'il en est ainsi, peut-on demander à la doctrine de Towianski à quoi servent alors les sacrements ? En effet, leur nécessité ne peut nullement être démontrée dans cette doctrine qui fait voir bien plus efficacement leur parfaite inutilité. Comment alors expliquer que les disciples de Towianski s'approchent des sacrements, et en recommandent l'usage ? Oui, ils le font, mais ce fait n'affaiblit en rien la rigueur de la doctrine. On s'approche des sacrements parce qu'on les regarde comme signes extérieurs de la justification intérieure qui préexiste dans l'homme, que l'homme a produite en soi avant de s'approcher du sacrement, et sans laquelle le sacrement serait entièrement nul. Que si un tel homme s'approche du sacrement, c'est pour le plaisir de donner une manifestation extérieure à sa justice intérieure, à l'état de sainteté qu'il a produit en lui-même. Toujours est-il que le sacrement n'est rien, et que « tout consiste

» dans le mouvement intérieur de l'âme (§ 37). » On voit donc combien cette doctrine est éloignée du dogme catholique, mais on voit en même temps combien elle nourrit toutes les mauvaises passions, et surtout un orgueil démesuré.

XV

Le premier des sacrements est celui du baptême. La grâce qu'il nous confère c'est la vie elle-même. Dans notre première naissance nous participons à la mort de notre premier père Adam; dans la seconde naissance nous naissons vivants de la vie de notre second père Jésus-Christ. La vie qui nous y est donnée nous fait enfants de Dieu, et par là héritiers du royaume des cieux et de la vie éternelle.

Dans la doctrine de Towianski, le sacrement du baptême est tout-à-fait superflu. Non-seulement tous les hommes qui naissent, mais tous les êtres en général sont enfants de Dieu. Ce n'est pas le baptême qui leur confère cette dignité. Ainsi, il est en [illegible], et les êtres ont, sans lui, tout ce qu'il faut pour opérer leur salut : ils ont l'étincelle, la colonne et le Dieu de la colonne. Après cela, on n'a que faire de la grâce con-

férée par le baptême au nouvel enfant de Dieu qu'il vient de créer.

XVI

Le second sacrement est la confirmation. Comme par le baptême nous devenons enfants selon la grâce de Dieu, par la confirmation nous devenons hommes. Le baptême nous donne la vie; la confirmation nous donne la force, la maturité, la virilité spirituelle. Cette grâce, qui opère en nous la perfection de la vie spirituelle, nous est donnée spécialement par le Saint-Esprit, qui dans ce sacrement descend personnellement sur ceux qui le reçoivent.

Dans la doctrine de Towianski, le sacrement de confirmation est d'une superfluité beaucoup plus patente que celui du baptême. Premièrement, la personne du Saint-Esprit n'existant pas, selon cette doctrine, le sacrement qui n'en est que l'opération ne peut non plus exister. Secondement, on acquiert l'effet de ce sacrement, c'est-à-dire la force spirituelle, d'une manière toute autre et bien différente de celle de ce sacrement; on l'acquiert en s'unissant aux colonnes d'esprits. La force ne réside que dans les esprits; c'est un axiome de

cette doctrine, c'est la grande leçon qu'elle donne : « Puisons-y, mes frères, y est-il dit (§ 9), une grande » leçon ; la force ne se trouve que dans l'esprit, d'autant » plus grande que l'esprit est plus élevé et plus pur. » C'est là que l'homme doit aller chercher la force ; s'il veut l'acquérir, il faut qu'il s'unisse non au Saint-Esprit qui n'existe pas, mais à ces esprits élevés et purs, à ces esprits lumineux, qui viendront alors habiter dans son intérieur et le régiront selon leur nature spirituelle, seule dépositaire de la force.

XVII

Après le baptême et la confirmation, vient le sacrement de la sainte Eucharistie, suivi de celui de la pénitence. Dans le baptême, l'homme a reçu la vie ; dans la confirmation, il a reçu la force et la virilité ; c'est-à-dire que ces deux sacrements lui ont donné toute la plénitude de la vie. Il ne s'agit plus que de la lui conserver. Les deux sacrements qui viennent maintenant remplissent ce but, et ils le remplissent d'une manière admirable. On peut doublement conserver la vie : ou positivement ou négativement. On conserve la vie positivement en donnant à l'organisme un principe

vivifiant, une nourriture convenable ; on la conserve négativement en éloignant de ce même organisme tout principe destructeur, toute maladie, tout mal. Le premier besoin est rempli par le sacrement de la sainte Eucharistie, et le second par celui de la pénitence. Et en effet, le sacrement de la sainte Eucharistie nourrit l'âme et soutient sa vie, parce qu'il lui donne pour nourriture la source même de la vie, Notre-Seigneur Jésus-Christ. De son côté, le sacrement de pénitence guérit les maladies, quand elles surviennent, éloigne la corruption, et sa vertu va jusqu'à ressusciter les morts et leur donner une vie nouvelle. Ainsi se trouve remplie toute l'œuvre de la conservation de la vie spirituelle.

Il est inutile de remarquer ici que la doctrine de Towianski n'admet point ces deux sacrements, ni leur action pour conserver la vie de l'âme, par la raison toute simple qu'elle place la vie de l'âme ailleurs que dans la grâce de Jésus-Christ. Mais, outre ce motif général par lequel elle détruit ces deux sacrements ainsi que tous les autres sacrements de l'Église, il nous faut encore voir ici les raisons spéciales par lesquelles elle fait évanouir chacun de ces sacrements en particulier.

Ainsi, quant au sacrement de la sainte Eucharistie, il consiste, selon le dogme catholique, en ce que sous les espèces du pain, qui sont les vraies espèces du pain, se trouve la substance, non du pain, mais du corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; ainsi que sous les vraies espèces du vin se trouve la substance, non du

vin, mais du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Or, ce corps et ce sang de Jésus-Christ qui se trouvent dans ce sacrement, sont absolument les mêmes que le corps et le sang qui se trouvent dans le même moment au ciel, à la droite de Dieu, le Père tout-puissant. Ils sont les mêmes substantiellement et numériquement, c'est-à-dire que non-seulement c'est la même substance du corps, mais c'en est encore le même individu (comme on dit); ce n'en est nullement une répétition, mais c'est un seul et même corps qui, en même temps, se trouve au ciel et sur l'autel. De là il résulte que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ ne se trouve d'une manière vraie et réelle dans le sacrement de l'Eucharistie, que parce qu'il se trouve de la même manière au ciel; et que, s'il ne se trouvait pas véritablement au ciel, il ne pourrait pas se trouver dans l'Eucharistie non plus. Or, la doctrine de Towianski affirme, comme nous avons entendu, et affirme de la manière la plus positive, que Notre-Seigneur Jésus-Christ se trouve au ciel sans le corps; il y est comme un léger nuage à cause de sa sainteté, parce que les esprits saints, les esprits supérieurs sont incapables, à cause de leur élévation, de supporter aucune enveloppe terrestre. Par conséquent, Jésus-Christ, se trouvant maintenant sans un vrai corps au ciel, ne peut se trouver dans un vrai corps sur l'autel. Ainsi, selon cette doctrine, il n'y a ni vrai corps, ni vrai sang de Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie.

La réalité du sacrement de l'Eucharistie se trouve donc entièrement détruite. Mais la sainte Eucharistie

est non-seulement un sacrement, elle est encore un sacrifice; et sous ce rapport la doctrine de Towianski ne l'anéantit pas moins que sous le premier. Nous le verrons au chapitre qui traitera du sacerdoce.

XVIII

Quant au sacrement de la pénitence en particulier, la doctrine de Towianski l'anéantit d'une manière non moins absolue que les autres.

On sait qu'il faut apporter à ce sacrement la douleur ou le repentir pour les péchés commis avec la volonté de ne plus les commettre, et après cela une confession exacte de ces mêmes péchés. Mais ceci n'est que la disposition nécessaire pour recevoir ce sacrement, et nullement le sacrement lui-même. Celui-ci consiste précisément dans l'absolution des péchés, que le ministre de Jésus-Christ confère au pénitent. C'est là le signe extérieur institué de Dieu pour conférer la grâce qui lui est propre. Sans cette absolution, toutes les confessions et même tous les repentirs ne sont absolument rien. On dira que si quelqu'un s'approche de la pénitence avec un vrai repentir, avec une contrition parfaite, il est absous devant Dieu, avant même qu'il

reçoive l'absolution. Nous le concédons, mais il n'est pas moins vrai que dans ce cas même la justification est due à l'absolution ; car il faut en avoir le désir, et un désir efficace qui produira son effet quand il en aura l'occasion. C'est ce désir du sacrement, ou plutôt c'est ce sacrement désiré qui produit la grâce; sans lui la plus belle contrition n'aurait fait absolument rien. Le concile de Trente le déclare expressément (Sess. VII. C. IV) : « *Si quis dixerit... sine eis (sacramentis) aut* » EORUM VOTO *per solam fidem homines a Deo gratiam* » *justificationis adipisci... anathema sit* (1) » C'est-à-dire qu'il faut toujours compter sur le sacrement et sur son efficacité, et non sur la foi, sur la disposition, sur le mouvement de l'âme, quoiqu'il faille apporter tout cela aussi. Telle est la doctrine catholique.

La doctrine de Towianski, en faisant compter sur le mouvement de son âme, en faisant consister tout dans ce mouvement, fait évidemment pour le sacrement de

(1) On lit de quelques saints qu'ayant grand désir de communier, surtout quand ils se sont crus prêts de mourir, et ne le pouvant pas à cause des circonstances, Dieu les fit participer à ce sacrement d'une manière miraculeuse. Il y a dans ces faits, de la part des saints, désir du sacrement, de la part de Dieu, satisfaction de ce désir, non par une grâce spirituelle équivalente, mais par le sacrement *in specie*. Ce que Dieu fit pour ces saints d'une manière sensible et miraculeuse, il le fait d'une manière invisible mais non moins réelle pour tous ceux qui, constitués dans les mêmes circonstances, ne peuvent pas recevoir les sacrements; seulement il exige qu'on y apporte des dispositions plus parfaites qu'à la réception ordinaire des sacrements. Comme à ceux-là il a donné sensiblement le sacrement, il en applique à ceux-ci la vertu; mais c'est toujours par le sacrement qu'il agit et non par quelque chose d'équivalent. C'est toujours le sacrement qui opère. Voilà pourquoi il en faut avoir le désir pour être justifié; autrement ni la foi, ni la confiance, ni la contrition, ni aucune autre disposition de l'âme ne servira de rien.

pénitence consister tout dans les dispositions qu'on y apporte, et rien dans l'absolution qu'on y va recevoir. Cette absolution ne peut être tout au plus qu'un signe extérieur de la rémission des péchés qui existe déjà dans la conscience du pénitent, et elle ne peut nullement être la cause de cette rémission des péchés. Voilà comment cette doctrine conséquente à elle-même comprend le sacrement de la pénitence.

Cela étant, toutes les fois qu'un disciple de cette doctrine ne recevra pas d'absolution, il ne s'en troublera nullement; bien au contraire, s'il a en lui la conscience de sa justification, il plaindra le ministre du sacrement, qui n'a pas été assez illuminé pour reconnaître sa sainteté, pour voir en lui la grâce de Dieu, ou comme ils disent: le feu divin; et tout convaincu de posséder en lui cette grâce de Dieu, ce feu divin, il ira plus loin avec assurance, rien ne l'empêchera de s'approcher du sacrement de la sainte Eucharistie; au contraire, il s'empressera d'ajouter ce nouveau gage, ce nouveau témoignage, ce nouveau signe extérieur, à sa sainteté, à sa grâce, à son feu intérieur, auquel il correspond parfaitement selon sa conviction. — Dans quel abîme de sacriléges tombe cette doctrine avec ses disciples!

XIX

Arrive le sacrement de l'ordination. Nous avons vu comment l'homme, ayant reçu la vie spirituelle et sa plénitude, en jouissait sous la double action des sacrements de l'Eucharistie et de la pénitence, qui en garantissaient la conservation. Maintenant, c'est la propagation de la même vie que garantira le sacrement de l'ordination. Par les autres sacrements l'homme est devenu premièrement enfant de Dieu, puis homme de Dieu, homme spirituel; maintenant il va devenir père spirituel, père selon Dieu. Et comme l'office de chaque père consiste non-seulement à donner la vie aux enfants, mais encore et principalement à les élever, c'est-à-dire à les former et à en faire des hommes parfaits; ainsi, l'office du prêtre consiste non-seulement à engendrer des enfants à Dieu : ce qu'il fait en conférant le sacrement du baptême; mais encore, et principalement, à les élever spirituellement : ce qu'il fait par le moyen des autres sacrements, et surtout de ceux de la pénitence et de l'Eucharistie.

Par le premier, il les préserve et il les délivre même

de toute maladie et de la mort spirituelle ; par le second, il leur fait manger le pain céleste qui donne et conserve la vie éternelle. Et ainsi il exerce un double pouvoir que la science théologique désigne sous le nom de pouvoir sur le corps mystique et sur le corps réel de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; et qui fait que celui qui en est revêtu possède tous les caractères d'un vrai sacerdoce. Il exerce ce pouvoir sur le corps mystique de Jésus-Christ, qui sont les fidèles : car il les enseigne, il les baptise, il les délivre de leurs péchés et leur donne la nourriture spirituelle ; il exerce ce pouvoir sur le corps réel de Notre-Seigneur Jésus-Christ : car par l'action sacramentelle que Jésus-Christ a instituée, et qu'il a ordonné aux prêtres de répéter, il change le pain et le vin dans le corps et dans le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et en exerçant ce double pouvoir, il possède tous les caractères d'un vrai sacerdoce. Car le sacerdoce consiste à être un médiateur entre Dieu et les hommes ; à offrir à Dieu, de la part des hommes, le sacrifice et les prières, (les louanges aussi et les actions de grâces), et à faire descendre sur les hommes, de la part de Dieu, le pardon et les bienfaits. C'est ce que fait le prêtre chrétien. Par son pouvoir sur le corps réel de Notre-Seigneur Jésus-Christ, il immole tous les jours à Dieu un sacrifice pur et agréable, et le lui présente comme la prière la plus éloquente de la part des hommes, (tribut aussi de louanges et d'actions de grâces) ; par son pouvoir sur le corps mystique de Notre-Seigneur il fait, de la part de Dieu, descendre sur les hommes, à chaque moment et selon leurs besoins, tous

les bienfaits de Dieu, le pardon et la grâce. Telle est la portée du sacerdoce chrétien, sacerdoce que le sacrement de l'ordination institue et perpétue dans l'Eglise.

Or, ce sacerdoce est un honneur et une dignité : l'honneur et la dignité de père; ce sacerdoce est une charge publique, charge de la part des hommes vis-à-vis de Dieu, et de la part de Dieu vis-à-vis des hommes; charge de médiateur. Mais un honneur et une dignité, mais une charge publique ne se prend pas arbitrairement; elle ne peut pas être à la merci du premier venant, il faut qu'elle soit donnée au mérite et avec les conditions requises. « *Nec quisquam sumit sibi honorem; sed qui vocatur a Deo tanquam Aaron* (Hébr. V, 4). » Personne ne peut prendre cet honneur, à moins qu'il ne soit appelé de Dieu comme Aaron.

La doctrine de Towianski enseigne sur cette matière tout le contraire du dogme catholique. Celui-ci repose sur la nécessité d'une médiation, et celle d'un médiateur entre Dieu et les hommes. Cette doctrine exclut premièrement la nécessité d'un médiateur entre les hommes et Dieu; et secondement, la nécessité de la médiation elle-même. C'est le médiateur qu'elle exclut en premier lieu : car tous les hommes étant par leur nature les enfants de Dieu, et Dieu étant leur père, qui *n'a d'autre désir que de les servir et de se sacrifier pour eux* (§ 31), il est évident qu'il n'y a pas de place pour un médiateur entre des enfants et un père qui sont si bien ensemble. Ainsi s'évanouit la nécessité du sacerdoce, qui n'est autre que la nécessité d'un médiateur pour offrir, de la part des hommes, le sacrifice et

les prières (avec les louanges et les actions de grâces), pour obtenir, de la part de Dieu, le pardon et la grâce. Du reste, nous avons vu comment la doctrine de Towianski renversait le dogme de la rédemption, et comment, au lieu d'un rédempteur unique et nécessaire qui est Jésus-Christ, elle substituait autant de rédempteurs qu'il peut y avoir d'hommes sachant faire jaillir les étincelles divines, et faire descendre les colonnes lumineuses, pour dissiper et vaincre l'enfer Or, le dogme de la rédemption ne fait qu'un avec celui de la médiation, et ils servent tous les deux de base au dogme du sacerdoce de la loi chrétienne. Par conséquent, la doctrine de Towianski, en anéantissant celui-là, avait bien déjà anéanti celui-ci. Et il en résulte que, de même que chaque homme peut devenir rédempteur, il peut au même prix s'élever au sacerdoce.

Secondement, avons-nous dit, cette doctrine détruit la médiation elle-même. Car la médiation consiste précisément à offrir à Dieu, de la part des hommes, le sacrifice et les prières, (les louanges et les actions de grâces), et à obtenir, de la part de Dieu, le pardon et la grâce. Or, évidemment cette doctrine détruit tout cela : le pardon ne peut venir qu'à la suite du péché, et le sacrifice ne peut être offert que là où il existe; la grâce ne peut être demandée que par l'impuissance, et la prière ne peut être adressée qu'à la force toute-puissante; mais la doctrine de Towianski a déjà anéanti et le péché originel, et le sacrifice de Jésus-Christ, et l'impuissance de l'homme, et la toute-puissance de Dieu. Elle en a, par conséquent, anéanti toutes les conséquences :

c'est-à-dire la nécessité d'une médiation quelconque entre Dieu et les hommes. Et par là elle a renversé la base même du sacerdoce.

Cependant, cette doctrine, son auteur et ses disciples parlent beaucoup de sacrifice ; ils se vantent de vivre dans un sacrifice d'esprit continuel, et provoquent tout le monde, avec qui ils ont affaire, à s'élever jusqu'au sacrifice d'esprit. Quel est donc ce *sacrifice d'esprit* dont ils parlent ? Ce ne peut pas être le sacrifice de la croix, c'est-à-dire le sacrifice que Notre-Seigneur Jésus-Christ fit de son humanité dans sa mort : car nous avons vu comme cette doctrine le rejetait entièrement. Ce ne peut pas être le sacrifice de la messe non plus : car ce sacrifice est basé tout entier sur l'autre, dont il n'est que la commémoration vivante; et si le sacrifice de la croix n'existe pas, celui de la messe est détruit. Quel est donc ce sacrifice préconisé par la doctrine de Towianski ? Que peut-il être ? Premièrement c'est un sacrifice d'esprit. Et en cela, il diffère déjà du sacrifice de la croix et du sacrifice de la messe, qui est un sacrifice du corps, selon ces paroles mises dans la bouche de Jésus-Christ lui-même : « *Hostiam et oblationem* » *noluisti, corpus autem aptasti mihi... tunc dixi* : » *Ecce venio,* » auxquelles l'apôtre ajoute : « *Sanctifi-* » *cati sumus per oblationem corporis Jesu-Christi semel* » (Hébr. X, 5-10). » Nous avons été sanctifiés par l'oblation du *corps* de Jésus-Christ une fois faite. C'est dans cette oblation du corps que consiste le sacrifice de la croix et de la messe, mais évidemment ce n'est pas le

sacrifice dont parle la doctrine de Towianski. Ce sacrifice-là est un sacrifice d'esprit.

En second lieu, ce sacrifice d'esprit dont parle Towianski est commun à tout le monde : il est commun aux hommes, à Jésus-Christ, à Dieu lui-même. Dieu se sacrifie, l'agneau se sacrifie, et les hommes se sacrifient aussi ou doivent se sacrifier. Et en quoi consiste précisément ce sacrifice d'esprit? Il consiste à supporter les mépris, les injures, les difficultés que font naître les esprits inférieurs, l'enfer, contre l'action de l'homme esprit élevé, des esprits supérieurs, de l'agneau et de Dieu lui-même; et à vaincre toute cette opposition par le feu divin allumé dans l'intérieur. Toute la raison du sacrifice est là. Cette doctrine se trouve clairement expliquée dans les paroles suivantes (§ 21) : « C'est l'a-
» gneau seul qui enlève les péchés, qui sauve : car
» l'agneau se sacrifie par amour à être mal reçu par la
» terre ténébreuse et ne comprenant pas la lumière.
» Malgré les oppositions des hommes, il allume en lui
» le feu divin; il déduit une sainte colonne, et ainsi il
» sauve des hommes ennemis, qui gémissent sous le
» joug du mal..... Et l'agneau de Dieu sera toujours
» voué au supplice : car les mauvaises colonnes se jette-
» ront sur lui par le moyen des hommes, c'est-à-dire de
» leurs organes. » Ainsi, le sacrifice consiste à allumer le feu divin malgré les oppositions des hommes, et ce que l'auteur applique ici à l'agneau, dans d'autres endroits il l'adresse à tous les hommes. Dans le paragraphe suivant, il exhorte ses disciples à sauver la terre

par le même moyen que l'agneau, au milieu des adversités qui les entourent ; et il conclut en disant (§ 23) que « leur sacrifice (ou leur dévouement) sera profitable » non-seulement à la terre, mais même au ciel. » Et auparavant il avait déjà dit (§ 13) que « l'homme qui » dirigeait l'œuvre (tout le monde reconnait qu'il a » voulu se désigner lui-même) devait avoir l'âme si » pure et si ardente qu'il pût par la force de sa colonne » lumineuse, qui descend par l'effet du mérite de son » travail intérieur continuel, repousser tout l'effort du » mal, le vaincre, et ériger l'œuvre. Contre son point, » qui est le plus important, l'enfer déchaînera toute sa » puissance. *Les tentations, au sortir de l'esprit, assail-* » *liront de plus en plus l'homme de la destinée* : pa- » roles de la révélation. Il doit soutenir continuelle- » ment cet état de sainteté, car autrement le mal ferait » irruption par une colonne ténébreuse. Et cette action » de soutenir est la croix de la nouvelle loi (nouvelle » alliance) ; elle est le martyr de l'esprit. » Voilà où est donc la croix, le martyr, le sacrifice de l'esprit. Nous le saisissons d'une manière palpable. Seulement, pour le voir dans toute sa portée, il nous reste à ajouter que Dieu lui-même est aussi sujet à ce sacrifice d'esprit. Oui, Dieu aussi « se sacrifie pour les êtres qui sont ses » enfants (§ 31), n'ayant rien tant à cœur que de les » faire approcher de lui. » — « Il fait tant d'efforts pour » gagner un seul soupir d'un seul vers de terre (§ 33). » » — « De même que le superbe maître de l'Orient sa- » crifie tout pour avoir un mouvement d'amour d'une » faible créature (§ 34), » — « de même Dieu, ce

» maître suprême de l'amour, s'expose lui-même au » mépris pour gagner, de la part des êtres, après bien » des siècles, un faible mouvement du cœur pour lui » (§ 35). » Voilà donc Dieu aussi soumis à la même loi du sacrifice. Tout y est soumis; tout, depuis l'être le plus humble jusqu'à Dieu lui-même.

Ainsi, le sacrifice consiste à conserver intact le feu divin une fois allumé dans l'intérieur, à le défendre contre les attaques des ténèbres, et à le rendre victorieux de l'enfer. D'un autre côté, il est au pouvoir de tout le monde de faire ce sacrifice; il n'est personne qui n'en soit capable. Mais comme tout le monde est tenu à allumer en lui le feu divin, à le conserver, à le défendre, à l'allumer davantage et à le rendre victorieux, il s'ensuit que tout le monde est tenu à faire et à *soutenir* le sacrifice d'esprit. De là résultent deux choses : premièrement, que ce sacrifice n'est pas unique, contrairement à ce qu'enseigne le dogme catholique : « Nous avons été sanctifiés par l'oblation du corps de « Jésus-Christ une fois faite (Hébr. X, 10); » mais qu'il y a autant de sacrifices qu'il y a de sacrificateurs, et que ces sacrifices sont différents en qualité, en mérite, en valeur. Secondement, dans un sens inverse, il y aura autant de sacrificateurs qu'il y a de sacrifices; c'est-à-dire le sacrificateur et partant le pontife ne sera pas unique non plus, comme l'enseigne le dogme catholique, d'après lequel tous les prêtres de la nouvelle loi n'agissent que par la vertu de Jésus-Christ, seul pontife de la nouvelle alliance, et qui seul, par cette vertu suprême, produit dans ces prêtres-ministres tous les actes de leur

ministère. Dans la doctrine de Towianski, chaque homme doit produire et soutenir en lui ce qu'elle appelle le sacrifice d'esprit ; d'où il s'ensuit que chaque homme y est sacrificateur, prêtre, pontife. Ainsi, en dernière conséquence, il y a autant de sacrifices qu'il y a de sacrificateurs, et il y a autant de sacrificateurs, autant de prêtres, qu'il y a d'hommes.

Maintenant, la doctrine de Towianski a beau parler haut et préconiser son sacrifice d'esprit, il n'en est pas moins clair : 1° que ce sacrifice n'est pas un vrai sacrifice, puisque ce n'est pas le sacrifice du corps de la seule victime agréable à Dieu, qui est Jésus-Christ ; 2° que ce sacrifice n'est pas unique contrairement au dogme catholique ; 3° que par conséquent ce sacrifice n'a ni force, ni mérite, ni valeur aucune ; 4° que tous ces sacrifices d'esprit inventés par la doctrine de Towianski sont incapables d'instituer le seul et vrai sacerdoce qui se base sur le seul et unique sacrifice, lequel n'est autre que le sacrifice de Jésus-Christ offert sur la croix. Ainsi se trouve détruit par cette doctrine impie le sacrifice, et avec le sacrifice le sacerdoce, et avec le sacerdoce le sacrement de l'ordination.

XX

Le sacrement de mariage est dans l'ordre des choses temporelles ce qu'est le sacrement de l'ordination dans celui des choses spirituelles : il sert à la propagation matérielle des membres de l'Église, des enfants de Dieu, comme l'autre sert à leur propagation spirituelle. Aussi il n'est sacrement qu'en tant qu'il représente l'autre ordre de choses, qu'en tant qu'il en est le reflet. Jésus-Christ est uni à son Église comme un époux est uni à son épouse; de cette union dépend toute la fécondité de l'Église; là, elle puise la possibilité d'engendrer des enfants à Dieu. A l'instar de cette union de Jésus-Christ avec l'Église, l'homme s'unit aussi à la femme pour engendrer corporellement les mêmes enfants qui, après, seront engendrés spirituellement par Jésus-Christ en union avec son Église. Ainsi, l'union de l'homme avec la femme représente la même chose, et se propose le même but d'une manière corporelle, qui a lieu entre Jésus-Christ et son Église d'une manière spirituelle. C'est pour cela que le mariage a été élevé à la dignité de sacrement; il ne l'est autrement que dans ce rapport nécessaire avec l'union de Jésus-Christ et de son Eglise, qu'il exprime.

Ce rapport n'existe pas dans la doctrine de Towianski, car l'union elle-même de Jésus-Christ avec son Eglise n'y existe pas non plus. Et non-seulement cette union n'existe pas, mais l'Eglise elle-même n'a jamais existé. En effet, le dogme catholique nous apprend que de la même manière que Dieu fit sortir la première femme du côté d'Adam pendant son sommeil, de même l'Eglise sortit du côté ouvert de Notre-Seigneur Jésus-Christ pendant son sommeil de mort sur la croix ; c'est-à-dire que l'Eglise doit son existence à son sacrifice, à sa mort, à son sang ; elle le doit à ses mérites et à sa grâce ; ce qui tout ensemble constitue l'œuvre de la rédemption. Mais nous avons vu que la doctrine de Towianski niait cette œuvre de la rédemption, qu'elle niait la grâce, qu'elle niait le mérite du sang, de la mort, du sacrifice de Jésus-Christ ; comment donc maintenant pourrait-elle affirmer l'existence de l'Eglise ; et après avoir détruit toutes les causes qui produisent un effet, affirmer cependant que l'effet existe ? Autant vaudrait dire que les ténèbres éclairent, et que la mort donne la vie. Les disciples de cette doctrine parlent beaucoup de l'Eglise : mais à coup sûr ce n'est pas l'Eglise de Jésus-Christ qu'ils veulent entendre, ou bien ils sont dans une contradiction manifeste avec les premiers principes de leur doctrine. L'Eglise, telle que l'entend le dogme catholique, est entièrement incompatible avec leurs principes sur la rédemption, sur le sacrifice, sur la grâce ; en face de ces principes elle ne peut nullement exister. Et comme ces principes sont l'essence même de leur doctrine, il en résulte évidemment qu'il n'y a pas

d'Eglise, par conséquent pas d'union entre Jésus-Christ et son Eglise; et qu'en dernier lieu le sacrement du mariage, qui est sa représentation et qui existe seulement parce qu'il représente cette union de Jésus-Christ avec son Eglise, que ce sacrement, dis-je, n'existe pas non plus.

XXI

Enfin, le sacrement de l'extrême-onction ne peut pas, il est presque inutile de le dire, subsister après la ruine de tous les autres. Ce qu'il y a d'admirable dans cette série de sacrements instituée par Jésus-Christ comme moyens par lesquels son œuvre de rédemption s'applique à tous les hommes, c'est qu'ils prennent l'homme dès son entrée dans le monde, l'accompagnent dans tous les actes de sa vie, et le conduisent jusqu'aux portes de l'autre monde et de l'autre vie. Ce dernier sacrement de l'extrême-onction ferme la série de tous les autres, et son action particulière est de guérir même le corps, s'il en est besoin, mais surtout l'âme de tout ce qui a pu y rester encore de nécessitant cette action réparatrice. Il prépare enfin et donne la force nécessaire pour supporter les combats de la mort. Mais tous ces effets sont produits par ce sacrement de

la même manière que les autres sacrements produisent leurs effets à eux; c'est-à-dire *ex opere operato*, par la vertu opérante du sacrement lui-même, toujours efficace pourvu qu'elle ne trouve pas d'empêchement. Mais ce mode d'action est, comme nous avons vu, inadmissible dans la doctrine de Towianski, où tout dépend du mouvement de l'âme; il est d'autant plus inadmissible dans ce sacrement particulier : puisque très-souvent ce sacrement est administré aux personnes qui ont déjà perdu leur connaissance, et dont l'âme par conséquent ne peut plus être excitée, par ce signe extérieur, à faire aucun mouvement vers Dieu. Ce signe alors perd doublement sa signification, et ne peut être considéré que comme une vaine forme sans aucune valeur intrinsèque, appliquée en outre tout-à-fait inutilement et hors de propos.

C'est ainsi que disparaissent l'un après l'autre tous les sacrements, et avec eux toute l'œuvre de la sanctification. En cela la doctrine de Towianski est conséquente avec elle-même : car ayant nié l'action, l'existence et jusqu'à l'origine de la grâce, elle devait également rejeter comme inutiles et inadmissibles tous les moyens par lesquels la grâce agit.

XXII

Cet anéantissement de la grâce, de son action et de ses instruments est en même temps la destruction de toute la morale chrétienne. Cette morale enseigne que l'homme vient au monde avec une nature corrompue, et partant qu'il tient déjà de sa nature une inclination au mal; le baptême enlève ce qu'il y a de coupable dans cette corruption, mais non ce qu'il y a de matériellement mauvais; ceci reste comme concupiscence pour être un continuel sujet d'exercice et de mérite. En un mot, par le baptême la nature n'est pas changée, et l'essence de l'homme n'est pas devenue bonne, mais il est rendu bon par la grâce de Dieu. La morale chrétienne enseigne encore que notre nature est non-seulement corrompue, mais qu'en face de cette corruption l'homme est faible et sans force, même après le baptême. Le sacrement de la confirmation vient lui conférer la force dont il a besoin, mais de la même manière que le baptême lui a conféré la bonté; il ne le change pas et l'homme ne devient pas fort par nature, mais il est rendu fort par la grâce de Dieu.

Ayant une fois la bonté et la force, c'est-à-dire la vie et la santé spirituelle, l'homme ne peut pas s'y maintenir par les ressources de sa nature, il faut qu'il se soutienne par la nourriture eucharistique; et, s'il s'en prive, il tombe nécessairement malade et meurt. Dans ce moment suprême, ce n'est pas non plus dans la nature qu'il trouvera son remède; il le trouvera seulement dans le sacrement de la pénitence.

Enfin, la morale chrétienne enseigne que toute cette action de Dieu commencée par les sacrements se poursuit continuellement dans les âmes par l'opération de la grâce sanctifiante, de sorte que tout ce qu'il y a de bon dans les actions humaines doit être attribué à Dieu, et tout ce qu'il y a de mal imputé à l'homme. Telle est la base de la morale chrétienne, dont découle la première vertu chrétienne, inconnue de toutes les autres doctrines, de toutes les autres morales : la vertu de l'humilité, qui consiste à ne s'attribuer aucun bien parce qu'il n'est pas à nous, mais à le rapporter à Dieu, et à s'imputer au contraire tout le mal qui est en nous, puisqu'il nous appartient légitimement. Cette vertu est le centre et la base de toutes les autres : sans elle toutes les autres n'ont aucune valeur, avec elle seulement elles sont des vertus. Elle est le signe distinctif, le cachet de la morale chrétienne.

La doctrine de Towianski, au contraire, enseigne que la nature humaine est bonne d'elle-même; elle enseigne qu'elle a en elle-même la force nécessaire pour allumer le feu divin : si elle vient à tomber, elle ne cesse de conserver la force nécessairepour se relever, et dans

le cours ordinaire de sa vie, elle possède toujours le pouvoir de nourrir l'étincelle divine, le feu divin « qui, » au milieu du sombre pélerinage, est son unique salut, » son bouclier, sa force, sa défense (§ 10). » Ainsi, c'est la nature humaine, bonne d'elle-même et forte d'elle-même, qui produit toutes ces actions. Le bien qui se trouve dans les actions humaines dépend absolument de l'homme, selon cette doctrine impie. Et que faut-il davantage pour nourrir l'orgueil le plus effréné ? Lucifer tomba du ciel seulement parce qu'il conçut une pensée semblable, parce qu'il s'attribua à lui-même le bien qui était en lui. C'est là le péché satanique ; il fait tomber du ciel et les anges et les hommes, et les relègue au fond des enfers. La doctrine qui avance un pareil principe est une doctrine infernale. L'orgueil est sa première vertu.

Maintenant, nous pouvons nous rendre parfaitement compte de tous les mobiles qui réglaient jusqu'à présent la conduite des disciples de Towianski, de leur bonne opinion d'eux-mêmes qu'ils expriment à chaque moment, de leur mépris pour les autres, de leur ton magistral et si plein d'assurance, de ce rôle de docteurs, de juges, de censeurs qu'ils s'arrogent en face de tout le monde, et même vis-à-vis des prêtres et de l'Eglise ; en un mot, de toute cette conduite outrageante, impertinente, furieuse, qui leur est propre et qui est autant éloignée de la morale chrétienne que la terre, ou plutôt l'enfer, l'est du ciel.

XXIII

La seconde vertu principale, enseignée par la morale chrétienne, est la chasteté : vertu non moins essentielle, non moins exclusivement chrétienne que l'humilité. Comme l'humilité est la vertu propre de l'esprit, la chasteté est la vertu propre du corps; et on peut dire que l'humilité est la chasteté de l'esprit, comme réciproquement la chasteté est l'humilité, l'abaissement du corps. Ce sont les deux vertus principales de la morale chrétienne, parce qu'elles règlent toutes les autres; l'humilité règle les vertus de l'esprit, et la chasteté règle celles du corps. Ainsi, la chasteté ne se borne pas seulement à contenir le sens du toucher, elle étend son règne sur tous les autres sens; elle commande au goût, à l'ouïe, aux yeux. Le monde sensible tout entier, agissant sur l'homme, doit se soumettre aux jugements et aux lois de cette vertu; comme de son côté le monde intellectuel, qui dirige l'homme, doit comparaître devant le tribunal de l'humilité. C'est ainsi que ces deux vertus se partagent entre elles le règne de la mo-

rale toute entière. Or, comme à l'humilité s'oppose la présomption d'où naît l'orgueil, de même à la chasteté s'oppose la convoitise d'où naît l'impureté; de sorte que la présomption orgueilleuse est une convoitise de l'esprit, comme la convoitise impure est une présomption de la chair. Et ces deux convoitises, l'une spirituelle et l'autre corporelle, conduisent aux deux vices principaux, à l'orgueil et à l'impureté qui, du côté du mal, règnent semblablement dans le monde moral, comme l'humilité et la chasteté y règnent du côté du bien. C'est ainsi que le monde moral se trouve partagé en deux royaumes, en deux camps, en deux parties. Chacune de ces deux parties se trouve fondée sur une base qui lui est propre : celle du bien, où règnent l'humilité et la chasteté, est fondée sur l'amour de Dieu, allant jusqu'au mépris de soi-même; et celle du mal, où règnent l'orgueil et l'impureté, est fondée sur l'amour de soi-même allant jusqu'au mépris de Dieu. C'est à cela que se réduit la loi qui régit le monde moral et que saint Augustin a déjà si bien exprimée : « *Fecerunt* » *itaque civitates duas amores duo : terrenam scilicet* » *amor sui usque ad contemptum Dei ; cœlestem vero* » *amor Dei usque ad contemptum sui* (De Civ. Dei XIV, » 28). »

Ces deux parties du monde moral sont tellement séparées entre elles, qu'il est absolument impossible de se placer entre les deux, ou de tenir un pied sur l'une et un pied sur l'autre; quand on est du côté du mal pour quelque chose, on y est pour tout le reste. Or, nous avons vu la doctrine morale de Towianski se mettre de

ce côté non-seulement pour quelque chose, mais pour l'essentiel, car elle érigeait l'orgueil en loi suprême de la morale. Par conséquent, cette doctrine ne peut pas se mettre pour le reste, c'est-à-dire pour la chasteté, du côté de la vérité et du bien. Comment serait-elle conséquente avec elle-même si, ayant admis l'orgueil qui est l'impureté de l'esprit, elle rejetait l'impureté qui est l'orgueil de la chair ? Non, elle ne le peut pas; ses disciples peuvent bien être inconséquents avec la doctrine, mais la doctrine ne peut pas l'être avec elle-même. Les disciples peuvent bien s'abstenir d'en pratiquer les conséquences; ils peuvent bien, par l'orgueil de l'esprit, vaincre pour un certain temps l'orgueil de la chair; mais la doctrine a une autre logique, et elle ne nie jamais une conséquence, une fois qu'elle a admis un principe. Or, l'impureté est une conséquence de l'orgueil : ce sont deux principes parallèles, deux faits corrélatifs, allant toujours ensemble et se tenant inséparablement. Par conséquent, la doctrine de Towianski doit nécessairement tendre la main à l'impureté.

Du reste, la doctrine de Towianski n'enseigne-t-elle pas que la nature humaine est bonne par elle-même ? Elle n'est mauvaise que parce qu'elle est inférieure et exposée à l'action des colonnes ténébreuses, de l'enfer, du mal, et tout le reste. Mais par elle-même elle est bonne; elle a en elle le pouvoir du bien; elle peut faire jaillir d'elle-même le feu divin, dissiper les ténèbres, vaincre le mal, etc., etc. Le mal ne demeure donc pas en elle, ne lui est pas inhérent; il vient en elle de l'extérieur, des colonnes, des ténèbres, etc.; et au con-

traire, ce qui demeure en elle, ce qui lui est inhérent, c'est le bien. C'est là incontestablement l'enseignement de la doctrine. Mais, s'il en est ainsi, que sera alors la concupiscence, qui demeure bien en nous et nous est on ne peut plus inhérente ? Que sera la concupiscence que la doctrine catholique proclame être un mal, parce qu'elle vient du péché et entraîne au péché (Conc. Trid. Ses. V) ? Evidemment, la concupiscence sera un bien, parce qu'elle est inhérente à notre nature, et que le mal étant tout-à-fait extrinsèque à notre nature, tout ce qui lui est intrinsèque et inhérent est nécessairement un bien ! Mais si la concupiscence est un bien, il faut la laisser agir en nous, et lui obéir comme à une loi morale de notre être. C'est une conséquence tellement nécessaire qu'on ne peut nullement la rejeter. Or, avec elle vient le règne monstrueux de l'impureté, qui se trouve ainsi nécessairement être la seconde loi principale que la doctrine de Towianski donne au monde moral.

Voilà de quelle manière toute la morale est détruite par cette doctrine. Cette destruction de la morale était, elle aussi, une conséquence rigoureuse des principes que nous avons examinés déjà dans les autres parties de cette réfutation. La morale, comme nous l'avons vu tantôt, n'a qu'une de ces deux bases, selon qu'elle est bonne ou mauvaise : ou elle a pour base l'amour de Dieu, ou bien l'amour de soi-même. Mais comment, dans cette doctrine, la morale aurait-elle pu se tourner du côté de Dieu et lui offrir son amour si, selon cette doctrine, Dieu n'existait pas même ; un Dieu, dis-je,

capable d'être aimé ? Car serait-ce un Dieu qui n'est ni créateur, ni rédempteur, ni sanctificateur, un Dieu composé de tout ce qu'il y a de moins divin, qui pourrait exciter notre amour ?

XXIV

Enfin, pour couronner dignement cette œuvre de contradiction, qui nie et rejette tous les points de la doctrine chrétienne, depuis le premier jusqu'au dernier, la doctrine de Towianski avance deux points sur la vie future, qui à eux seuls renversent tout le Christianisme : ce sont la transmigration des âmes et le salut de tous les êtres sans exception.

Il est inutile de faire voir longuement comment le rêve de la transmigration est contraire au dogme catholique. Il suffit d'observer qu'il anéantit l'identité de l'homme qui existe sur cette terre, avec celui qui existera dans l'autre vie. Mais cette identité est absolument nécessaire dans le dogme catholique, et voilà pourquoi elle y est enseignée avec un soin extrême. La doctrine catholique affirme que l'âme reprendra son corps, et qu'ainsi l'homme possèdera pour l'éternité les mêmes parties qui composaient son être pendant cette

vie. Ce dogme de la résurrection des corps est aussi ancien que le Christianisme lui-même; il se trouve exprimé dans le symbole des apôtres comme un des articles les plus importants de la foi chrétienne, et le nier ce serait nier tout le Christianisme. Or, que fait autre chose la transmigration des âmes sinon renverser ce dogme vénérable? Car comment pourrai-je ressusciter avec un seul corps si j'ai passé par dix, vingt ou cent corps? Il est impossible que je ressuscitasse dans tous ces corps-là : dans quel corps ressusciterai-je donc? Est-ce dans le premier? Mais ce serait de l'imperfection. Est-ce dans le dernier? Mais ce serait de la dérision. Car comment alors pourrai-je croire que je ressusciterai dans le corps que je porte aujourd'hui, puisque je ne suis pas certain si le corps que je porte est mon dernier corps. Et même lorsque je porterai mon dernier corps, je ne le saurai non plus; or, si je ne le sais jamais, comment pourrai-je jamais croire que je ressusciterai dans le corps que je porte. Et cependant je suis tenu de croire, d'après le dogme de la résurrection, que je ressusciterai dans le corps que je porte actuellement. Ainsi, il est évident que le rêve de la transmigration des âmes est en opposition criante avec le dogme de la résurrection des corps.

Ce rêve absurde est enseigné par la doctrine de Towianski. Il suffit de citer les paroles qui se trouvent non loin du commencement de son écrit *le Banquet* (§ 5) : « Des nuées d'esprits, selon ses paroles, occupent » la terre; ils font pénitence en s'élaborant ultérieure- » ment, et en attendant qu'une volonté supérieure les

» introduise *de nouveau* dans cette vie terrestre. » A ces esprits il en oppose d'autres qui, ayant bien fini leur pélerinage terrestre, ne peuvent plus y retourner à cause de leur sainteté. Ces passages etablissent on ne peut plus clairement la doctrine en question, et ils dispensent d'en citer d'autres, et d'en appeler aux assertions et aux affirmations recueillies de la bouche du maître et de ses principaux disciples.

XXV

Quant au salut, non pas de tous les êtres, il n'en est pas question dans l'enseignement catholique, si on prend la chose dans un sens rigoureux, mais de tous les hommes : personne n'ignore que la généralité du salut, affirmée de la sorte, s'oppose à la doctrine catholique. Cette doctrine affirme que Dieu qui, pendant notre pélerinage, a éte notre créateur, notre rédempteur, notre sanctificateur, sera dans l'éternité notre rémunérateur : qu'aux uns il donnera les récompenses, aux autres les peines promises ; et que les unes et les autres dureront éternellement. Il n'y a, dans toute la révélation, dans tout l'évangile, dans tout l'enseignement de l'Eglise, rien de si clair, de si évident, de si fortement

prouvé, de si manifestement énoncé et affirmé de la part de Dieu, que l'éternité des récompenses et des peines. Comme c'est un point de la plus haute importance, il semble que Dieu ait pris un soin particulier pour ne laisser dans notre esprit aucun doute là-dessus. Aussi Jésus-Christ l'a-t-il répété plusieurs fois, avec un accent particulier, et avec un choix d'expressions catégoriques. Il envoie les maudits dans le *feu* ÉTERNEL *préparé au diable et à ses anges* (Mat. XXV, 41); là leur supplice sera aussi éternel que la vie éternelle des justes, « *Et ibunt hi in supplicium æternum, justi autem* » *in vitam æternam* (Mat. XXV, 46); leurs pleurs et leurs grincements de dents n'auront pas de fin dans la géhenne, car là ne meurt jamais le ver qui les ronge, ni le feu qui les dévore ne s'éteint jamais : « *Ubi vermis* » *eorum non moritur, et ignis non extinguitur* (Marc. » IX, 43, 45, 47). » Et c'est jusqu'à trois fois que Notre-Seigneur Jésus-Christ répète cette expression dans un même discours. Non, il n'y a pas ombre de doute là-dessus; et s'il y a des dogmes dans la foi chrétienne qui ont été crus d'une manière implicite, et dont l'enseignement ne s'est développé que dans la suite des siècles, celui-ci, l'éternité des peines comme des récompenses, a été toujours cru de la manière la plus explicite, la plus vive, la plus irrécusable.

C'est ce dogme-là que renverse, en dernier lieu, la doctrine de Towianski. Et comment le fait-elle? Comme si ce dogme n'eût jamais existé, comme s'il n'en eût jamais été question. Elle se contente d'affirmer que « l'amour de Dieu s'allumera toujours de plus en plus

» sur la terre; que sous le septième messie il sera le plus » allumé; qu'il embrasera alors toute la terre, et que le » mal disparaîtra de dessus sa surface (§ 8). » Et comme le mal est l'enfer lui-même avec ses habitants, c'est-à-dire les démons, il est évident que ces esprits devront se changer en esprits lumineux : autrement le mal n'aurait pas disparu de dessus la surface de la terre. C'est-là le résultat final que cette doctrine nous pose devant les yeux, et qui est bien différent de celui que Jésus-Christ nous a marqué comme le terme de la carrière terrestre de l'humanité, lorsqu'il a dit : « Quand le Fils » de l'homme viendra sur la terre, pensez-vous qu'il y » trouvera la foi? » Mais si tel est le résultat final qu'indique cette doctrine, elle nous montre aussi les moyens par lesquels la terre y parviendra. Nous les avons vus dans l'article précédent : le grand moyen n'est autre que la transmigration des âmes. Une âme retournera tant de fois dans une nouvelle enveloppe terrestre jusqu'à ce qu'elle apprenne à bien vivre, et même jusqu'à ce qu'elle soit forcée à s'élaborer, à s'élever plus haut, et devenir ainsi un esprit lumineux capable, de composer cette atmosphère splendide et ignée qui couvrira la terre et tous les globes.

L'opposition de ce rêve de Towianski avec le dogme catholique de l'éternité des peines et des récompenses est saisissante, comme on le voit. Mais il y a dans ce rêve coupable, dont la secte de Towianski fait ses délices, non-seulement l'opposition directe avec le dogme catholique de l'éternité des peines et des récompenses, il s'y trouve encore plusieurs contradictions absurdes

et insoutenables. Et premièrement, cette hypothèse présuppose que la liberté peut être forcée, par là même qu'elle suppose que tout le monde deviendra bon. Car, si un être s'obstine à rester mauvais, comment le ferez-vous devenir bon, sinon en forçant sa liberté? Or, y a-t-il rien de plus absurde que de supposer qu'on puisse forcer la liberté? Ce qui est forcé n'est pas libre, et ce qui est libre ne peut pas être forcé : comment donc voulez-vous forcer la liberté? Comment voulez-vous faire que ce qui existe n'existe pas, et ce qui n'existe pas existe? L'impossible, ce me semble, n'est pas le possible. Il est donc absurde de rêver avec Towianski que ceux qui voudront rester mauvais seront forcés de devenir bons; et comme le mal moral porte avec lui la peine, c'est-à-dire que les mauvais sont nécessairement punis, il est également absurde de penser que ceux qui seront éternellement mauvais ne seront pas éternellement punis.

Mais voudront-ils rester éternellement mauvais? Voilà une question qui tente singulièrement les gens peu solides dans la foi, et n'ayant pas suffisamment appris quelle différence il y a entre cette vie et la vie de l'autre monde. Pour éclaircir ce point, nous nous posons à nous-mêmes cette question : Les êtres mauvais voudront-ils éternellement rester mauvais?

A quoi nous répondons que poser une question semblable est déjà une contradiction et un gros non-sens; et c'est la seconde contradiction, aussi absurde et aussi insoutenable que la première; renfermée dans le rêve de Towianski sur le salut forcé de tous les hommes.

Demande-t-on jamais si l'impossible peut se faire ? Or, on fait précisément cette question en demandant si les êtres ne changeront pas dans l'éternité leur détermination volontaire. Dans l'éternité rien ne change, et elle est ce qu'elle est parce qu'il n'y a en elle aucune succession. Comment donc peut-on supposer que la volonté change dans l'éternité ? La volonté, quand elle s'y trouve, y est précisément parce qu'elle ne change plus. Lorsqu'elle peut changer, elle n'est pas encore dans l'éternité, elle est dans le temps. Comprenez-le donc bien, et ne supposez pas des choses qui se heurtent et répugnent entre elles.

Toutes ces fausses idées de Towianski et de ses disciples sur le salut final de tous les êtres, sur le changement des esprits ténébreux en esprits lumineux, changement auquel on arrivera après une longue suite d'élaborations, de migrations et de transmigrations, sur la destruction enfin du mal lui-même ; toutes ces fausses idées ont pour base la notion plus fausse encore que Towianski se forme de l'éternité. Elle est sans contredit la source de toutes ces erreurs. Towianski se représente l'éternité comme un temps indéfini, un temps qui n'a pas de bornes. Or, cette idée est opposée à celle d'éternité. Si le temps se réflète dans le mouvement, l'éternité se peint par le repos; si le temps est une succession d'états de puissance et d'acte, l'éternité est un simple état d'acte. En cela, il y a seulement cette différence entre l'Être suprême et nécessaire et les êtres contingents, que l'éternité du premier exclut tout état de puissance tant antérieure que postérieure, tandis que

l'éternité des seconds n'exclut que les états de puissance postérieure. Mais en tout cas l'éternité exclut toute succession d'états d'acte et de puissance, et c'est en cela rigoureusement que consiste sa notion : *L'éternité est un état d'acte qui exclut toute succession.* C'est un seul instant d'existence qui dure sans aucun changement.

Telle est la vraie notion de l'éternité ; et on voit par là que l'éternité est le contraire du temps, ou plutôt le temps est le contraire de l'éternité ; et celui-là se trompe grandement qui se représente l'éternité comme un temps sans bornes, c'est-à-dire sans commencement ni fin.

Telle est aussi la notion que le dogme catholique nous donne sur l'éternité. Nous passons sur les autres preuves, et même sur ce passage de l'Apocalypse où l'ange jure solennellement que dorénavant il n'y aura plus de temps, *quia tempus non erit amplius* (X, 6.); pour former notre conviction, il nous suffit de faire attention aux solennelles paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ rapportées plus haut : « Là, leur ver ne meurt » jamais, ni le feu ne s'éteint. » Si le ver ne meurt pas, ni le feu ne s'éteint jamais, c'est parce que le ver et le feu sont toujours les mêmes, c'est parce qu'ils ne changent pas. Pour rendre possibles la mort et la destruction, il faut qu'il y ait changement : si le changement ne s'y trouve pas, la mort et la destruction n'auront jamais lieu. Voilà pourquoi leur ver ne meurt jamais, ni le feu ne s'éteint, et voilà comment l'idée de l'immutabilité est renfermée par Jésus-Christ lui-même dans celle de l'éternité.

Est-ce donc une chose tellement difficile à comprendre? ou plutôt n'est-elle pas exigée par une saine manière de penser? Et n'y a-t-il pas même, dès ce monde, des faits qui nous donnent un exemple de l'éternité, et la mettent, pour ainsi dire, devant nos yeux? Je passe sur plusieurs faits psychologiques, qui auraient besoin d'une plus longue exposition, et je m'arrête volontiers à un fait commun qui tombe sous l'observation de tout le monde. Je veux parler de l'aliénation mentale. Prenez un aliéné à idée fixe : sa raison s'est tournée vers un seul point, et elle s'y est, pour ainsi dire, renfermée tout entière. Elle ne peut pas en sortir, tels efforts qu'on fasse pour l'en tirer. Quel est donc cet état? C'est l'état d'immutabilité; la raison se trouve dans un état qui, sous un rapport, n'admet aucun changement. Par conséquent, elle n'est plus sous ce rapport soumise à la loi du temps, mais elle est placée en ce sens sous l'empire de l'éternité. Maintenant supposez que l'intelligence s'y trouve non pas par un seul de ses côtés, mais quant à toutes ses idées, que la volonté aussi s'y trouve quant à tous ses actes et à tous ses désirs, et vous aurez une idée parfaite de l'état dans lequel l'homme sera placé dans l'éternité. Un aliéné à idée fixe nous présente donc un exemple anticipé, quoique partiel, de l'état dans lequel on se trouvera dans l'éternité; et il me semble que ce doit être une des raisons pour laquelle Dieu permet qu'il y ait de tels aliénés sur la terre. Il est vrai que ce malheureux peut revenir à la raison; mais cela arrive parce qu'il n'a franchi l'empire du temps que par un seul côté, tandis qu'il s'y

trouve encore par tous les autres, et qu'en outre tant qu'il est dans ce monde, il y a des influences temporaires qui agissent sur lui. Mais faites que tout ce qu'il y a en lui d'idées et de volontés soit à l'état de fixité, et ajoutez à cela, ce qui est même superflu, qu'il n'y ait aucune influence qui agisse sur lui, et vous verrez s'il sera possible qu'il sorte de cet état. L'idée d'un état semblable est-elle donc quelque chose de si extraordinaire, de si embarrassant, de si impossible à admettre? ou plutôt n'est-elle pas conforme en tout point et à la raison et même à l'expérience?

D'un autre côté, l'idée d'un temps sans bornes, c'est-à-dire sans commencement et sans fin, n'est-elle pas absurde de quelque côté qu'on veuille la prendre? Une telle idée ne suppose-t-elle pas une succession infinie de puissances et d'actes, et une telle succession infinie ne répugne-t-elle pas d'une manière évidente? Prenons, pour rendre plus concrète l'idée abstraite du temps en lui-même, une série quelconque des êtres, ou la série successive des moments dans l'existence d'un seul être. Premièrement, cette série répugne par tropostensiblement, si vous la supposez non-seulement sans fin, mais encore sans commencement : car dans chaque série si le premier moment n'existe pas, le second et le troisième ne peuvent pas avoir lieu, et s'ils y sont, c'est une preuve que le premier a existé. Mais cette série n'est pas moins absurde, lorsque vous la supposez sans fin seulement. Car vous supposez alors que tous les êtres en général pris dans leur succession commune, comme chaque être en particulier pris dans la sienne

propre, n'ont pas de but final, c'est-à-dire d'état définitif auquel ils aboutiraient tous, et dans lequel ils resteraient fixément. Mais s'ils n'ont pas ce but final, alors non-seulement le milieu de la série, ses termes moyens sont inexplicables : car il est évident qu'ils composent une succession, une suite, une *tendance*, et que partant ils demandent impérieusement un but vers lequel ils tendent ; mais de plus le commencement de la série est rendu par là impossible, et à cause de lui la série tout entière. Car il est évident que le but final a une connexion nécessaire avec le commencement, et que s'il n'existait pas, le commencement n'aurait pas eu lieu non plus. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer qu'un commencement une fois admis et communiqué aux êtres par une cause première, il faut de toute nécessité admettre aussi que ce commencement est raisonnable et libre; car autrement si ce commencement était aveugle et nécessaire, il ne serait plus un commencement, c'est-à-dire le premier moment d'une existence; mais il serait une existence continuée de quelque chose de préexistant, précisément parce qu'il en serait une production aveugle et nécessaire; de sorte que dans ce cas il n'y aurait pas de commencement. Pour qu'il y ait donc un commencement, il faut de toute nécessité qu'il soit raisonnable et libre. Mais le commencement ne peut pas avoir ce caractère s'il n'y a pas de but final qu'il se propose. Par conséquent, il demeure démontré qu'il y a connexion nécessaire entre le but final et le commencement, et que l'un ne peut exister sans l'autre.

Maintenant, ôtez à la série des êtres ou à chaque être en particulier son but final, c'est-à-dire l'état de fixité auquel il tendrait et dans lequel, après l'avoir atteint, il demeurerait à jamais ; ou, en d'autres termes, supposez que chaque série semblable ne connaît pas de fin : qu'en résultera-t-il ? Il en résultera nécessairement qu'elle sera aussi sans commencement. De cette manière vous tombez, sans y pouvoir échapper, dans la nécessité d'admettre une série continue infinie, sans commencement et sans fin, avec un temps et un espace de la même nature. Or, l'absurdité de cette supposition est patente par les mille raisons renfermées dans celles que nous avons données plus haut, en parlant de la nécessité d'un premier moment, d'un premier acte, comme aussi d'une cause première; sans compter que dans cette supposition on a l'étrange prétention de faire quelque chose d'infini avec des parties finies, comme si le fini pouvait composer ou engendrer l'infini; et comme si je ne pouvais pas, telle grande qu'on suppose cette série prétendue infinie, y ajouter, et ajouter encore des parties nouvelles, pour faire voir son défaut d'infinité.

On voit donc que cette idée d'une prétendue éternité, représentée comme un temps sans bornes, est aussi insoutenable qu'elle est triviale. C'est elle, comme nous l'avons déjà dit et comme nous le faisons encore observer ici tout particulièrement, c'est elle qui sert de base à toutes les fausses idées de la doctrine de Towianski, appréciées par nous une à une dans le cours de cette discussion; c'est le fond sur lequel elles sont ancrées, le receptable où elles confluent toutes. Un temps sans

bornes, et par là sans commencement! Mais c'est pour cela qu'il n'y a pas de création : que tout sort d'un fond insaisissable, crû et informe; que tout commence on ne sait comment ou plutôt ne commence pas; que la perfection ne se trouve pas dans cet état primitif des êtres; que tout cet état, en un mot, est un état tout nébuleux, un état d'un brouillard impénétrable. Temps sans bornes, et par là sans fin ! Mais c'est pour cela qu'il n'y a pas de but final pour les êtres, de dernier état fixe et permanent où ils resteront; c'est pour cela qu'ils sont sujets à une élaboration continuelle, à une marche toujours progressive, à une permutation continuelle les uns dans les autres, jusqu'à ce qu'ils perdent enfin leurs signes caractéristiques, cessent d'être ce qu'ils sont, et arrivent, après des changements innombrables, à être un léger nuage, quelque chose de lumineux, et se perdent enfin dans le sein du Père éternel, qui est un assemblage de lumière. Telle est la fin. Elle est aussi nébuleuse qu'a été le commencement; et le brouillard de lumière qu'on y rencontre n'est pas moins épais que le brouillard de ténèbres qu'on voyait au début.

Tels sont les deux termes extrêmes de la doctrine de Towianski, tel est son enseignement sur le commencement et la fin des choses, et le milieu par lequel elles passent. Ils sont affirmés par le dogme catholique, niés par la doctrine de Towianski. Et cependant, chose étonnante ! cette doctrine n'est parvenue à nier le commencement et la fin des choses qu'en jetant sur eux un voile, un nuage obscur, pour les dérober aux yeux de

l'intelligence. Tant il est vrai que l'intelligence ne peut pas supporter ces deux pensées : absence de commencement et absence de fin ; et lorsqu'on veut les affirmer, il faut les cacher à nos regards, pour que nous ne les voyons pas. Leur néant ne nous pourrait pas échapper un seul instant.

Nous avons maintenant devant les yeux tout l'ensemble des erreurs de la doctrine de Towianski, et nous pouvons voir qu'elle part des ténèbres, traverse les ténèbres, et se précipite dans les ténèbres. Au contaire, la lumière du dogme catholique, de la vérité divine, nous a donné un consolant spectacle : en nous faisant voir que la doctrine de l'homme n'est que négation, et partant ténèbres et mort, à côté de l'enseignement de Dieu, professé par l'Eglise, qui est l'affirmation même, la lumière et la vie.

CONCLUSION

—

En terminant son sermon sur la montagne, Notre Seigneur Jésus-Christ déclare que celui qui élève un édifice spirituel sur la parole divine révélée, est un homme sage qui bâtit sur le roc; tandis que celui qui ne le fait pas, est un homme insensé qui bâtit sur le sable. Un tel édifice ne peut avoir aucune solidité : et le premier choc de la pluie, des torrents et de la tempête, le renverse, et en fait une grande ruine. (Matth. VII, 24.)

La foi de chaque homme est cet édifice spirituel. Fondée sur l'enseignement de l'Église catholique, enseignement qui est la parole divine révélée, cette foi est l'édifice solide bâti par l'homme sage et qui ne peut crouler. Fondée sur toute autre doctrine, sur celle par exemple, que nous venons d'examiner, la foi est l'édifice fragile bâti par un homme insensé, que le moindre choc renverse.

Jusqu'à présent nous nous sommes attachés à disperser toutes les parties de cette frêle construction. Maintenant il nous reste à examiner le fondement sur lequel elle est élevée, et à le comparer au fondement de la foi catholique. Pour atteindre ce but, notre marche sera la même que celle que nous avons suivie précé-

demment : nous considérerons d'abord l'enseignement catholique; et puis, à l'aide de sa lumière, nous jugerons la doctrine opposée.

Parmi toutes les autres questions, celle-ci l'emporte en gravité : car, dans chaque construction, le fondement est la partie la plus essentielle de l'édifice.

Nous devrions commencer par poser cette question : Quel est le fondement de la foi en général?

Mais avant il faut nous entendre sur une autre, à savoir : Qu'est-ce que la foi?

A cette question préliminaire, nous croyons que tout le monde s'accorde à répondre : que *la foi est l'assentiment de la raison donné à la vérité.* Cette définition sera d'autant plus facilement acceptée par tous, qu'elle ne distingue pas le naturel du surnaturel; et qu'ainsi elle embrasse dans sa généralité toute sorte de foi. Elle doit par cette raison être acceptée par ceux-là même qui, comme Towianski, n'admettent pas la distinction de ces deux ordres de choses, et confondent le surnaturel avec le naturel. Or cette solution de la seconde question nous donnera celle de la première : et il est clair que si la foi est l'assentiment de la raison donné à la vérité, le fondement de la foi ne peut être autre que la vérité elle-même (1).

Maintenant la vérité, où se trouve-t-elle?

Ici encore, tout le monde s'accordera sur la ré-

(1) Nous remarquerons ici que relativement au fondement de la foi, on doit distinguer deux choses : l'objet de la foi qui est un vrai quelconque, ou l'ensemble de tous les vrais, et la vérité elle-même, qui donne aux vrais leur qualité et fait qu'ils sont vrais. En parlant ici du fondement de

ponse : La vérité ne peut se trouver qu'en Dieu, ou plutôt Dieu lui-même est la vérité.

Il faut donc que Dieu soit connu de l'homme comme vérité, pour que l'homme ait un fondement à sa foi.

Aussi ce fondement est-il admis par toutes les doctrines naturelles ou surnaturelles; elles posent toutes la connaissance de Dieu en tant que vérité pour fondement de la foi.

Nous allons maintenant passer à la question principale, à savoir: Par quel moyen l'homme parvient-il à la connaissance de Dieu en tant que vérité? ou en d'autres termes: Par quel moyen la foi humaine parvient-elle à la possession de son fondement divin? C'est cette question qu'il est important de résoudre, et que nous posons ici comme la principale. Car que servirait à l'homme de savoir que la vérité se trouve en Dieu, et que c'est elle qui est le fondement de sa foi, s'il ne savait pas le moyen de parvenir à sa possession?

Or, pour bien résoudre cette question, il faut la partager en deux. Et il nous faudra considérer, premièrement, où se trouve ce fondement divin de la foi, cette vérité divine objet de notre assentiment: est-elle en nous ou hors de nous? Et en second lieu, dans le cas qu'elle se trouve hors de nous, il nous faudra examiner quel est précisément le moyen par lequel elle se communique à l'homme?

la foi, nous le prenons dans un sens composé : nous entendons l'ensemble de tous les vrais, et en même temps la vérité qui leur communique leur qualité; et dans cette acception, nous l'appelons du nom générique de vérité.

Ici la divergence s'établit d'une manière absolue : l'enseignement catholique affirme que ce fondement est en dehors de l'homme, et qu'il lui doit être donné, révélé; toute doctrine humaine prétend qu'il est dans l'homme, dans son intérieur, et qu'il faut que l'homme le cherche, l'invente, et se le révèle à lui-même.

Il nous semble que la simple énonciation de ces deux réponses montre suffisamment laquelle des deux est la vraie.

Cependant il faut développer l'une et l'autre, pour démontrer le vrai et le faux dans toutes leurs parties et conséquences.

Ainsi, en affirmant que la vérité, fondement de notre foi, nous doit être donnée, l'enseignement catholique établit par là que ce fondement, cette vérité est quelque chose d'extérieur à nous, d'objectif, comme on dit, et qui dans son objectivité est complet et parfaitement défini. Cette existence extérieure à l'homme, cette objectivité du fondement de la foi donnée par Dieu consiste dans un ensemble de manifestations divines qu'on appelle la *Révélation*, et qui n'est autre chose que Dieu lui-même, en tant qu'il se manifeste aux hommes comme vérité.

L'homme placé en face de cette révélation n'a rien à y mettre de lui-même, à y changer, à y ajouter, ou à en retrancher, par la raison toute simple que l'existence de la révélation ne dépend pas de lui. Il n'a qu'à l'accepter, ou qu'à la rejeter.

S'il l'accepte, la révélation, sans cesser d'être extérieure, devient alors intérieure, d'objective elle devient

subjective, parce que l'homme se l'approprie. Cette appropriation n'a rien de contraire à la saine raison: car la révélation n'est autre chose que Dieu-vérité, en tant qu'il se manifeste aux hommes; c'est-à-dire en tant qu'il se fait communicable, compréhensible et saisissable par leurs facultés.

L'homme, mis par la foi en possession de la vérité révélée, et la foi ayant la vérité pour fondement, la foi devient elle-même pour l'intelligence un point d'appui sur lequel celle-ci opère son travail. Mais dans toutes les opérations de ce travail, l'intelligence prend un soin extrême d'accorder tout ce qu'elle fait avec le fondement sur lequel elle agit, bien persuadée que ce fondement est immuable et qu'il ne peut être rétréci, ni élargi, ni déplacé.

Si l'homme n'accepte pas la révélation, il se place dans la seconde catégorie, et il affirme que la vérité, fondement de la foi, n'est pas donnée à l'homme, mais qu'elle se trouve en lui.

Dans ce cas, la vérité n'a aucune existence extérieure à l'homme, elle n'a pas un caractère exclusivement objectif, elle n'est qu'intérieure et subjective. Ce qui la constitue, ce n'est pas l'ensemble des manifestations divines appelé la révélation, et qui a son existence pleine et entière en dehors de la raison. Non : c'est au contraire la raison elle-même, la pensée, avec son contenu, qui est la vérité; de sorte que dans ce système, le fondement de la foi n'est autre choseque la raison elle-même, la pensée avec son contenu, supposée comme vérité et offerte à l'appréciation de l'intelligence.

L'homme ayant admis la raison et son contenu comme fondement de sa foi, son intelligence accepte aussi ce fondement, sur lequel elle bâtit des théories, des systèmes, des édifices : c'est sur ce fond que dans toute doctrine hmaine l'intelligence travaille, comme elle opère sur le fond de la révélation lorsque l'homme reste fidèle à l'enseignement catholique. Dans les deux cas, l'intelligence agit incessamment; avec cette différence pourtant, que dans le premier cas elle manie et remanie sans cesse la frêle base qu'elle a trouvée en soi, qu'elle a posée elle-même, et qui n'a d'autre autorité, d'autre consistance que celle qu'elle lui a donnée; et dans l'autre cas l'intelligence n'ose pas toucher au fondement révélé donné d'en haut, sur lequel elle établit son travail.

De la comparaison de ces deux ordres de faits, il apparaît avec évidence, ce que nous avons commencé par affirmer, que dans la doctrine catholique le fondement de la foi, c'est-à-dire la vérité, c'est-à-dire Dieu, est entièrement extérieur à l'homme, ou objectif; tandis que dans toute autre doctrine le fondement de la foi, la vérité, Dieu, n'est qu'intérieur et subjectif. Elles s'efforcent en vain, ces doctrines, d'établir une sorte d'objectivité dans la subjectivité même; et cela en considérant la raison et son contenu comme objective; et en l'opposant à l'intelligence, à laquelle ils prêtent un caractère subjectif. La tentative de ces doctrines, disons-nous, est absolument vaine: car il faut que la vérité, que Dieu aient une vraie objectivité à l'égard et en dehors de l'homme, et non pas seulement à l'égard et en

dehors de son intelligence, qui n'est qu'une portion de l'homme. Or la raison et son contenu peuvent bien être considérés comme ayant une sorte d'objectivité à l'égard de l'intelligence, mais elles ne l'ont réellement pas à l'égard de l'homme lui-même. Le motif en est bien simple: la raison avec son contenu se trouve dans l'homme tout aussi bien que l'intelligence, et forme avec elle l'unité de l'esprit humain. La raison ne peut donc prendre à l'égard de l'homme un caractère extérieur, et avoir en dehors de lui une véritable objectivité. Il est donc impossible de créer une vraie objectivité au milieu de la subjectivité de l'esprit humain; et nous disons, à juste titre, que toutes les doctrines qui ne sortent pas de la raison humaine et de son contenu, ne trouvent pour la foi qu'un fondement subjectif. Elles sont forcées d'affirmer: que la raison elle-même de l'homme est l'objet, est l'être et la vérité, est Dieu.

Qu'il nous soit permis de présenter ici deux observations, qui se changeront en deux preuves directes, contre la prétention des doctrines humaines, que nous venons de signaler.

Premièrement, lors même que nous admettrions avec ces doctrines, que la raison humaine est la vérité; il nous serait encore facile de démontrer, que l'homme en possession de la vérité existante ainsi en lui-même, n'en serait pas moins exposé à des erreurs perpétuelles. Pour s'en convaincre, il suffit de faire remarquer que la raison, par elle-même, n'affirme aucune vérité sous une formule ou sous un symbole

certain, et qui fût uniforme, universel, immuable; et que d'après ces doctrines, c'est l'intelligence qui doit, en exploitant la raison, en déduire telle ou telle vérité, et les revêtir de formules et de symboles (1). Telle est la grande œuvre de philosophie, son prétendu mérite, et sa gloire ! Or il est de fait que toutes les intelligences ne sont pas également aptes à cette œuvre; bien au contraire: il y en a très peu qui puissent s'en occuper, et le plus grand nombre en est entièrement incapable. La conséquence rigoureuse est donc que le plus grand nombre des intelligences humaines est condamné à l'erreur.

Maintenant, quant aux intelligences d'élite, il est évident aussi, d'après leurs propres aveux, que dans leurs recherches, les unes approchent plus de la vérité, les autres moins, chacune selon sa capacité. Les uns ont donc plus d'erreurs, les autres en ont moins; car ne faire qu'approcher de la vérité, c'est encore rester dans l'erreur. Ainsi les erreurs sont le partage

(1) Si l'on nous contestait cela, et si l'on nous disait que la raison présente réellement les vérités sous une formule, il nous serait aisé de rabattre cette prétention avec la seule question que voici: Pourquoi alors les systèmes philosophiques ne présentent-ils aucune unité? Pourquoi n'y a-t-il pas un seul système philosophique, uniforme, universel, immuable, comme du côté de la révélation il y a un seul système de doctrine, un catholique et apostolique, c'est-à-dire, uniforme, universel et immuable. Ce dernier existe parce que la vérité révélée se donne sous des formules, sous des symboles bien déterminés. Il en serait de même pour la philosophie, si la raison présentait la vérité sous les mêmes conditions. Puisqu'il en est tout autrement, c'est une preuve que la raison n'affirme aucune vérité sous une formule ou sous un symbole quelconque.

même du petit nombre des privilégiés, d'après leurs propres aveux. Jusqu'à présent il n'y a pas un seul d'entre eux qui ait échappé à cette fatale condition; ils l'avouent eux-mêmes, en se corrigeant les uns les autres. Mais peut-on espérer qu'un seul d'entre eux parviendra enfin à posséder la vérité? Jamais. Si une intelligence était assez capable pour tirer la vérité tout entière de sa propre raison, et que par un heureux hasard elle l'en tirât réellement, dans ce cas encore l'intelligence ne saurait pas si ce qu'elle a devant elle est la vérité, ou si c'est une erreur. Pourquoi cela? Parce que la vérité supposée exister dans la raison, n'étant revêtue d'aucune formule, d'aucun symbole qui l'aurait rendue sensible avant l'investigation de l'intelligence; celle-ci, après tout son travail accompli, et lorsqu'elle en posséderait le résultat, n'aurait rien à quoi elle aurait pu le comparer; elle serait ainsi réduite à l'impossibilité de vérifier si ce qu'elle a trouvé est une vérité, ou si c'est une erreur. Ce défaut d'un terme de comparaison tiendra toujours l'intelligence humaine dans le doute; elle sera obligée de considérer la vérité même comme si elle était une erreur: puisque rien ne lui dira que ce qu'elle a trouvé est en effet la vérité; et rien ne pourra détruire l'incertitude où elle sera nécessairement en pensant qu'on peut encore tirer du contenu de la raison quelque chose qui soit bien différent de ce qu'elle a pris définitivement pour la vérité. Ainsi, dans ces doctrines, l'intelligence humaine est à ce point condamnée à l'erreur, que lors même que par

hasard elle rencontre la vérité, elle est obligée de la regarder avec le doute qui est inséparable de l'erreur.

La philosophie voudrait en vain échapper à cette objection, qui la sape dans sa base, en disant que la vérité présente en elle-même son terme de comparaison; c'est-à-dire, lorsqu'une fois la vérité est perçue par l'intelligence, celle-ci voit en elle une telle harmonie, des parties si bien liées ensemble, correspondant les unes aux autres avec une telle perfection, qu'elle a autant de termes de comparaison, qui lui servent de preuves que ce qu'elle tient est la vérité. Mais, en réalité, cette supposition est entièrement inadmissible. Que prouve, en effet, cette belle cohésion entre les parties d'une doctrine? Elle prouve qu'il y a de l'ordre là; elle ne prouve nullement que la vérité y soit. Or l'ordre peut se trouver dans l'erreur, et même un certain ordre en est absolument inséparable; car l'erreur n'étant que la négation de la vérité, autant la vérité procède avec ordre dans l'affirmation, autant l'erreur le conservera dans la négation; et nous dirons même une chose qui, tout étrange qu'elle soit, ne laissera pas que d'être parfaitement vraie, à savoir: que plus le principe et le point de départ d'un système erroné sont faux, plus il y aura de l'ordre dans ce système. C'est une chose toute naturelle et toute nécessaire. Les contradictions ne se trouvent que dans les demi-faussetés, ou dans les demi-vérités; une fausseté entière, ou la vérité entière ne les connaît pas. Quand on en est venu là, et lorsqu'on a affaire avec une fausseté entière, le débat ne peut plus

rouler sur les contradictions particulières d'un système semblable, il faut qu'il s'engage sur le principe lui-même; et l'on ne peut attaquer un tel système qu'en attaquant son principe. Mais, de son côté, un tel système ne peut pas se défendre en donnant pour preuve de sa vérité l'ordre qui règne en lui; car il s'agit précisément de savoir si cet ordre est l'ordre de la vérité, ou si c'est l'ordre de l'erreur. Il faut, par conséquent, que ce système, au lieu de mettre inutilement en avant cet ordre et cette harmonie qu'il est si content de posséder, fasse une chose bien plus nécessaire; il faut qu'il commence par bien prouver et par bien établir le principe sur lequel il se base, et qui lui sert de point de départ.

Or le principe que nous combattons ici est celui qui prétend que la vérité se trouve dans la raison humaine, et dans un état qui permet de la reconnaître comme vérité. Nous avons accordé, ce que toutefois nous ne pouvons nullement admettre, nous avons accordé l'hypothèse que la vérité se trouve dans la raison; mais nous avons en même temps affirmé que, malgré cette supposition entièrement gratuite, il n'y a cependant aucun moyen de reconnaître cette vérité comme vérité. Car quel sera le moyen qui pourra nous y conduire? Nous avons vu que la vérité qu'on suppose résider dans la raison, n'avait aucune forme, aucun symbole extérieur, uniforme, universel, immuable, antérieur et indépendant de l'investigation de l'intelligence, et qui pût servir à celle-ci de guide et surtout de terme de comparaison, avec lequel elle aurait pu

confronter les résultats de ses recherches, et se convaincre ainsi de leur valeur, de leur vérité ou de leur fausseté. Nous avons vu cela, et il nous fut clair que cette seule chose mettait l'homme dans l'impossibilité de se convaincre de la vérité, fût-elle même dans sa raison. Maintenant il est clair pour nous, d'un autre côté, que la vérité, non plus telle qu'elle est supposée résider dans la raison, mais telle qu'elle serait passée dans l'intelligence, c'est-à-dire présentée déjà dans son développement et sous la forme que l'intelligence lui aura donnée, est également incapable de prouver son caractère de vérité. Car la seule preuve qu'elle puisse en donner, c'est la cohésion de ses parties, c'est l'ordre qui y règne: et il demeure constant que cette cohésion, cet ordre règnent de la même manière dans un système de vérité que dans un système d'erreur, de sorte que plus d'un côté la vérité est pure, plus aussi il y a là de l'ordre; comme de l'autre côté plus l'erreur est sans mélange, plus aussi l'ordre y semble admirable. Ce n'est pas l'ordre qui décide la grande question de la vérité d'un système, c'est son principe.

Ainsi, notre affirmation acquiert la force d'un axiome, à savoir: qu'en supposant même la vérité comme contenu de la raison, l'intelligence est néanmoins incapable de la saisir avec certitude, et elle reste condamnée à une perpétuelle erreur.

Notre première observation a consisté à faire voir qu'en admettant que la raison contienne la vérité, l'homme n'en serait pas moins comme s'il était dans l'erreur. Notre seconde observation ira plus loin en

affirmant que la vérité n'est nullement le contenu de la raison humaine. Nous affirmons positivement que la raison humaine, considérée à l'état de puissance, c'est-à-dire, telle que l'apporte avec lui chaque homme en naissant, n'a absolument en elle que la faculté de contenir; et que sans l'action d'une raison objective, préexistante, parfaite en elle-même, c'est-à-dire divine, qui communique à la raison humaine ce qu'elle est capable de posséder, mais ce qu'elle n'a pas, la raison serait à jamais incapable d'arriver à posséder la moindre parcelle de la vérité.

Pour éclaircir davantage ce que nous affirmons, qu'il nous soit permis de nous servir d'une comparaison. Un miroir placé dans les ténèbres ne reflète aucun objet, quoiqu'il y ait toujours en lui la faculté de réfléchir. Pour que cette faculté s'exerce, il faut que la lumière l'éclaire, et qu'au moyen de la lumière le monde extérieur agisse sur lui. Un phénomène semblable s'opère aussi dans l'œil humain, avec cette diffèrence, que l'objet reflété y est reçu et ne se reproduit pas. Or la raison humaine procède de la même manière. Pour qu'elle puisse passer de la simple capacité de posséder la vérité à l'acte de possession, il faut que le monde des vérités, le monde intellectuel agisse sur elle. Or, de même que le monde physique a un extérieur par lequel il agit sur un miroir ou sur l'œil humain; de même le monde intellectuel a aussi un extérieur, par lequel il agit sur la raison: cet extérieur est le langage, Le langage avec ses mille nuances est cette enveloppe, ce vêtement extérieur

qui couvre le monde intellectuel : comme le mélange de lignes et de contours, de couleurs de différents genres, et de tout ce qui frappe les sens, est l'enveloppe du monde physique. Dans ce dernier monde c'est la lumière que l'œil voit la première : elle est le milieu par lequel et dans lequel l'œil voit tout le reste; dans le monde intellectuel, c'est l'idée de l'*Être* que la raison humaine voit la première et l'*Être* est comme une lumière, il est le milieu par lequel et dans lequel, la raison voit tout le reste du monde intellectuel, contenu dans le langage. De même qu'on se tromperait grandement, en prenant la lumière pour la même chose que l'œil, et la faculté de voir; de même on s'abuserait d'une manière étrange, en prenant l'*Être* comme étant la même chose que la raison, et la faculté de penser. L'*Être* est bien la lumière qui éclaire le miroir de la raison, et qui lui fait refléter et voir toutes choses. Cette lumière se trouve certainement dans la raison une fois qu'elle y est entrée, mais pour cela il faut qu'elle y entre; si elle n'y est pas encore entrée, la raison est entièrement vide, il n'y a rien en elle, absolument rien; comme dans un miroir placé dans les ténèbres. Il est donc clair que si la raison ne reçoit pas, par le moyen du langage, premièrement la lumière, c'est-à-dire l'idée de l'*Être*, et puis tout le reste du monde intellectuel, cette raison demeure entièrement vide, et la vérité ne s'y trouve nullement.

La grande erreur de la philosophie qui court aujourd'hui le monde, c'est d'avoir confondu la lumière

avec la vue; l'œil qui regarde, avec le monde qui est aperçu; l'Etre, avec la pensée; tout ce qui est, avec la raison. Vraiment! quand on contemple l'univers matériel, reflété dans une ou plusieurs de ses parties par un miroir, on est tellement saisi de la parfaite reproduction qui en est faite, qu'on serait tenté de la prendre pour quelque chose de vivant et de réel, pour peu qu'on oubliât ce qu'était ce miroir un quart d'heure auparavant, quand il était encore dans les ténèbres. Alors on n'y voyait rien, et le spectacle qu'on y admire maintenant n'existait pas. Par la seule apparition de la lumière, le changement s'est opéré. Une chose semblable se passe dans la raison. Elle reflète si bien le monde intellectuel et le monde physique, qu'on est tenté de prendre ce reflet pour la réalité elle-même. On le trouve si vivant, qu'on est porté à lui supposer une existence éternelle; et l'on oublie qu'un quart d'heure auparavant il n'y avait absolument rien dans ce sublime miroir. Le changement s'est opéré, parce que la lumière de l'idée de l'*Être* y a lui, et tout le monde intellectuel se manifesta par cette lumière. Ce changement, la philosophie l'oublie, ne veut pas même s'en douter. Mais, en agissant ainsi, qu'oublie-t-elle? que rejette-t-elle? Elle rejette jusqu'à la possibilité d'expliquer la raison, elle rejette le seul principe qui en rende compte, le principe de la révélation

Ici nous demandons toute l'attention du lecteur. Le principe de la révélation est, dans l'ordre des intelligences, ce que dans l'ordre des existences est le

principe de la création. Le principe de la création établit, comme nous l'avons vu (parlant de la nature de Dieu, chap. XIII.), que nul être, dans lequel il y a succession ne peut exister de lui-même c'est-à-dire être sans commencement (1); et que nécessairement il doit recevoir son existence d'un être qui est sans succession, et par conséquent sans commencement. De même le principe de la révélation est que nul être, dont le savoir est successif, ne peut savoir delui-même; il ne peut de lui-même ni connaître la vérité, ni se connaître soi-même; c'est-à-dire que son savoir ne peut pas être sans commencement; et que nécessairement, il doit recevoir le savoir d'un autre être, qui sait tout, et se connaît lui-même par un seul acte, sans aucune succession, et par conséquent sans commencement. La même nécessité, qui dans une série d'existences nous fait arriver à une existence première, avant

(1) Etre sans commencement et exister sans succession sont identiques; car qui a un commencement distingue trois états : avant, pendant et après; et par conséquent il y a succession où il y a commencement, et il n'y a pas de succession où il n'y a pas de commencement. D'un autre côté, avoir commencement et ne pas exister par soi-même sont identiques aussi. Ce qui est évident, comme aussi ce qui n'existe pas par soi-même, est produit par un autre, puisqu'il n'y a pas d'effet sans cause. Ainsi n'existe pas de soi-même, mais est produit par un autre, tout ce qui a un commencement, ou en d'autres termes, tout ce qui est sujet à la succession. Par là on voit combien est absurde la philosophie de nos jours qui attribue la succession à Dieu, qui n'ayant pas de commencement, ne peut pas avoir de succession; et qui affirme que le monde et l'homme se produisent eux-mêmes, qui cependant étant sujets à la succession ne peuvent nullement se produire eux-mêmes, mais reçoivent nécessairement leur existence d'un autre.

laquelle il y eut néant d'existence; nous conduit à admettre que, dans une série de connaissances, il y a une connaissance première, avant laquelle il y eut néant de connaissance. Or ce qui a précédé toute existence ou toute connaissance, a été un état de pure et simple possibilité d'être ou de connaître sans réalité aucune. Et voilà comment la raison humaine, avant que le savoir lui fût communiqué par la révélation, s'exprimant par le langage, la raison humaine était une pure et simple puissance de connaître; il n'y eut rien en elle, aucun contenu, aucune réalité; et par conséquent aucune identité avec l'être et la vérité.

Ainsi, sans le principe de la révélation, la raison est inexplicable, comme sans le principe de la création, on ne peut concevoir l'existence. Chacun de ces principes embrasse et soutient tout un ordre de choses. Sans l'un, nul être ne peut exister; sans l'autre, nulle raison ne peut connaître. Ces deux principes sont clairs comme la lumière, nécessaires comme la nécessité même: et c'est en vain que la philosophie de nos jours, déguisant mal la crainte qu'ils lui inspirent, fait semblant de n'en rien savoir, et affecte de ne pas s'en occuper. Ces principes sont plus forts que toutes les forces réunies de la philosophie; toutes les tentatives qu'elle peut faire viendront se briser contre eux, car ils ont une vertu et une puissance éternelles, tandis que sans eux la philosophie ne peut rien.

Tirons la conséquence: la raison n'a donc rien en elle sans la révélation; elle n'est qu'une table rase,

qu'un vide, capable il est vrai de contenir, mais ne contenant rien d'elle-même. Tant s'en faut, par conséquent, que la vérité même soit le contenu nécessaire de la raison.

Ainsi premièrement, en supposant même que la vérité soit le contenu de la raison, il est vrai néanmoins que l'espèce de vérité qui y serait contenue, et les facultés que l'homme a pour la percevoir, se trouvent dans des conditions telles que l'homme ne peut nullement profiter de ce bonheur supposé; il est, dans cette hypothèse même, exposé à une erreur perpétuelle.

Ainsi secondement, il est absolument faux que cette supposition puisse être acceptée comme une vérité; la raison est vide d'elle-même, il n'y a en elle aucun contenu, c'est une pure et simple puissance de connaître, qui ne peut passer en acte si elle n'y est pas déterminée par un être infini, qui est par lui-même un pur acte comprenant l'être et la connaissance.

Et de cette manière tombe aussi la possibilité de donner à la foi, qui est un assentiment à la vérité, un fondement quelconque dans la raison, puisque la vérité ne s'y trouve pas. En d'autres termes: on ne peut pas donner à la foi un fondement subjectif.

Maintenant après avoir démontré que la vérité, fondement de la foi, est nécessairement objective de sa nature, parce qu'elle ne peut se trouver en nous, mais que nécessairement elle est en dehors de nous et nous doit être communiquée pour que nous la

possédions, il nous reste à savoir quel est le moyen par lequel la vérité passe de son état objectif et extérieur, et entre dans la raison humaine, pour s'y interner et devenir subjective? C'est-à-dire, il nous reste à savoir quel est le moyen par lequel la vérité se donne à nous, et comment de notre côté nous pouvons la saisir? Il s'agit ici de la forme que la vérité revêt pour se rendre sensible et accessible aux hommes. Question tout aussi importante que celle que nous venons de traiter, et qu'il est également nécessaire de résoudre; car, il ne nous servirait à rien de savoir que la vérité existe quelque part dans une parfaite objectivité, si en même temps nous ne connaissions pas le moyen de nous approcher d'elle et de la reconnaître. Question capitale à un autre point de vue encore; car la forme que la vérité revêt ne pouvant être séparée de la vérité elle-même, une fois que nous connaîtrons la forme, nous aurons un critérium infaillible pour distinguer la vérité des erreurs.

En reprenant l'exposition du dogme catholique, nous pouvons dire que le moyen par lequel la vérité se communique aux hommes, est exprimé par ces deux mots: *Et le Verbe s'est fait chair.* C'est-à-dire que la vérité absolue, le Verbe de Dieu (Dieu lui-même), jusqu'alors inaccessible à l'homme, s'abaissa jusqu'à lui, prit une chair et des organes, fit entendre sa parole, et instruisit l'homme. *Toute la plénitude de la Divinité habita corporellement en Jésus-Christ* (Colos, II, 9); et par le moyen de sa voix humaine manifesta sa vérité à la raison de l'homme. Jésus-Christ et sa

parole sacrée est donc ce moyen de transmission de la vérité, qui la fait passer de son sanctuaire inaccessible dans l'intérieur de la raison humaine.

Ce moyen est tout à fait objectif, comme la vérité elle-même, et on pourrait le définir, en pensant toujours au Verbe qui s'est fait chair, que c'est la vérité qui s'est faite parole.

L'existence de ce moyen n'a pas pu avoir une durée aussi courte que la vie terrestre de Jésus-Christ. Si la vérité a une fois parlé, ce n'est pas pour que sa voix passât comme un vain son sans écho. Ce moyen existe toujours. Il existe dans l'Église.

L'Église est mise par Jésus-Christ à sa place, et comme Jésus-Christ est par lui-même, l'Église est par lui et en sa place la Vérité qui se fait parole.

Ces énoncés n'ont pas besoin d'une longue démonstration, car la manière dont Jésus-Christ donna à l'Église sa mission divine, est on ne peut plus évidente. Jésus-Christ dit à ses apôtres: *Comme mon Père m'a envoyé, moi aussi je vous envoie* (Jean, XX, 21). Et il dit encore: *Qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise* (Luc. X, 16). La mission de l'Église est donc la même mission que celle de Jésus-Christ, et la voix de l'Église est la voix de Jésus-Christ lui-même. Cette mission et cette voix étaient, sont, et seront toujours telles jusqu'à la fin des siècles, d'après une nouvelle et dernière assurance que Jésus-Christ donna à ses apôtres, quand il les envoya définitivement à la conquête du monde. « Allez, leur dit-il, enseignez toutes » les nations en les baptisant....et je suis avec vous jus-

» qu'à la consommation du siècle (Mat. XXVIII, 20). »

Chez toutes les nations, c'est-à-dire sur tous les points de l'espace; et jusqu'à la fin des siècles, c'est-à-dire dans toute la succession des temps; partout et toujours l'Église représente Jésus-Christ, elle renouvelle sa mission, elle répète sa parole. Elle n'est autre chose que Jésus-Christ se renouvelant sans cesse, Jésus-Christ vivant dans ses membres, c'est-à-dire sous la forme d'une société; et par cette raison elle est en remplacement de Jésus-Christ, *la vérité qui se fait parole.* La vérité absolue, le Verbe de Dieu, Jésus-Christ lui-même demeure sous cette forme, s'abaisse jusqu'à nous, nous fait entendre sa parole et nous instruit.

Ainsi, en premier lieu, Jésus-Christ et sa parole sacrée, et puis en son remplacement, l'Église avec sa parole aussi; voilà le moyen par lequel la vérité se manifeste à l'homme, et par lequel de son objectivité inaccessible elle pénètre dans la raison humaine.

Ce moyen est aussi objectif que la vérité qu'il transmet. Sa nature est absolument la même, et il en doit être ainsi. Car si ce moyen n'est autre chose que la vérité qui parle, c'est-à-dire la parole de la vérité, il est évident qu'il n'est que la forme extérieure de cette même vérité et par conséquent quelque chose qui lui est propre, et de la même nature qu'elle. Le langage de la vérité, c'est-à-dire le langage de l'Église est donc comme la vérité elle-même parfaitement objectif, il est entièrement étranger à la raison humaine; il peut y entrer, mais il n'en sort pas, il n'en est pas le

produit, il n'en prend rien, quoiqu'il lui donne tout. Ce langage est entier, parfait, fini en lui-même, il est même admirablement entier et infiniment parfait, parce qu'il est divin, et tout cela il l'est en lui-même, c'est-à-dire dans son objectivité.

Maintenant, la vérité étant objective d'elle-même, et la forme unique sous laquelle elle se révèle, c'est-à-dire le langage de Jésus-Christ, et celui de l'Église étant objectifs aussi, il s'ensuit comme une conséquence rigoureuse, que chaque énoncé proposé comme objet de la foi, ne peut l'être que lorsqu'il réunit ces conditions. Par conséquent pour qu'une proposition quelconque puisse prétendre devenir un article de foi, il faut premièrement qu'elle vienne de la Vérité elle-même, c'est-à-dire de Dieu, il faut secondement qu'elle vienne par l'Église (1), il faut troisièmement qu'elle soit énoncée par l'Église d'une manière positive, c'est-à-dire sous une formule bien déterminée. Ce n'est qu'alors qu'elle réunit toutes les conditions de l'objectivité. Si une proposition réunit ces conditions, elle est un article de foi, toute autre à qui manque l'une d'elles, ne peut nullement avoir ce caractère.

Telle est la règle suivant laquelle nous devons

(1) Lorsqu'une proposition est donnée par l'Église comme étant de foi, par là même elle vient de Dieu, et nous n'avons pas d'autre moyen de reconnaître son origine divine. Si nous distinguons ici ces deux choses, c'est bien en elles-mêmes, et non par rapport à nous, que nous les distinguons.

admettre une proposition, comme étant de foi, ou comme ne l'étant pas. Toute l'économie de la foi se réduit à ce simple énoncé : *Je crois en ce que me dit Dieu par le moyen de l'Église.*

Toutes les questions que nous avons posées ont maintenant reçu leur solution. Le fondement de la foi de l'homme est la vérité, c'est-à-dire Dieu en tant que vérité. Mais Dieu étant tout à fait objectif, ne se trouve pas dans la raison de l'homme; par conséquent pour que l'homme puisse le recevoir par la foi, il faut que la vérité, que Dieu revête une forme; cette forme est la parole de Jésus-Christ vivant toujours dans l'Église, et se produisant par elle. Dieu sous le vêtement de la parole de l'Église est le seul fondement de notre foi.

Tout homme qui établit sa foi sur ce fondement, est l'homme sage qui édifie sur le roc; tout homme qui en choisit un autre, est l'homme insensé qui bâtit sur le sable.

Il est temps maintenant de faire voir que telle est la doctrine de Towianski. Cependant nous ferons encore une dernière remarque, et qui est d'une très grande importance. Nous voulons faire ressortir une vérité qui, quoique renfermée dans ce que nous venons de dire, exige cependant qu'on la fasse sentir plus fortement. La voici : l'Église est non seulement le moyen par lequel la vérité se communique aux hommes, mais elle est le *moyen unique* d'opérer cette communication. On nous dira que Dieu parle bien

aux âmes choisies, aux cœurs qui l'aiment. Oui, mais cette parole intérieure qu'il leur adresse n'est que la continuation, la confirmation, le complément de la parole extérieure de l'Église. Non seulement cette parole intérieure ne doit pas être contraire à la parole de l'Église, car si elle y était contraire, elle ne serait pas la parole de Dieu, mais encore elle ne peut exister sans que la parole de l'Église l'ait précédée; là où l'Église n'a pas parlé, Dieu ne parle pas, telle est la loi; de sorte que l'Église est réellement l'unique moyen par lequel Dieu-vérité parle aux hommes. La chose est déjà prouvée; mais si de nouveau on nous demandait une preuve bien courte et bien péremptoire, nous la donnerions dans cette seule observation, que l'Église remplace Jésus-Christ, que la voix de l'Église est la voix de Jésus-Christ. Or, la voix de Jésus-Christ est la voix unique de Dieu. Il en est de même de la voix de l'Église.

Si l'Église est la seule voie par laquelle Dieu propose aux hommes les vérités qu'ils doivent croire, il en résulte une conséquence majeure, que nous mettons ici en évidence avec tout le soin possible, à savoir: qu'IL SUFFIT QU'UN HOMME PROPOSE A LA CROYANCE DE SES SEMBLABLES CERTAINS ÉNONCÉS QUI LUI SERAIENT VENUS PAR UNE AUTRE VOIE QUE PAR CELLE DE L'ÉGLISE, POUR QU'ON SOIT TENU, SOUS PEINE DE PERDRE LA FOI, DE REGARDER CET HOMME COMME UN FAUX RÉVÉLATEUR, ET LES CHOSES QU'IL ANNONCE COMME DE FAUSSES RÉVÉLATIONS.

Cette règle est tellement absolue qu'elle est la

quintessence de tout l'Évangile. En effet, si l'on met de côté les préceptes particuliers de l'Évangile, quel est le précepte général que Jésus-Christ donne pour ainsi dire à chaque occasion qui se présente? Le voici: d'un côté, Jésus-Christ dit aux apôtres: « Enseignez toutes les nations...., moi, je suis avec vous...; » qui vous écoute, m'écoute. » Et de l'autre côté, il dit aux fidèles: « N'écoutez personne autre. Plusieurs » viendront et diront: Moi je suis le Christ, et moi, » je suis le Christ; le Christ est ici, le Christ est là. » Ne croyez pas et n'écoutez pas. » Ainsi lorsque quelqu'un se dit le Christ et prétend avoir une mission spéciale pour proposer des vérités à la foi des hommes, on est tenu, de par le vrai Christ, de ne pas le croire, de ne pas même l'entendre. Le précepte est rigoureux, il est clair (1).

Faisons maintenant l'application de ces principes à l'auteur de la nouvelle doctrine. La première chose qui nous frappe en lui, c'est la position même qu'il a prise. Il est évident qu'il s'est posé en révélateur à côté de l'Église de Jésus-Christ; et qu'il propose à la foi des fidèles certains énoncés qu'il prétend être des vérités révélées. Cette circonstance seule suffit pour le condamner sans appel, en lui appliquant l'arrêt prononcé par Jésus-Christ lui-même.

(1) On objecte les révélations que Dieu faisait à plusieurs saints. Les révélations que Dieu faisait à ces saints s'adressaient exclusivement à eux et n'étaient pas destinées à d'autres, et d'ailleurs elles ne proposaient pas de vérités à croire (des articles de foi) par ceux à qui elles étaient faites, et encore moins par l'humanité entière.

Que pourra-t-il répondre à cet argument si simple et si accablant?

Si vous êtes chrétien, vous devez croire que Dieu ne révèle des mystères et des articles de foi que par le moyen de l'Église; si vous prétendez au contraire que Dieu vous a révélé des mystères et des articles de foi pour les proposer aux hommes, vous n'êtes pas chrétien.

Qu'avez-vous à répondre? Mais écoutez!

En vous plaçant dans cette dernière hypothèse, vous prétendez par ce fait être un nouveau Christ, un nouveau moyen par lequel Dieu se communique, se donne à l'homme: une nouvelle forme de la vérité divine, une nouvelle parole, un nouveau Verbe, un nouveau Dieu incarné. Mais cette prétention est un sacrilége!

Il ne nous est pas possible de conserver aucun doute que vous éleviez une telle prétention, car vous avez dit: « Il a plu au Seigneur, avant le jubilé qni va » s'ouvrir prochainement, de révéler une partie des » mystères de son gouvernement, et de rendre ainsi » plus facile notre amour pour lui, en faisant que le » cœur qui veut s'élever, ne soit plus retenu captif » par l'obscurité du mystère. » (§ 31.) Ainsi non seulement il vous a révélé ces choses, mais il vous a encore chargé de les enseigner à votre prochain; vous avez donc la mission d'un véritable révélateur. Que faites vous donc de Jésus-Christ? Suivant vous, Jésus-Christ a été bon pour son temps, mais, « au- » jourd'hui sa lumière est altérée, et même com-

» plétement éteinte. » (§ 7.) Il n'est donc pas vivant? Et alors, que faites-vous de l'Église? Vous ne lui donnez pas une meilleure position qu'à son maître, et évidemment vous croyez qu'elle a terminé sa mission. Car si sa mission continuait, elle ne laisserait pas de place à un nouveau révélateur. Ainsi vous rejetez le Christ et son Eglise, pour vous y substituer.

Mais non, dites vous, bien au contraire: je vénère le Christ et l'Église; je les proclame divins; — la doctrine que j'apporte est en tout point conforme à la leur, mais elle en est un développement, une expression plus élevée.

Nous avons démontré dans tout le cours de cette discussion que votre doctrine, loin d'être un développement du christianisme, ou un sens plus élevé, en est au contraire une négation complète. Mais ce n'est pas ce dont il s'agit. Nous acceptons votre réponse telle que vous la donnez.

Il ne s'agit point de savoir si votre doctrine, votre révélation est conforme à la doctrine de Jésus-Christ et de l'Église; si elle en est un dévelopement, un sens plus élevé; pas du tout. Il s'agit d'une chose beaucoup plus simple, de savoir si vous êtes révélateur, oui, ou non?

Etes vous révélateur?

Oui.

Vous êtes donc un faux révélateur.

Pourquoi?

Parce que Jésus-Christ est l'unique révélateur, et l'Église l'unique dépositaire et interprète de sa ré-

vélation. Il n'y en a pas d'autres et il ne peut y en avoir d'autres. Ceux qui prétendent être révélateurs sont d'après Jésus-Christ des imposteurs et des loups ravissants.

L'avez-vous bien compris ?

Dans la prétention de Towianski d'être révélateur il y a une impiété qui fait horreur à toute âme qui a de la foi. Pour qu'il puisse être révélateur, il faut que la mission de Jésus-Christ ait été temporaire, et que la mission de l'Église soit déjà finie. On ne prend pas le bien de quelqu'un qui est en pleine vie; on ne succède qu'à ceux qui sont morts. Si la mission de révélateur a passé de Jésus-Christ et de son Église à Towianski, c'est que le temps de Jésus-Christ et de son Église est fini, alors Jésus-Christ n'est pas Dieu; Towianski est plus grand que Jésus-Christ, et sa mission serait à l'égard de Notre Seigneur ce que Notre Seigneur a été à l'égard de Moïse. Quelle impiété!

Towianski ni aucun de ses disciples ne peuvent se laver de cette impiété: car elle ne consiste pas dans des raisonnements douteux, ni dans des conclusions incertaines; elle est dans un fait, celui de se prétendre révélateur. Elle est visible, évidente, palpable.

Telle est la position qu'a prise Towianski avec sa doctrine vis-à-vis du Christ et de son Église.

Nous allons maintenant considérer le fondement même sur lequel sa doctrine est basée.

De même que dans l'exposition de la vérité catho-

lique nous avons apprécié deux choses : le fondement même de la foi et le moyen par lequel ce fondement de la foi devient subjectif; de même dans l'appréciation de l'erreur nous en considérons aussi le fondement et le moyen de transmission.

Nous avons déjà vu comment Towianski a vainement essayé de se mettre à la place de Jésus-Christ et de l'Église, à la place de l'unique moyen que Dieu a institué pour se communiquer aux hommes. Il nous reste donc à examiner maintenant quel est le fondement de sa doctrine.

Le fondement de la foi est Dieu, avons-nous dit. Dieu est l'être lui-même, il est la vérité elle-même, il est le bien lui-même. En tant qu'être, il est le fondement de toute existence ; en tant que bien, il est le fondement de tout amour, mais en tant que vérité, il est le fondement de toute foi. Or, y a-t-il quelque chose en dehors de Dieu, qui puisse se mettre à sa place, et représenter tout cela? Il est certain qu'il n'y a rien et qu'il ne peut y avoir rien. Cependant la passion de l'homme a osé le tenter. Après bien des essais inutiles, après s'être forgé un grand nombre de fausses divinités, l'homme finit par se mettre lui-même à la place de Dieu. Mais comme il y a en lui deux principes : l'un tout à fait spirituel, qui est la raison, et l'autre mêlé à la vie animale qui est le sentiment; il a divinisé tantôt l'un tantôt l'autre ; pour les uns, la raison est Dieu, pour les autres c'est le sentiment. Pour ceux-là la raison est l'être lui-même, la vérité elle-même, le bien lui-même : et nous l'avons vu en parlant des

philosophes; pour ceux-ci l'être, la vérité, le bien c'est le sentiment.

Pour les uns comme pour les autres, leur divinité est aussi le fondement de l'existence, de la foi, de l'amour, de sorte que l'homme part de lui-même, et tournant sur lui-même, revient à lui-même, pour s'adorer ou dans sa raison, ou dans son sentiment.

La doctrine de Towianski tourne dans le même cercle.

A l'instar des philosophes qui s'appuient sur la raison, cette doctrine s'appuie sur le sentiment.

On pourrait réduire toute la question à ces simples expressions:

Le dogme catholique prononce: *Je crois ce que me dit Dieu, et parce que Dieu me le dit.*

Le philosophe de son côté soutient : *Je crois ce que me dit la raison, et parce que la raison me le dit.*

Enfin Towianski affirme : *Je crois ce que me dit le sentiment, et parce que le sentiment me le dit.*

Il s'agit maintenant de montrer que cette proposition est vraiment la base de la doctrine de Towianski. Une fois cette démonstration faite, la doctrine de Towianski sera jugée sans appel.

Voici les paroles de Towianski (1):

« Aujourd'hui ma parole est pour ceux dont l'âme

(1) Elles sont extraites d'un avis imprimé, signé : *André Towianski*, avec la date du 8 *décembre* 1841, *Paris*, et portant en tête : *Église de St. Séverin, rue St. Séverin, près le pont St. Michel.* Nous le faisons réimprimer ici avec les pièces justificatives.

» languissante s'échappant au-dessus de l'enveloppe » des sens, pressent la miséricorde du Seigneur qui » sera versée de nos jours avec une abondance extra- » ordinaire; et ne trouvant rien d'étrange pour elle » dans la communication qui lui est faite par un » homme qui n'est que poussière, elle croit non » à cet homme, mais à son propre sentiment (beau- » coup) plus profond. »

Ce passage contient la proposition que nous avons signalée plus haut. Il affirme que lorsqu'il y a une communication, une révélation faite de la part de Dieu par l'intermédiaire d'un homme, il ne faut pas croire à cet homme, à ce moyen; ni par conséquent à Dieu, qui parle par ce moyen; mais celui qui reçoit la communication, doit croire à son propre sentiment, qui est beaucoup plus profond, c'est-à-dire que ce sentiment est le vrai fondement de la foi. « L'âme humaine croit non pas à l'homme qui n'est » que poussière, mais à son propre sentiment. » La proposition est d'une clarté merveilleuse!

Ainsi la règle fondamentale de la doctrine de Towianski se réduit à dire: Je crois tout ce qu'un homme me dira de la part de Dieu, pourvu seulement que mon sentiment me l'affirme: car je ne crois pas à l'homme qui n'est que poussière, mais à mon propre sentiment.

Mais maintenant, faites attention: pour que votre sentiment vous dise, vous affirme que la communication apportée par un homme et tout ce qu'il vous dit de la part de Dieu, est réellement vrai et divin; il

faut absolument que votre sentiment sache d'avance ce qui est vrai et divin ; il faut qu'il ait en lui-même et de lui-même, sans le secours de la révélation, le vrai et le divin. Autrement il ne saura nullement juger du mérite des communications qu'on lui apportera, et il prendrait nécessairement pour une communication vraie et divine, non pas celle qui le sera réellement, mais celle qu'il lui plaira de regarder comme telle. Ainsi, pour qu'il puisse distinguer et juger, il faut qu'il connaisse le vrai et le divin avant qu'on lui ait soumis aucune communication. Or, si le sentiment de l'homme possède le vrai et le divin en lui-même, et de lui-même, il est évident qu'il est lui-même la vérité, la divinité !

Ainsi en prenant le sentiment de l'homme pour fondement de la foi, comme les philosophes ont pris la raison, Towianski arrive nécessairement à la divinisation de l'homme dans son sentiment, comme les faux sages l'ont divinisé dans sa raison.

C'est le dernier mot de cette doctrine. N'importe par où vous la preniez, elle ne sait vous répondre, après bien des détours, que par ces mots de l'antique serpent : « Vous serez comme des Dieux, sachant le » bien et le mal ! »

Résumons tout ce débat.

Le fondement de la foi, selon le dogme catholique, est Dieu ; on doit croire ce que Dieu révèle, parce que Dieu le révèle ;

Le fondement de la foi, selon la doctrine de To-

wianski, est le sentiment de l'homme; on doit croire à la vérité d'une communication, n'importe par quel moyen elle arrive, lorsque le sentiment de l'homme affirme qu'elle est vraie et divine (1).

En second lieu:

Le moyen, le seul moyen par lequel Dieu révèle la vérité, pour tous les hommes et pour tous les temps, suivant le dogme catholique, est la parole de l'Église (laquelle ne fait qu'un avec la parole de Jésus-Christ).

Le moyen par lequel Dieu révèle sa vérité a été, selon la doctrine de Towianski, différent selon les temps; en dernier lieu ç'a été la doctrine de Jésus-Christ, mais elle a été profondément *altérée et elle est aujourd'hui presque entièrement éteinte.* C'est pourquoi *Dieu a résolu de la raviver, de la purifier, et même*

(1) Et qu'on ne nous fasse pas ici une vraie querelle d'Allemand en disant que, même dans le cas où je crois quelque chose parce que Dieu l'a révélé, je juge avec ma raison ou avec mon sentiment que c'est Dieu qui l'a révélé; et qu'ainsi la raison ou le sentiment est toujours le juge qui prononce en dernier ressort. Une telle objection serait une vaine finesse qui n'aurait de prise que sur un esprit sans portée. Pour la réfuter, il suffira de faire une seule remarque. Lorsque je juge, non si une chose est vraie et divine en elle-même, mais simplement si Dieu l'a révélée, je ne juge pas l'essence elle-même de la chose, je juge seulement un effet et je l'attache à une cause; et c'est précisément pour cela que nous a été donnée la raison, qui consiste tout entière dans l'application du principe de causalité. Mais lorsque je juge si une chose en elle-même est vraie et divine, ce n'est plus le principe de causalité que j'applique, et je ne m'élève plus de l'effet à la cause, mais je m'attribue le pouvoir divin de voir les choses et les substances en elles-mêmes, telles qu'elles sont. Dans le premier cas, je suis homme; dans le second, je me fais Dieu! En voilà pour les Allemands.

d'en porter l'intensité jusqu'à la splendeur d'une étoile (§ 7). Cette mission est dévolue à Towianski, il convie tous ses disciples à coopérer avec lui. « Allumons cette » lumière, dit-il...., ainsi nous viendra..... la force » dont nous avons besoin pour nous acquitter de notre » mission, pour accomplir ces œuvres gigantesques » (§ 10).

Ces œuvres sont vraiment plus que gigantesques!

Telles sont nos conclusions.

Il nous reste maintenant un devoir à remplir, dont nous nous sommes déjà acquitté en partie: c'est celui d'implorer la miséricorde divine pour nos frères égarés, afin que la même lumière qui a aidé notre aiblesse à discerner leurs tristes égarements leur soit accordée aussi, et en grande abondance, pour qu'ils les reconnaissent eux-mêmes. Nous prions surtout que la chaleur de l'amour divin pénètre leurs volontés, triomphe de la froide résistance qui accompagne toujours l'erreur. Puisse la grâce divine descendre dans leurs cœurs et les porter à rentrer avec humilité dans le sein de notre mère, l'Église de Jésus-Christ.

AVANT-PROPOS

A LA TABLE SUIVANTE.

—

Quoique, dans le cours de cette discussion, nous ayons pris soin d'exposer notre sujet avec autant de clarté qu'il nous a été possible de le faire, il y aura cependant des personnes, et même en assez grand nombre, qui, étant peu habituées à suppléer par elles-mêmes ce qui aurait dû être développé par une plus longue démonstration, ne saisiront pas suffisamment toute la portée des arguments que nous avons présentés, et croiront que nos accusations sont mal établies, peut-être même à l'endroit où elles sont le plus justes et le plus fortes. Nous craignons cet inconvénient, surtout de la part des esprits prévenus en faveur de la doctrine que nous combattons, et chez qui la prévention est une difficulté de plus d'entrer dans la juste appréciation des raisons qu'on leur présente du côté opposé.

Nous avons même entendu, de la part de ceux à qui nous avons communiqué les premières feuilles de notre livre, une objection qui justifie les craintes que nous venons d'exprimer. On nous a dit: En vérité, vous faites voir, dans le premier chapitre, que To-

wianski tire tous les êtres de quelque chose d'informe et de cru; mais qui vous donne le droit d'en inférer qu'il nie la création? Est-ce que ce quelque chose d'informe, de cru, n'a pas pu être créé par Dieu? Et comment savez-vous que Towianski ne le suppose pas?

Cette objection nous a été faite par des personnes auxquelles nous avons communiqué notre écrit; mais il faut dire aussi qu'elles sont étrangères à la théologie; d'où nous concluons que nous n'avons pas donné aux preuves de notre démonstration un développement suffisant. Et cependant nous avons établi un principe qui nous paraissait bien péremptoire, et plus que suffisant pour trancher la question. Nous avons dit de la création : « Qu'elle était une production de rien » et que : « nécessairement elle impliquait une contradic- » tion flagrante avec toute idée de production d'un » certain fonds, d'une certaine matière première, de » quelque chose de cru et d'informe. » (Pag. 7.) En nous basant sur ce principe, qui nous paraît encore on ne peut plus évident, nous avons inféré que, puisque la doctrine de Towianski faisait tirer les êtres de quelque chose de cru et d'informe, elle niait la création.

Cependant nous profitons de cette circonstance pour répondre à l'objection qu'on nous fait, et pour donner au principe que nous avons avancé un développement suffisant; surtout parce qu'il s'agit d'un point essentiel, et qui aidera beaucoup, s'il est bien établi, à répandre la lumière sur tous les autres points de la discussion, et à corroborer tout ce que nous y avons dit.

Ainsi *la Création*, selon la définition que nous en avons donnée, *est une production de rien.* Telle est la vraie idée, maintenue par l'enseignement catholique en tout temps et en tous lieux; et puisqu'il s'agit précisément d'opposer l'enseignement catholique à la doctrine de Towianski, il faut par conséquent nous en tenir rigoureusement à cette idée.

C'est une production de rien. Ainsi il y a deux termes, d'un côté le néant, et de l'autre côté l'être produit. Pour qu'on puisse dire qu'un être est créé, il faut absolument ces deux termes, il faut que le néant soit la matière (négative, bien entendu) d'où l'être est tiré. — Autrement on dit et on doit dire que l'être est fait, fabriqué, façonné; mais on ne peut pas dire qu'il est créé.

Or, la doctrine de Towianski affirme, comme nous l'avons vu, qu'aucun être n'est tiré du néant, que chaque être est tiré de quelque chose d'informe; par conséquent elle affirme que tous les êtres pris au moins en particulier, ont été formés, fabriqués, mais qu'aucun d'eux n'a été créé.

Mais selon l'enseignement, catholique il faut croire non seulement que tous les êtres en général, mais que chaque être en particulier est créé, c'est-à-dire tiré du néant: « *Cœlum et terram et omnia quæ in eis sunt...ex* » *nihilo fecit illa Deus, et hominum genus.* » (II, Mach., VII, 28.) Ainsi il y a sur ce point une dissonance radicale entre la doctrine de Towianski et le dogme catholique; même en supposant ce qui n'est pas supposable, comme nous le verrons bientôt, en supposant,

dis-je, que ce quelque chose d'informe et de cru dont on y parle ait été primitivement créé par Dieu.

Cette dissonance se réduit à ces deux expressions :

Dogme catholique : Chaque être en particulier est créé, c'est-à-dire est tiré du néant, par conséquent il n'est pas tiré d'une matière préexistante.

Doctrine de Towianski : Chaque être en particulier est tiré de quelque chose d'informe et de cru, d'une matière première, par conséquent il n'est pas tiré du néant, c'est-à-dire il n'est pas créé.

Maintenant, ce quelque chose d'informe et de cru, cette matière première est-elle créée? Évidemment non; et en voici la preuve qui n'admet pas de réplique. Lorsque Dieu crée quelque chose, que fait-il ? Il donne l'existence à un être; c'est-à-dire il lui donne une forme : car sans une forme un être ne peut exister. Or Towianski dit que la matière première est quelque chose d'informe, c'est-à-dire qu'elle n'a aucune forme. — Par conséquent elle n'est pas créée par Dieu.

Et qu'on ne nous dise point : que Dieu l'a créée telle qu'on la suppose, c'est-à-dire sans aucune forme définie. Car il faut toujours une forme à cette matière première, ne fût-ce que pour la distinguer de Dieu. Et en effet qu'est-ce qui la distinguera de Dieu, si elle n'a aucune forme qui lui soit propre? Savez-vous ce que vous faites en admettant une matière première sans aucune forme? Vous admettez l'une des deux choses, ou que Dieu lui-même est la forme de cette matière, puisqu'elle n'en a pas d'autre; ou que cette

matière n'existe pas, puisque rien ne peut exister sans une forme. C'est cependant clair et d'une nécessité évidente. Or, dans l'un comme dans l'autre cas, vous êtes forcé de conclure : que *cette matière première n'est pas créée par Dieu.*

Nous croyons maintenant que la chose est suffisamment expliquée et que nous n'avons pas à craindre un malentendu. Cependant nous ajouterons encore une observation, qui finira, nous l'espérons, par mettre toute cette question dans son véritable jour.

On sait depuis quelque temps, par le progrès des sciences physiques et chimiques, qu'il y a un certain nombre de principes, d'éléments, une cinquantaine à peu près, qui constituent toute la base de la nature. Ce sont autant de corps simples, qui tous, en commençant par l'oxygène, en parcourant l'or, l'argent, le cuivre, le fer, etc., etc., et en arrivant enfin au potassium, tous, dis-je, ont chacun une essence particulière, qui dans sa simplicité diffère essentiellement de l'essence d'un autre corps; de sorte qu'il y a autant d'essences différentes qu'il y a de corps simples. Voilà ce qui constitue la base de la nature; et si dans cette nature nous mettons d'un côté la force organique qui y engendre la vie, nous aurons de l'autre côté la matière telle qu'elle s'y trouve, c'est-à-dire réduite, en dernière analyse, à cette cinquantaine de principes ou d'éléments différents. Or cette multitude de substances tellement différentes entre elles ne peuvent pas constituer une seule matière première; puisque ce sont

déjà des êtres formés, par la raison qu'ils sont différents entre eux, et que la matière première n'est pas du tout un être formé. — Ainsi ces nombreux corps simples ne sont pas cette matière première.

Mais d'un autre côté ces corps simples n'ont pu nullement être tirés de la matière première; bien au contraire, ils ont dû de toute nécessité être créés. La raison en est péremptoire, elle est tout entière dans ce fait que ce sont des corps simples. Or les corps simples ont toute leur raison d'existence dans les molécules de même nature qui les composent; si l'on veut réduire ces corps, on ne peut les réduire qu'à leurs molécules: de sorte qu'au delà de ces molécules il n'y a que le néant. Mais le corps est une même chose avec les molécules: si donc il n'y a au delà des molécules que le néant, il en sera de même pour le corps: et il est évident qu'il n'y a aucun intermédiaire entre un corps simple et le néant. Par conséquent il demeure démontré que les corps simples n'ont pu être tirés d'une matière première, mais ont dû l'être du néant.

Voici cet argument en deux mots: La matière première, si elle existe, est un corps simple, ou un corps composé. Or elle ne peut être ni l'un ni l'autre. Elle ne peut pas être un corps composé, car elle ne serait pas matière première. Elle ne peut pas être un corps simple, car il n'y a pas un seul et unique corps simple, mais il y en a cinquante. Il y aurait donc cinquante matières premières; ce qui exclut jusqu'à l'idée même de matière première, qui ne serait plus alors première, mais deuxième, troisième, et

jusqu'à la cinquantième. Sans compter que tous ces corps simples, pour être différents les uns des autres, doivent chacun avoir des formes particulières, c'est-à-dire exister comme des êtres formés; tandis qu'on suppose la matière première comme quelque chose d'informe. — La matière première ne peut donc exister comme un corps simple. Or, puisqu'elle peut moins encore exister comme un corps composé, il en résulte de toute nécessité qu'elle est entièrement impossible.

Ainsi, par toutes ces raisons, dont chacune résout à elle seule la question d'une manière absolue, il demeure démontré: qu'on ne peut pas supposer la matière première comme quelque chose de créé, et et que si Towianski admet cette matière première, il est dans la nécessité de la supposer comme quelque chose d'incréé et de divin de sa nature. — Aussi le sens dans lequel il la prend ne peut être nullement douteux, il ne peut être que celui dont nous parlons; ce sens s'impose avec une nécessité à laquelle cette doctrine ne peut échapper d'aucune façon; et nous n'avons pas même besoin de nous appuyer sur une remarque, qui du reste aurait une très grande importance, à savoir, que ce sens est aussi le seul qui s'accorde avec toutes les parties de cette doctrine.

La question soulevée est donc éclaircie de toutes parts. C'est une question principale, à la vérité; et nous espérons avoir fait quelque chose en la développant de la sorte; néanmoins il y aura nécessairement

d'autres questions, très graves aussi, qui resteront sans un développement semblable. Préoccupés de cette pensée et animés d'un vif désir de mettre la vérité à la portée de tous les esprits, et de l'y faire entrer par tous les côtés accessibles, nous avons cru faire une chose utile en dressant une sorte de table comparative où, à côté des vérités catholiques brièvement énoncées, seraient mises les assertions de Towianski, tout aussi claires et indubitables, et pour la plupart exprimées par ses propres paroles. Cette table, la voici!

Nous espérons que cette table rendra un grand service. Il est hors de doute que toutes les propositions que nous y avons mises du côté de l'enseignement catholique sont autant d'articles de foi, qu'on ne peut nier sans être hérétique. Cela prouve que toutes celles qui se trouvent du côté de Towianski, étant contradictoires aux premières, sont hérétiques. Les partisans de Towianski n'ont qu'un seul moyen d'échapper à cette nécessité d'avouer leur hérésie : c'est d'affirmer toutes les propositions qui se trouvent sur la table catholique; et de nier toutes celles qui se trouvent sur la table opposée. A ce prix, ils se montreront certainement catholiques, mais aussi et non moins certainement ils ne seront plus partisans de Towianski : ils auront déclaré sa doctrine hétérodoxe. C'est tout ce que nous prétendons, et ce que nous avons prétendu en écrivant ce livre.

Les disciples de Towianski nous accusent d'être injuste envers lui et de lui prêter des doctrines qui ne

lui appartiennent nullement. La table que nous présentons ici mettra tout le monde d'accord. Nous y avons mis toute la précision nécessaire pour indiquer quelles doctrines nous attribuons à Towianski, en même temps que nous y avons mis en regard les dogmes de l'Église; de sorte que ce n'est pas nous, mais ces dogmes qui jugent ces doctrines. Si nous nous sommes trompé, si ces doctrines ne sont pas celles de Towianski, qu'il les nie; mais qu'il les nie catégoriquement et explicitement. Nous ne demandons pas mieux! Nous serons même heureux et très heureux! Car, bien que nous ayons la conscience d'avoir tiré légitimement ces doctrines des écrits de Towianski, et de savoir on ne peut mieux qu'elles ont été professées par lui, cependant, s'il les renie publiquement, ou que même on le fasse pour lui, nous serons pleinement satisfait, le but que nous nous sommes proposé sera atteint: la vérité reconnue, l'erreur condamnée. Au lieu de récriminations, nous chanterons alors une palinodie; nous rendrons grâces à Dieu, et un salut de paix aux hommes de bonne volonté.

TABLE COMPARATIVE

DES DOGMES CATHOLIQUES ET DES ERREURS DE TOWIAŃSKI.

DOGME CATHOLIQUE.	ERREURS DE TOWIAŃSKI.
1.	1.
Dieu créa, c'est-à-dire produisit du rien tout ce qui est au ciel et sur la terre.	Dieu forme tout ce qui est au ciel et sur la terre du cru (de l'informe).
Ou bien :	Ou bien :
La matière dont Dieu créa tout est le néant. *Cœlum et terram et omnia quæ in eis sunt....ex nihilo fecit illa Deus, et hominum genus* (II, Mach., VII, 28).	La matière dont Dieu forme tout est le cru (l'informe). « Le maître de la fabrication » à la vue de la première éla- » boration de la matière brute » (du cru).....voit seul combien » cette gradation est nécessaire » au progrès de ses ouvrages » (§ 32). »
C'est-à-dire :	C'est-à-dire :
Le ciel, la terre, et tout ce qu'ils contiennent, pierre, plante, animal, homme, sont créés, c'est-à-dire tirés, directement du néant.	Le ciel, la terre, pierre, plante, animal, homme, sont tirés du cru, de l'informe, et le cru, l'informe qui n'est aucune de ces choses, n'est pas lui-même tiré du néant (on n'en dit rien, et du reste il ne serait pas alors le cru et l'informe).

DOGME CATHOLIQUE.	ERREURS DE TOWIAŃSKI.
Dieu créa chaque être parfait dans son genre et dans son espèce (*Gen.*, I, 11, 12, 21, 24, 25, 29); il le créa bon (*vidit quod esset bonum*, ibid, 4, 10, 12, 18, 21, 25), et tous étaient très bons (*viditque Deus omnia quæ fecerat, et erant valde bona.* Ibid. 31).	
C'est-à-dire :	
Chaque être fut créé dans un état de perfection selon son genre.	Chaque être a une origine commune dans le genre commun du cru (état primitif d'imperfection).
En dehors de cette perfection de son genre, il ne se perfectionne pas.	Il sort de ce premier genre d'existence, en se perfectionnant en s'élaborant, en passant d'un genre dans un autre.
Car ce qui est déjà parfait ne peut pas se perfectionner.	Ce qui a besoin de se perfectionner ainsi n'a jamais été parfait.
2.	2.
L'homme fut également créé parfait. Dieu forma son corps de l'argile (et non du cru, de l'informe), de l'argile, qu'il tira auparavant du néant; et il y insuffla l'âme tirée aussi du néant. L'un et l'autre étaient parfaits dans leur genre, et n'ont passé auparavant par aucun degré inférieur ou supérieur.	Ce qui constitue l'homme était auparavant un esprit inférieur, un esprit d'animal, (d'ours par exemple), et avant cela quelque chose de plus inférieur encore, car ce n'est qu'après être sorti de l'informe, et après avoir passé par tous les degrés inférieurs, que ce quelque chose est arrivé à être homme.
3.	3.
En outre de cette nature parfaite, Dieu donna à l'homme un but que sa nature n'exige nul-	La vision et la possession de Dieu sont le but que la nature de l'homme exige. L'homme,

DOGME CATHOLIQUE.	ERREURS DE TOWIAŃSKI.
lement, qui est tout à fait au-dessus de sa nature: ce but est la vision et la possession de Dieu dans son essence.	comme tous les autres êtres, étant enfant de Dieu, c'est nécessairement en vertu de sa nature qu'il tend vers la vision et la possession de Dieu.
4.	4.
Dans cet état primitif de perfection naturelle et d'élévation surnaturelle, l'homme pouvait par son libre arbitre faire des actions surnaturelles correspondantes à cette fin.	L'homme peut toujours faire de telles actions (qui correspondent à cette fin).
Par un mauvais usage de son libre arbitre le premier homme a péché, et ce péché est commun à tous les hommes.	Car il n'y a pas de premier péché qui fût commun à tous les hommes.
Par ce premier péché, l'homme perdit ce qu'il avait au-dessus de la nature, et fut blessé dans sa nature même.	Par lequel l'homme aurait perdu ce qu'il ne tient que de sa nature.
Cette perte, ce dépouillement, passant aux descendants du premier homme et étant en nous un état d'âme détestable devant Dieu, c'est précisément ce qui constitue en nous le péché originel.	En un mot il n'y a pas en nous de péché originel, constituant dans notre âme un état qui nous rendrait en naissant détestables à Dieu.
5.	5.
De ce péché originel provient tout le mal dans le monde et dans l'homme; mal corporel et mal spirituel.	Le mal qui est sur la terre, dans l'homme, en un mot, « l'enfer, ce sont les esprits *in-* » *férieurs* qui occupent la terre, » et la régissent d'après leur » nature, d'où proviennent les » tentations (§ 6). » Le mal ne provient donc point du péché originel, il consiste dans un état d'infériorité.

DOGME CATHOLIQUE.	ERREURS DE TOWIAŃSKI.
Le bien, en général, est la conformité de l'homme avec Dieu ; le mal est dans un état contraire (premièrement dans la volonté, puis dans tout ce qui constitue l'être).	Le bien c'est l'état plus élevé d'un être; le mal c'est l'état inférieur d'un être.
Ou bien :	Ou bien :
Le bien est au mal comme l'être est au non-être.	Le bien est au mal comme plus est au moins, comme ce qui est supérieur est à ce qui est inférieur.
C'est pourquoi :	C'est pourquoi :
Dieu hait le mal.	Dieu « aime les saletés de » l'opération inférieure (§ 32). »
6.	6.
Entre les maux causés par le péché originel, le plus grave est la perte de la liberté surnaturelle, c'est-à-dire que l'homme ne peut plus, dans cet état de chute, faire avec sa volonté des bonnes actions qui lui assureraient la vie éternelle.	L'homme peut se donner avec sa volonté une direction vers la lumière ou vers les ténèbres. « Souvent Dieu constitue l'hom- » me libre, et lui rend tout » facile. Les régions lumineuses » aussi bien que les ténébreuses » se retirent de lui, et attendent » quelle direction il prendra, » laissé ainsi à lui-même, et » tout à fait libre (§ 11). »
L'homme est retiré de cet état d'impuissance par la grâce de Dieu, qui lui est donnée dans la rédemption, et qui consiste premièrement en ce qu'elle lui confère la puissance de faire des actes surnaturels.	Ainsi l'homme possède de lui-même la faculté de faire des actes semblables, de prendre sa direction, selon son bon plaisir, ou vers la lumière ou vers les ténèbres. Il n'a pas besoin de la grâce de la rédemption, qui lui donnerait cette puissance.

DOGME CATHOLIQUE.	ERREURS DE TOWIAŃSKI.
7.	7.
Secondement, l'action de la grâce dans l'homme consiste principalement en ce qu'elle éclaire l'intelligence, meut la volonté, et produit la bonne action elle-même en coopérant avec la volonté de l'homme.	Toute la grâce que l'homme reçoit de la part de Dieu est cette *action de Dieu qui lui rend tout facile*, est cet *acte par lequel la lumière et les ténèbres se retirent*, afin que rien n'agisse sur l'intelligence de l'homme, que rien ne meuve sa volonté, et que l'homme, *laissé ainsi à lui-même et tout à fait libre*, puisse se donner la direction qu'il lui plaira de choisir.
Dans tout cela, l'action de la volonté humaine se réduit au consentement (coopération avec la grâce.)	Dans tout cela, la volonté de l'homme agit par elle-même (il n'y a donc aucune grâce).
Mais dans cette coopération avec la grâce, dans ce consentement, la volonté a toujours le pouvoir de résister, de retirer sa coopération (par conséquent elle conserve toujours son libre arbitre).	« Mais dès que l'homme s'est » tourné vers la lumière ou vers » les ténèbres, les colonnes lu- » mineuses ou ténébreuses s'em- » parent de son intérieur et le » gouvernent selon leur nature » (§11.) » Une semblable colonne de lumière est une seconde grâce de Dieu (§ 19, 22, 38). Lorsqu'une colonne possède l'âme de quelqu'un, il *perd alors sa volonté* (§ 11). Ainsi après un premier moment de liberté, il n'y a plus de liberté.
8.	8.
Toute cette œuvre de la rédemption et la grâce qu'elle nous confère ont pour auteur Jésus-Christ.	Toute l'œuvre de la rédemption (de la délivrance du mal) dépend de l'emploi d'une colonne lumineuse.

DOGME CATHOLIQUE.	ERREURS DE TOWIAŃSKI.
Jésus-Christ consomma cette œuvre de la rédemption et nous racheta par son propre pouvoir et par le mérite de sa passion.	« Jésus-Christ racheta le genre » humain, car, par sa sainteté, » il fit descendre une colonne » lumineuse, et avec elle il dis- » sipa les ténèbres épaisses de la » terre (§ 15). » Ainsi ce n'est ni par son pouvoir, ni par le mérite de sa passion qu'il racheta les hommes.
Par là il est l'auteur de la double grâce que nous avons considérée :	
Premièrement: Jésus-Christ par l'imputation et la communication des mérites de sa passion (Conc. de Trente, sess. VI. chap. 7.) enlève nos péchés, nous fait justes devant Dieu, c'est-à-dire : il nous relève de notre état de chute. C'est la grâce de la rédemption proprement dite.	« L'agneau enlève les péchés » et produit le salut, parce que » l'agneau accepte par amour » d'être mal reçu par la terre » ténébreuse, par la terre qui ne » comprend pas la lumière. » Malgré les adversités qu'il » éprouve de la part des hommes, » il allume en lui le feu divin, » attire la sainte colonne et sauve » ainsi les hommes quoiqu'ils » soient ses ennemis (§ 21). » C'est toujours par la force de la colonne. La grâce de la rédemption vient de la colonne.
Ensuite, Jésus-Christ nous fait saints, capables de faire, et faisant réellement des actions bonnes et agréables à Dieu, et cela en nous communiquant intérieurement et en versant en nous sa propre vertu, qui, semblable au suc du cep de vigne entrant dans les branches, pénètre également nos bonnes œuvres, les précède, les accompagne et les suit (Conc. de Trente, sess. VI. chap. 16). C'est la grâce de la sanctification.	« Jésus-Christ a ouvert le » chemin du ciel..... en répan- » dant la lumière divine par sa » *doctrine* sacrée, par sa *vie*, » par son *exemple*, et surtout » par ce *souffle* divin, qu'il » souffla sur un petit nombre » d'hommes préparés pour » cet honneur (§ 6). »

DOGME CATHOLIQUE.

Ainsi, c'est de Jésus-Christ seul que vient la grâce de la rédemption.

ERREURS DE TOWIAŃSKI.

C'est-à-dire :

Il nous a montré le chemin par des moyens extérieurs, mais il n'agit pas en nous intérieurement, et ne produit pas lui-même les bonnes actions que nous faisons, comme le suc du cep de vigne produit le fruit des branches. La grâce de la sanctification ne vient donc pas de Jésus-Christ.

Chaque homme, pourvu qu'il soit saint, peut, comme Jésus-Christ, *attirer par sa sainteté une colonne lumineuse, dissiper par son moyen les épaisses ténèbres de la terre, et racheter ainsi le genre humain* (§ 15).

Chaque homme peut devenir Agneau, car il peut, *par amour s'exposer à être mal reçu par la terre ténébreuse et qui ne comprend pas la lumière; il peut, malgré les adversités qu'il éprouvera de la part des hommes, allumer en lui le feu divin, attirer la sainte colonne et sauver ainsi les hommes, quoiqu'ils soient ses ennemis* (§ 21).

Chaque homme peut, comme Jésus-Christ, *ouvrir le chemin du ciel*, car chaque homme peut *par un soupir humble, pur et fervent, attirer toute la colonne lumineuse, composée des saints du Seigneur, et au sommet de laquelle se trouve Dieu lui-même* (§ 10); et la possédant une fois, il peut répandre la lumière divine empruntée à cette colonne, la répandre par sa doctrine (alors)

DOGME CATHOLIQUE.	ERREURS DE TOWIAŃSKI.
	sacrée, par sa vie, son exemple, et même par son souffle divin, car il a en lui la colonne lumineuse, et à son sommet le Dieu de la colonne. Cette colonne occupe son intérieur, et par ce milieu elle agit selon sa nature, de sorte que tout en lui devient sacré et divin.
Et de lui seul vient la grâce de la sanctification.	Non seulement la grâce de la sanctification ne vient pas de Jésus-Christ; mais Jésus-Christ avait besoin lui-même de cette grâce qui est contenue dans la colonne.
Sans lui nous ne pouvons rien faire. *Sine me nihil potestis facere.* (Joan. XV, 5.)	Sans elle il ne pouvait rien faire; et ce n'est qu'après avoir attiré cette colonne que Jésus-Christ a pu faire ce qu'il a fait.
9.	9.
Jésus-Christ produit tout cela, parce qu'il est vrai Dieu et vrai homme.	Jésus-Christ est un esprit supérieur envoyé par Dieu des espaces non terrestres (voy. la note à la page 40). C'est pour cela qu'il ne pouvait rien par lui-même, sans la colonne lumineuse.
Premièrement, il est Dieu.	*Il est le premier agent a près Dieu* (§ 41).
Par là il est le Seigneur.	Jésus-Christ n'est pas appelé Seigneur par Towianski.
Il est le seigneur de tous les hommes, de tous les peuples, de tous les mondes.	Il est le père de la terre, le tronc de l'arbre divin sur la terre, tronc sur beaucoup de globes (§ 24).
Seigneur universel de toute la création, et au nom duquel	Il est un arbre particulier qui se réunira à l'arbre général

DOGME CATHOLIQUE.	ERREURS DE TOWIAŃSKI.
tout ce qui est au ciel, sur la terre et dans les enfers, fléchit le genou.	de l'amour dans le sein du Père universel (§ 24).
Sa domination ne connaît point de bornes.	Sa paternité est vaste et assez grande (§ 24).
10.	10.
Secondement Jésus-Christ est homme.	
C'est-à-dire :	
Il possède une âme et un corps ; le corps qu'il a eu ici sur la terre, il le conserve maintenant au ciel.	Jésus-Christ n'a pas maintenant au ciel le corps qu'il avait sur la terre ; il n'a aucun corps : car les esprits supérieurs qui ont parcouru le pèlerinage terrestre selon les lois de l'amour, ne peuvent plus habiter sous aucune voûte terrestre (§ 5). Jésus-Christ est comme un léger nuage (§ 9). Par conséquent il n'est pas homme.
11.	11.
Jésus-Christ étant Dieu n'était point sujet à la mort, même en tant qu'homme ; mais puisqu'en même temps il était homme, il pouvait se soumettre à la mort par un acte de sa volonté. Sa mort, ayant été ainsi un acte de sa libre volonté, a la raison d'un vrai sacrifice ; et c'est précisément ce sacrifice de Jésus-	Jésus-Christ, n'étant pas Dieu, a dû nécessairement mourir. Du reste il n'aurait pu autrement s'élever à un état supérieur, à l'état de pur esprit. — Sa mort était donc nécessaire. Sa mort n'a pu être un sacrifice. Nous ne sommes donc pas rachetés par sa mort sur la croix.

DOGME CATHOLIQUE.	ERREURS DE TOWIAŃSKI.
Christ sur la croix qui nous a rachetés.	
12.	12.
Jésus-Christ est ressuscité.	Jésus-Christ n'est pas ressuscité, et n'a nullement pu ressusciter: car les esprits supérieurs, une fois qu'ils ont fini ce pèlerinage, ne peuvent plus demeurer sous aucune voûte terrestre (§ 5).
13.	13.
Dieu est un et trine ; il y a en lui une seule nature et trois personnes.	Sur la sainte Trinité profond silence.
Ces trois personnes sont en tout égales entre elles, et premièrement quant à l'éternité: car avant le commencement des siècles, et la création de quoi que ce soit, elles co-existent de toute éternité.	Jésus Christ n'est pas égal à Dieu, mais il est le premier après lui sur la terre, et sur beaucoup de globes (§ 24, 41). Il n'est donc pas la seconde personne de Dieu consubstantielle à la première.
	S'il n'y a pas de seconde personne en Dieu, la troisième ne peut exister.
D'ailleurs Dieu dans sa nature est simple et immuable; il n'est composé d'aucunes parties, et n'est l'assemblage de rien.	Dieu, père universel, est un assemblage de lumière (§ 31).
14.	14.
Les sacrements ont une vertu qui leur est inhérente.	
Dans l'œuvre de la sanctifica-	« Tout dépend du mouvement

DOGME CATHOLIQUE.	ERREURS DE TOWIAŃSKI.
tion tout dépend de l'action des sacrements; sans elle la foi et tous les mouvements de l'âme ne servent à rien.	de notre âme vers Dieu. Considérons donc ce que sont toutes les formes, ce que sont les confessions, les communions sans ce mouvement de l'âme (§ 38). »
Toutes ces dispositions ne sont que des conditions requises; les causes de la sanctification sont les sacrements.	Les sacrements sont tout au plus des conditions requises; les causes de la sanctification sont les dispositions, et les mouvements de l'âme.
(C'est la doctrine expresse du concile de Trente, voyez notre XIVe chap.)	
15.	15.
Le sacrement du Baptême nous fait enfants de Dieu; ce que nous n'étions pas avant de l'avoir reçu.	Tous les êtres sont des enfants de Dieu, et Dieu est leur père universel.
16.	16.
Le sacrement de la confirmation, par lequel la personne du Saint-Esprit descend sur nous, nous fait des hommes de Dieu, en nous donnant la force et la virilité spirituelle.	Le Saint-Esprit ne descend nullement sur nous, puisqu'il n'existe pas. Il y a d'autres esprits: c'est en eux que réside la force. « La force (dit le § 9) ne se trouve que dans l'esprit, et d'autant plus grande, que l'esprit est plus élevé, et plus pur. » Il y a donc plusieurs saints Esprits. C'est avec de tels esprits qu'il faut nous unir.
17.	17.
Dans le sacrement de l'Eucharistie se trouve, sous les vraies	Dans le ciel, Jésus-Christ n'a pas de corps; par conséquent *le*

DOGME CATHOLIQUE.	ERREURS DE TOWIAŃSKI.
espèces du pain et du vin, la vraie substance du corps et du sang de Jésus-Christ; et ce sont le même corps et le même sang qui se trouvent au même moment, dans le ciel, à la droite de Dieu le père Tout-puissant.	*même* corps ne peut se trouver dans le sacrement de l'Eucharistie. — Il n'existe pas.
18.	18.
Le sacrement de la Pénitence consiste dans l'absolution que le prêtre donne au pénitent, qui doit être bien disposé. Sans l'absolution sacramentelle, ou sans le désir de l'absolution dans un cas d'urgence, la meilleure disposition, la meilleure contrition n'est d'aucun secours.	La pénitence consiste dans la disposition, dans le mouvement de l'âme. « Ces pratiques extérieures (les confessions, les communions), ces formes sans nombre...etc., ne sont rien... ce sont la commotion et l'illumination de notre âme qui peuvent seules nous attirer la colonne des Esprits saints, et par conséquent la grâce, la bénédiction et le ciel (§ 38). »
19.	19.
Le sacrement de l'Ordination fait de celui qui le reçoit un médiateur entre Dieu et les hommes, en remplacement de Jésus-Christ. Et en le faisant médiateur, il lui confère un double pouvoir : Premièrement le pouvoir sur le corps mystique de Jésus-Christ, les fidèles, sont ce corps mystique. Le prêtre exerce ce pouvoir par	Tous les hommes, comme tous les êtres, sont des enfants de Dieu; et le père universel n'existe que pour eux, et se dévoue pour eux. Il n'y a donc pas de place pour un médiateur, c'est-à-dire pour un prêtre. Car quel serait son pouvoir? Certes, ce n'est pas un pouvoir sur les fidèles. Ceux-ci n'ont pas besoin d'une médiation pour avoir de Dieu les dons, la béné-

DOGME CATHOLIQUE.	ERREURS DE TOWIAŃSKI.
les sacrements, et c'est par ce pouvoir qu'il fait descendre sur les fidèles, de la part de Dieu, tous les dons spirituels, le pardon et la grâce.	diction et la grâce; ils ne pourraient y avoir recours : car ils peuvent et doivent eux-mêmes exciter une commotion dans leur âme, allumer le feu, faire descendre le colonne, et avec elle la lumière, la bénédiction, la grâce, etc.
Secondement le sacrement confère au prêtre le pouvoir sur le corps vrai de Jésus-Christ; c'est-à-dire sur le corps réel qu'il possède au ciel.	Ce n'est pas un pouvoir sur le corps réel de Jésus-Christ, car ce corps n'est pas dans le ciel : il n'existe plus,
Par ce pouvoir le prêtre change le pain et le vin en corps et en sang de Jésus-Christ; et les offre à Dieu de la part des hommes comme don, comme louange, comme propitiation, comme prière, comme actions de grâces.	et il n'y a aucun besoin de l'offrir à Dieu de la part des hommes.
Et c'est l'unique sacrifice de la nouvelle loi.	Le sacrifice de la nouvelle loi n'est pas un sacrifice du corps et du sang, il est tout-à-fait autre.
1° Ce sacrifice est un sacrifice du corps et du sang.	*La croix de la nouvelle loi est le martyre de l'esprit* (§ 13); son sacrifice est le sacrifice de l'esprit.
2° Le corps et le sang offerts dans ce sacrifice sont le corps et le sang de Jésus-Christ; c'est-à-dire que Jésus-Christ est la seule victime de ce sacrifice.	La victime de ce sacrifice est l'esprit de chaque homme. Chaque homme doit, à l'exemple de l'homme qui dirige la cause (§ 13), pouvoir par son travail intérieur repousser le mal, et se soutenir continuellement dans un état de sainteté par la force de la colonne lumineuse qu'il fera descendre. Cet effort est la croix de la nouvelle loi, est le martyre de l'esprit.—Ainsi chaque esprit doit être la victime d'un tel sacrifice.

DOGME CATHOLIQUE.	ERREURS DE TOWIAŃSKI.
3° Le sacrificateur qui offre à Dieu ce sacrifice est de nouveau Jésus-Christ seul, et en son remplacement le prêtre.	Le sacrificateur qui opère ce sacrifice de l'esprit, est premièrement Dieu lui-même, puis Jésus-Christ, puis l'agneau, puis chaque homme.
Le prêtre n'a pas ce pouvoir de lui-même, ni ne le prend lui-même; mais il est établi dans cette charge et dans cet honneur par la consécration qu'il a reçue dans ce sacrement.	Chacun a pour cela non seulement le pouvoir nécessaire, mais il y est tenu par un devoir rigoureux.
Ainsi il n'y a qu'un seul sacrifice et une seule victime; un seul sacrificateur et un seul prêtre: Jésus-Christ;	Ainsi il y a autant de sacrifices et de victimes, qu'il y a d'esprits qui sont offerts; autant de sacrificateurs et de prêtres qu'il y a d'hommes qui sacrifient leurs esprits.
Qui, ayant besoin d'aides dans son sacerdoce, pour accomplir son sacrifice partout et toujours, confère cette dignité par le moyen du sacrement de l'Ordination.	Donc chacun accomplissant lui-même son sacrifice et devant l'accomplir, est, et doit être prêtre de lui-même. Il n'y a pas de place pour le sacrement de l'Ordination.
20.	20.
Comme Jésus-Christ est uni à l'Église, son épouse, qu'il a acquise par son sang, par sa mort, par son sacrifice, par l'œuvre entière de notre rédemption qu'il a accomplie; et comme par toutes ces raisons, cette union est exclusive;	La mort de Jésus-Christ n'était pas un sacrifice, car elle était nécessaire; elle ne lui a pas acquis un droit exclusif à l'Eglise. Le sacrifice qu'il a fait comme agneau, et par lequel il a racheté le genre humain, peut être fait par tout autre homme; par conséquent ce sacrifice ne lui donne pas non plus ce droit exclusif. En un mot il n'y a pas entre Jésus-Christ et l'Église d'union exclusive.

DOGME CATHOLIQUE.	ERREURS DE TOWIAŃSKI.
Ainsi le sacrement du Mariage unit l'homme à la femme.	Par conséquent le Mariage ne peut pas représenter cette union.
Pour que cette union serve à la propagation matérielle, comme l'autre sertà la propagation spirituelle des membres de l'Église.	
Le mariage est donc un sacrement parce qu'il représente cette union de Jésus Christ avec son Église.	Le mariage ne peut donc pas être un sacrement.
21.	21.
Le sacrement de l'Extrême-Onction guérit le corps s'il en est besoin, mais principalement l'âme, et il la prépare à passer dans l'autre monde; il produit son effet même quand il est donné aux personnes sans connaissance.	Si jamais un sacrement est *une pratique extérieure, une vaine cérémonie, une forme qui ne signifie rien*, ce sera certainement celui-ci, lorsqu'il est donné aux personnes sans connaissance.
22.	22.
Toute la morale chrétienne est basée sur cette vérité, que la nature humaine est corrompue, et que d'elle-même elle est portée au mal;	L'homme délaissé à lui-même peut se tourner vers le bien ou vers le mal, vers la lumière ou vers les ténèbres (§ 11). La nature de l'homme n'est donc pas corrompue;
Que d'elle-même elle est sans force, et qu'elle est incapable de rien faire qui soit vraiment bon;	Elle peut toujours d'elle-même faire jaillir une petite lumière, et faire descendre une colonne protectrice.
Que la bonté et la force lui sont données par la grâce de Dieu.	Par conséquent, elle est bonne et forte d'elle-même.
Il en résulte que la première	Il en résulte que la première

DOGME CATHOLIQUE.

vertu chrétienne est l'humilité qui attribue à l'homme ce qu'il y a en lui de faible et de mauvais ; et à Dieu, ce qu'il y a de bon et de fort en lui ; et aux yeux de laquelle l'homme même le plus saint est toujours misère, poussière, néant.

23.

La seconde vertu primitive du christianisme est la pureté. Comme l'humilité met le frein à la présomption de l'esprit, la pureté contient la concupiscence de la chair, qui se trouve dans notre nature corrompue, et qui est mauvaise : parce qu'elle vient du péché et entraîne au péché (Conc. de Trente).

24.

Le dogme chrétien de la vie future consiste principalement en ce que notre être est identique là-haut et ici-bas ; c'est-à-dire que pendant toute l'éternité nous aurons la même âme et le même corps, que nous avons aujourd'hui.

Et c'est ce que nous répétons dans le symbole des apôtres : *je crois la résurrection du corps*, c'est-à-dire du corps que je porte aujourd'hui, au moment même où je récite le Symbole et où je dis:

ERREURS DE TOWIAŃSKI.

vertu dans la doctrine de Towianski est l'orgueil, qui attribue à l'homme ce qu'il y a de bon et de fort en lui, et l'appelle un grand esprit, un puissant esprit, un gigantesque esprit.

23.

Il n'y a rien de mauvais dans notre nature. Le mal vient du dehors, par les colonnes ténébreuses qui entrent dans l'âme. Par conséquent la concupiscence qui est en nous, dans notre nature, n'est rien de mauvais.

La suivre ne sera donc pas un mal.

24.

Si l'âme n'est pas suffisamment élaborée après avoir fait une fois le pèlerinage sur la terre, *elle est, par une volonté supérieure, introduite de nouveau dans cette vie terrestre* (§ 5). Elle passe quelquefois de cette manière par deux, trois et même plusieurs corps.

Or, si l'homme devait ressusciter, il faudrait que l'âme reprît tous les corps par lesquels elle a jamais passé, ce qui est une pure impossibilité et ce qui, du reste, contredit le Symbole des

DOGME CATHOLIQUE.	ERREURS DE TOWIAŃSKI.
Je crois la résurrection du corps.	apôtres, qui nous fait croire la résurrection du corps (au singulier), et non des corps (au pluriel). C'est pourquoi on ne peut pas croire à ce que nous oblige de croire le Symbole des apôtres, à savoir : que nous ressusciterons dans le corps que nous portons aujourd'hui.
25.	25.
Le monde aura sa fin au second avénement de Jésus-Christ, lorsqu'il viendra juger les vivants et les morts; c'est-à-dire : les justes et les pécheurs; et qu'à la suite de ce jugement, « les uns iront dans les supplices éternels, et les autres dans la vie éternelle (Matth. XXV, 46); » Le supplice de ceux-là n'aura jamais de fin (Marc. IX, 43, 45, 47.) ni le bonheur de ceux-ci.	« Lorsque Dieu, selon sa miséricordieuse révélation faite à » la terre, répandant du haut de » l'espace non terrestre les » esprits supérieurs, et faisant » brûler de plus en plus le feu de » son amour, l'aura porté au » plus haut point d'intensité sous » son septième Messie, et que » ce feu aura occupé toute la » terre, alors le mal de la terre » s'évanouira, il périra entièrement, selon les paroles de la » révélation (§ 8).

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

BANQUET

du 17 janvier 1841

D'ANDRÉ TOWIAŃSKI,

IMPRIMÉ EN POLONAIS D'APRÈS SON MANUSCRIT,
ACCOMPAGNÉ D'UNE TRADUCTION LITTÉRALE LATINE,
ET SUIVI D'UNE TRADUCTION FRANÇAISE.

PARIS.

1849.

AGAPE.

In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti. Amen.

1. Prooemium festivitatis 17 Januarii celebratæ et intus et exterius ad majorem gloriam Domini, atque ad fervidiorem gratiarum actionem pro collocato in cœtu sacri ministerii Fratre..... celebratæ in conventu adhuc et parvo et summisso, uti decet in hoc primo gradu perficiendæ causæ sacræ, in gradu primo exitus in regionem exteriorem, quæ *causa* fuit hucusque integra in regione spirituum.

2. Tam lætum tamque sanctum temporis momentum, a Domino Nostro nobis concessum, dedicemus meditandis hisce magnis sanctisque mysteriis quæ Deus, præ gratia et misericordia sua, nobis revelare dignatus est; mysteriis, quæ nobis pro basi erunt, cum qua actiones nostras in supervenienti ministerio componemus; erunt et pro fonte ex quo hauriemus virtutem in tempore gravissimo.

3. Repræsentemus nobis hominem tamquam ulti-

BIESIADA.

W Imie Ojca i Syna i Ducha Świętego. Amen.

1. Zagajenie uroczystości 17 Stycznia obchodzonéj wewnętrznie i zewnętrznie dla tém większéj Chwały pana i tém gorętszego Dziękczynienia za Umieszczenie w Kole Służby Świętéj Brata..... obchodzona w gronie jeszcze i małém i cichém jako w tym pierwszym kroku urzeczywistniającéj się Sprawy Ś., w kroku pierwszym wyjścia w krajnę zewnętrzną, będącéj dotąd w całości w krainie Duchów.

2. Tak radośną i tak świętą chwałę przez Pana Naszego nam dozwoloną, poświęćmy roważaniu tych wielkich i świętych tajemnic, jakie Bóg z Łaski i Miłosierdzia swojego Nam objawić raczył; tajemnice które staną się posadą, na któréj wszystkie Sprawy nasze w nadchodzącéj służbie kierować; staną się, źródłem z którego siłę w ciężkiéj chwili czerpać będziemy.

3. Wyobraźmy Człowieka jako ostatnią pochwę,

mam thecam, ultimum punctum conspicuum per quod turmæ spirituum invisibiliter operantur.

4. Istæ turmæ sunt admodum diversæ, quia spiritus hominis, immovero spiritus unius cujusque creaturæ debet se cum illis ad certam harmoniam componere, decreto Altissimi constitutam.

5. Transpectu imperviæ nubes spirituum incumbunt orbi terrarum, qui passim in hoc statu spiritus sine tegumento, sine membrorum compage, id est *sine vita* secundum terram, agunt pœnitentiam, et ulterius elaborantur; expectantes donec Voluntas superior iterum introducat *eos* in hanc vitam terrestrem; idque mors est spiritui : quia hæc est sublatio ejus facultatum, characterum, potentiæ. Vel sicuti superiores spiritus, spiritus sancti, qui, transacta jam peregrinatione terrestri, secundum leges amoris, non possunt amplius, propter suam celsitudinem, in ullo fornice terrestri commorari, atque ab hac specie operationis sunt liberi; protrahunt tantum ulteriorem operationem in statu spiritus, in statu libertatis, vitæque.

6. Terra est vallis : quia soli inferiores spiritus (inde tentationes) incumbunt ejus superficiei. Sed Deus per missionem Jesu Christi ex supernis suis tabernaculis vicit, dissipavit ex aliqua parte malum terrenum; quia Jesus Christus aperuit viam ad cœ-

ostatni punkt widzialny przez który Zastępy Duchów niewidzialnie działają.

4. Te zastępy są nader różne, bo duch człowieka, co mówię każdego Tworu, musi z niemi do pewnéj Wyrokiem Najwyższego przepisanéj harmonii ułożyć się.

5. Nieprzejrzane chmury duchów zalegają Glob ziemski które zwyczajnie w tym stanie ducha bez pokrywy, bez organizacyi, to jest *bez życia* podług ziemi, odbywają pokutę, daléj urabiając się i czekając póki Wola wyższa nie wprowadzi na nowo do tego Życia Ziemskiego, a co jest śmiercią dla ducha bo zniszczeniem jego Władz, cech, siły — Albo jak wyższe Duchy, Duchy święte, które przebywszy już pielgrzymkę ziemską podług praw Miłości, nie mogą już dla swéj Wysokości w żadném sklepieniu ziemskiém przebywać, i od tego gatunku operacyi są wolne — przeciągają tylko dalszą Operacyą w stanie Ducha, w stanie Wolności — i życia.

6. Ziemia jest padołem, bo same niższe Duchy, ztąd pokusy zalegają Jéj powierzchnią — ale Bóg przez zesłanie Jezusa Chrystusa z górnych swych Przybytków, pokonał, rozproszył w pewnéj części Złe ziemskie, bo Jezus Chrystus otworzył drogę do

lum, vicit infernum id est inferos spiritus incumbentes terræ, eamque juxta suam naturam regentes; idque *perfecit* seminans lucem divinam doctrina sua sacro-sancta, vita, exemplo, maximeque illo sancto divino afflatu quem insufflavit in paucos, ad hunc honorem præparatos. Simul atque hæc lux divina illuminavit interiora hominum, illicò secundum legem specificam, legem sanctissimæ harmoniæ, quam Deus maximopere tuetur, columnæ inferorum spirituum per thecam suam, per punctum suum terrestre operantes, cedere debuerunt; spiritus autem superiores, lege cœlestis harmoniæ, locum illorum occupavere. Columnæ igitur puriores, secundum gradum illius claritatis per Jesum Christum allatæ, in multis orbis terrarum partibus constiterunt, sceptrum inferno ereptum est, atque Sanctissima Virgo, magni ponderis instrumentum in negotio amoris Domini, caput serpentis contrivit.

7. Quandoquidem hodie iterum, per adulterationem lucis Jesu Christi, vel per ejus integram extinctionem, et ob neglectam nutritionem ignis divini in cordibus, iterum (*sic*) columnæ tenebricosæ vi ejusdem legis in terram irruerunt, statuit Deus, ex misericordia sua quæ nunquam extinguitur, ut non solum lux Jesu Christi purgetur et ardescat; verum etiam ut eò usque incandescat, dùm stella ignescens ex luce accendatur, eo fine ut ignis amoris divini, ignis novi fœderis exhilaret lugubrem terram,

Nieba, pokonał Piekło to jest niskie duchy zalegające ziemię, i podług swéj natury nią rządzące — a to przez zasianie Światła Boskiego nauką swoją najświętszą, życiem, przykładem, a nadewszystko tém świętém Boskiém Tchnieniem, które puścił na niewielu do tego zaszczytu przygotowanych — To światło boskie skoro oświeciło wnętrza Ludzi, wnet stosownie do prawa gatunkowego, prawa najświętszéj Harmonii przez Boga najmocniéj bronionego, kolumny niskich Duchów przez Swą pochwę, przez swój punkt ziemski działające musiały ustąpić, a Duchy wyższe prawem Harmonii niebieskiéj, Ich miejsce zająć — Kolumny więc czyściejsze według stopnia téj jasności przez Jezusa Chrystusa przyniesionéj, na wielu punktach ziemi stanęły, Berło Piekłu wydartem zostało, a Najświętsza Panna, narzędzie ważne w sprawie Miłości Pana, głowę węża starła.

7. Kiedy dziś znowu przez sfałszowanie światła Jezusa Chrystusa, albo przez zgaszenie jego zupełne, przez nieżywienie ognia Bożego w sercach, znów kolumny ciemne mocą tegoż prawa ziemię zaległy, Bóg postanowił z swego niegasnącego nigdy Miłosierdzia, aby nietylko światło Jezusa Chrystusa oczyszczone i rozżarzone zostało, lecz aby tak się natężyło iżby Gwiazda żarząca się, ze światła zapaliła się — aby ogień Miłości Boskiéj, Ogień Nowego Zakonu, uweselił posępną ziemię — aby więcéj Berła, więcéj

ac plus de sceptro, plus de potestate (*scilicet majorem nunc quam olim potestatis partem*) infernus perdat, quoniam turmæ malorum spirituum, tenebrosæ illæ columnæ, vi ejusdem legis coram stella in pedes conjicere coguntur, candidi autem spiritus ad lucem divinam mittuntur.

8. Ubi vero Deus, juxta misericordiam terræ revelatam, mittens de suis non terrenis spatiis spiritus superiores, atque magis magisque ardere faciens ignem sui amoris, sub septimo Legato suo maxime eum accenderit, et ignis iste terram occupaverit, tunc malum de terra evanescet, PERIBIT juxta sacrum effatum.

9. Ex hoc capiamus, fratres, validum documentum : *Virtus solum in spiritu adest, eoque major, quo spiritus altior puriorque.* Unus inferior spiritus omnem Russiam hodie concutit; Beatissima autem Virgo virtute suæ sanctitatis uno nutu suo legionibus talium spirituum imperat. Coram Jesu Christo, qui est ut levis nubes propter magnam suam sanctitatem, totus tremit infernus.

10. Sit lucro nobis lux Jesu Christi ad nos demissa, foveamus eam in cordibus nostris, accendamus eam usque ad statum ignis stellæ; hæc est in tenebrosa peregrinatione unica salus nostra, scutum nostrum, virtus, defensio nostra contra malum

Władzy piekło straciło, bo ćmy złych duchów, te ciemne kolumny, na mocy tegoż Prawa, przed Gwiazdą pierzchać muszą, a czyste Duchy do światła Boskiego spuszczają się.

8. A kiedy Bóg podług Objawionego Miłosierdzia dla Ziemi, zsyłając z Swych już nie ziemskich przestrzeni wyższe duchy, i coraz rozżarzając Ogień miłości Swojéj, za 7go Posłańca najmocniéj Go rozpali i ogień ten ziemię obejmie, wtenczas złe na ziemi zniknie, *przepadnie* podług Świętego Wyrażenia.

9. Z tego czerpajmy o Bracia wielką dla Siebie Naukę—*Siła tylko jest w duchu tem większa, im duch wyższy, czystszy.* Jeden niższy duch całą Rossyą dziś wstrząsa, niepokoi, a Najświętsza Panna siłą swéj świętości jedném swém skinieniem, pułkom takich duchów rozkazuje. Przed Jezusem Chrystusem który jak lekki obłok jest dla wielkiéj swéj świętości, drży całe piekło.

10. Korzystajmy ze światła Jezusa Chrystusa nam zełanego, pielęgnujmy je wsercach naszych, rozpalajmy je do stanu ognia gwiazdy, ono jest wśród ciemnéj pielgrzymki jedyném naszém zbawieniem, naszą tarczą, siłą, naszą obroną przeciw Złemu jeszcze

tam validum adhuc; accendamus (eam) precibus, actibus humilitatis, contritionis, amoris, per penetrationem, laborem interiorem, et in omni momento temporis juxta statum animæ nostræ columna tenebrosa in lucidam mutabitur, deducetque nobis benedictionem Domini, consolationem, gaudium spiritus, ante omnia vero deducet præsidium superius, lumen, virtutem ad officium, ad facinora illa gigantea. Pro nihilo est lumen et virtus materialis, terrestris coram lumine et virtute unius liberi inferioris spiritus; quid igitur dicendum de integra columna lucida ex sanctis Domini composita, in cujus apice ipse est Deus columnæ? O incomprehensibilis gratia Domini, quæ (scilicet columna) uno humili, puro et fervido suspirio potest deduci!

11. Homini est voluntas; ipsa tamen pars est extra modum exigua ejusdem actionum. Sæpe Deus constituit hominem ut liberum, omnia illi factu facilia reddit; cohortes lucis juxta atque tenebrarum discedunt, expectantque directionem quam homo sibi ipse derelictus, plene liber, daturus est. Directione autem facta vel ad lucem vel ad tenebras, columnæ vel lucis vel tenebrarum, vi legis harmoniæ, legis illius supremæ, occupant interiora hominis, eumque juxta suam naturam regunt. Magna voluntaria innubilatio animæ producit eum nefastum effectum ut ad longum tempus tenebricosa columna occupet animam hominis, atque talis juxta

tak potężnemu — rozpalajmy przez Modlitwy, akta pokory, skruchy, miłości, przez dociskanie się, prace wewnętrzne, a w każdéj chwili stosownie do stanu duszy naszéj, kolumna ciemna na światłą zamieni się i sprowadzi Nam Błogoławieństwo Pana, pociechę, radość ducha; sprowadzi nadewszystko Opiekę Wyższą, światło i siłę dla sprawy do dzieł owych olbrzymich — Niczem jest światło i siła materyalna ziemska przy świetle i sile jednego wolnego niższego ducha, a cóż mówić o całéj kolumnie światłéj ze Świętych Pańskich złożonéj, na któréj czele jest Sam Bóg kolumny, o niepojęta Łasko Pana! jedném pokorném, czystém i gorącém westchnieniem mogącéj się sprowadzić.

11. Człowiek ma Wolą ale Ona jest cząstką nieskończenie małą jego czynności — Stawi Bóg często człowieka jako Wolnego, wszystko Jemu ułatwia, zastępy światłości i ciemności ustępują i czekają na kierunek jaki Człowiek sam Sobie zostawiony zupełnie wolny dać musi — a po zrobionym kierunku na światło lub ciemno, kolumny światłości lub ciemności mocą prawa harmonii, tego prawa Najwyższego, zalegają wnętrze człowieka i podług swéj natury rządzą Nim — wielkie dobrowolne zasępienie duszy rodzi ten fatalny skutek, że na długo ciemna Kolumna zalega duszę Człowieka, i taki podług słów Objawienia « *oddany jest pod moc złego* » — Taki nie-

verba Revelationis : « *deditus est sub potestatem mali.* » Iste infelix amittit voluntatem : quia in spiritu ejus columna tenebricosa incubat. Habet semper voluntatem (*id est potestatem*) extrahendi se, per profusionem omnium animi virium ; potest in hoc medio inferno, ubi positus est, eruere parvam lucem, et hac parva luce deducere columnam protectricem in media calamitate sua ; verum hoc est fere impossibile. Quia si liber cum adjutorio gratiæ id non fecit, quomodo in infernali aere id perficiet? Videbit ille (*aliquando postea*) tempus ubi largiente misericordia divina iterum recuperabit libertatem et adjutorium gratiæ, et quemadmodum *tunc iterum* usus fuerit donis cœli ita iterum succedet ipsi.

12. Quid est ergo terrestris ratio nostra, quid doctrina, quid virtus terrena? Quomodo hæc suprema terrestris lux nihil est coram luce divina in vera via nostra : quandoquidem aliquis superemineus in terra (secundum verba revelationis) potest non esse in prima vita, potest non esse (*sic*) homo ; — et sptritus ursi, relictis polorum solitudinibus, potest astare in culmine eminentiæ, in prima mundi sede. Qualia ergo arma sunt puritas, humilitas, contritio : siquidem unum purum suspirium armentarii deducit ipsi lucis columnam! In præsenti ergo nostro statu, ubi malum valide adhuc occupat terram, qua in re nisi in puritate et contritione inveniemus refugium?

szczęśliwy traci wolą, bo Duch jego, Kolumna ciemna zalega — Ma zawsze wolą wydobyć się przez wysilenie wownętrzne, może wśród tego piekła w jakiém zostaje wydobyć światełko i tym światełkiem kolumnę opiekuńczą wśród niedoli swéj sprowadzić, ale toć prawie niepodobna — bo kiedy wolny przy pomocy łaski tego nie zrobił, jakże wśród piekielnéj atmosfery tego dokaże. Doczeka się On w czasie swoim, w skutek miłossierdzia Boskiego znów wolności i pomocy łaski, i podług tego jak użyje darów Nieba znów Jemu pójdzie.

12. Co więc nasz Ziemski rozum, co doktryna, co siła ziemska? jak to najwyższe ziemskie a niczém przy świetle Boskiém na drodze naszéj prawdziwéj, kiedy górujący na ziemi (podług słów objawienia) może nie być w pierwszym żywocie, może nie być człowiekiem — i duch niedźwiedzia opuściwszy stepy polarne może być na szczycie górowania w pierwszéj świata stolicy — Jakim więc jest orężem czystość, pokora, skrucha, kiedy jedno czyste westchnienie Pastuszka sprowadza Jemu światłą Kolumnę—w dzisiejszéj więc naszéj pozycyi kiedy złe jeszcze silnie zalega ziemię, w czémże jeżeli nie w czystości i skrusie znajdziem ucieczkę?

13. Post succussum universalem, post inchoationem operis, potestas mali cedens coram lumine ignescente, minuetur; post pugnam ardor amoris divini ad tam altum pervenient gradum, ut malum ad aliquod tempus omnino discedat, legi specificæ obediens. At vir opus dirigens debet possidere animam tam puram et ardentem, ut virtute suæ lucidæ columnæ, quæ vi ejus meriti, laboris interni continui demittitur, possit omnem conatum mali respingendo vincere et opus stabilire. Contra ejus punctum, utpote gravissimum, infernus omnem suam potestatem exeret, *tentationes cum exeunte spiritu in dies magis contra virum prædestinationis urgebunt.* Verba revelationis. Debet ille hunc statum sanctitatis sustinere continuo : quia malum illicò per tenebricosam columnam irrumpet. Et hic actus sustinendi crux est novi fœderis, est martyrium spiritus.

14. Ab orbe condito columnæ lucidæ non splenduerunt super terram quemadmodum splendebunt vi puri fervoris erga Deum tempore pugnæ et post pugnam. Malum cognita tam magna virtute cedet, atque tunc omnia juxta voluntatem divinam componentur.

15. Jesus Christus redemit genus humanum, quia sanctitate sua deduxit lucidam columnam cujus ope densas tenebras terræ dispulit.

13. Po wstrząśnieniu ogólném po rozpoczęciu się Sprawy, potęga złego ústępując przed światłem żarzącém się zmniejszy się — po Bitwie Entuzyazm Miłości Boskiéj do tak wysokiego dojdzie stopnia, że złe na czas zupełnie ustąpi posłuszne prawu gatunkowemu — A mąż sprawą kierujący powinien duszę mieć tak czystą i gorejącą, aby siłą swéj światłéj Kolumny, w skutek zasługi Jego pracy wewnętrznéj ciągłéj, spuszczającéj się, mógł całe wysilenie złego odpierając, zwyciężyć, sprawę postawić — a na Jego punkt jako najważniejszy piekło całą swą potęgę wywrze — *pokusy z wychodzącym duchem coraz więcéj na Męża Przeznaczenia nacierć będą.* : Słowa objawienia — musi On ten stan świętości wytrzymywać ciągiem, bo złe wnetby się przez ciemną kolumnę wdarło — I to wytrzymanie jest krzyżem nowego Zakonu, jest męczeństwem Ducha.

14. Od stworzenia świata kolumny światłe nie jaśniały na ziemi jak zajaśnieją w skutek czystego Entuzyazmu dla Boga wśród Bitwy i po Bitwie — Złe poznawszy tak wielką siłę ustąpi i wtenczas wszystko się podług Woli Boskiéj ułoży.

15. J Chrystus odkupił ród ludzki bo świętością swoją sprowadził światłą kolumnę i tą grube ciemności ziemi rozpędził.

16. Humilitas cœlos penetrat quia deducit de cœlis lucidam columnam.

17. B. Virgo conterit caput serpenti quia fuit tam magni ponderis instrumentum in opere discussionis tenebrarum per lucidas columnas.

18. Magnum bonum provenit ex conjunctione in oratione, quia tunc pleræque lucidæ columnæ faciunt unum lucidum aerem, coram quo mali spiritus fugam arripiunt. Hic aer tempore pugnæ erit universalis. Eventus tum primum visus super terram. Et mundus agnoscet potentiam Dei.

19. Testamenta omnia futura pendebunt ex majori semper incensione amoris erga Deum in hominum cordibus, ac proinde juxta legem cœlestis harmoniæ ex latiori semper demissione aeris spirituum magis magisque supernorum, id est : *gratiæ cœli;* adeo ut sub septimo Legato divino terra cœlum fiat, talis erit amor Dei indeque sanctificatio hominum, quam tantummodo hic amor producere potest.

20. Unusquisque orbis huic legi subjacet.

21. Solus autem Agnus tollit peccata, salvos facit, quia Agnus sese offert per amorem ut male recipiatur a terra tenebrosa lucem non comprehendente. Non obstantibus adversitatibus ab hominibus *ex-*

16. Pokora Niebiosa przebija bo sprowadza z Niebios światłą Kolumnę.

17. N. Panna starła głowę wężowi bo była narzędziem tak ważnem dzieła rozpędzenia ciemności przez światłe Kolumny.

18. Wielkie dobro idzie z łączenia się w modlitwie : bo wtenczas kilka światłych Kolumn robi jedną światłą Atmosferę, przed którą złe duchy pierzchają. Ta atmosfera wśród Bitwy będzie ogólną — Zjawienie pierwsze na ziemi — I świat pozna potęgę Boga.

19. Zakony wszystkie przyszłe zależeć będą od coraz większego rozpalenia miłości dla Boga w sercach ludzkich — a ztąd podług prawa niebieskiéj Harmonii coraz obszerniejszego spuszczania atmosfery duchów coraz Wyższych — to jest Łaski Nieba — tak że za 7go Posłańca Boskiego Ziemia Niebem stanie się — taka będzie miłość Boga a ztąd uświęcenie się ludzi, które tylko ta miłość sprawiać może.

20. Każdy Glob temu prawu ulega.

21. A tylko Baranek gładzi grzechy, wybawia, bo Baranek ofiaruje się przez Miłość na złe przyjęcie Siebie przez Ziemię ciemną, światła niepojmującą — Pomimo przeciwności od ludzi rozpala w Sobie ogień

pertis accendit in se ignem divinum, deducit sanctam columnam atque per hoc homines sibi inimicos, quia sub potestate mali gementes, salvos facit. Agnitio autem Agni venit in tempus serius scilicet in tempus in quo hæc lux accipietur et propagabitur. Agnus autem Dei semper patietur, *id est : patietur seu passurus est usque ad internecionem*, quia columnæ malæ per homines id est per instrumenta sua in eum irrituræ sunt.

22. Quandoquidem jussa recepimus ut opem feramus terræ sub potestate quantumlibet splendidi mali gementi, idque deducentes continuo, tempore supervenientis ministerii, columnam lucidam in corda nostra amore Dei proximique ardentia; cum Deus sine hac incandescentia non possit vi legis suæ specificæ, æternæque, columnam suæ gratiæ demittere : gratias igitur agamus Deo quod, in mediis obstaculis quæ nos circumdant, totum hoc gravissimum mysterium fortitudinis nostræ per gratiam Dei recipere potuerimus. Vadimonium hoc est futurarum sortium nostrarum.

23. Meminerimus devotionem quam de nobis faciemus non solum terræ, verum etiam cœlo profuturam. Spiritus enim sancti, illi magni Cherubim quibus non solum substantia terræ, corporisque, sed et mundus spirituum superterrenus nimium est exiguus propter eorum sublimitatem, magni illi

Boski, sprowadza Świętą Kolumnę i tém ludzi sobie nieprzyjaznych, bo pod mocą złego jęczących wybawia — A uznanie Barnka jest w czasie późniejszym, bo w czasie kiedy to Światło przyjmie się, rozszerzy — a Baranek Boży zawsze będzie umęczony — bo Kolumny złe przez ludzi to jest przez swe organa będą na Niego rzucać się.

22. Kiedyśmy więc otrzymali rozkaz abyśmy ratowali Ziemię pod Mocą choć świetnego złego jęczącą, a to przez sprowadzanie ciągłe czasu nadchodzącéj Służby Kolumny jasnéj do gorejących Miłością Boga i Bliźniego Serc naszych, kiedy Bóg bez tego gorzenia, podług prawa swego gatunkowego przedwiecznego, nie może Kolumny swéj łaski spuścić — dziękujmy Bogu żeśmy wśród przeciwności nas otaczających, całą tę najważniejszą tajemnicę naszéj siły, za łaską Boską przyjąć mogli. Jestto zaręczenie przyszłych losów naszych.

23. Pamiętajmy że poświęcnie się nasze nie tylko Ziemi ale i Niebu usłuży — bo Duchy Święte te Wielkie Herubiny dla których nietylko materya ziemi, ciała, ale i świat Duchów nadziemski dla Ich wysokości już jest za mały, te wielkie Herubiny nie rozpaliwszy ognia Boskiéj Miłości na ziemi, a to przez na

(inquam) Cherubim, nisi accenderint ignem divini amoris super terram idque per corda nostra ad id operis destinata, proindeque nisi ministerio suo mutuam vicem reddiderint Deo pro sua exaltatione, terram relinquere non possunt. Ideoque horum magnorum Cherubim adjutorium erit extraordinarium : sanctissima ista entia cum desiderio incomprehensibilis amoris ad nos descendent, nos illuminabunt, confortabunt, modo tamen illa lex specifica id illis sinat, id est : modo nos pura, recta, innocentia et amantia corda Deo semper præsentemus. Opere autem perfecto aperietur ille magnificentissimus incessus ante conspectum Dei magnorum sanctorum orbem terrarum relinquentium.

24. Solus Jesus Christus, utpote Pater terræ, terram omnino non relinquit. Ubi truncus sanctissimus divinæ arboris super terram vigilabit pro suis septem ramulis. Ipse est truncus in multis orbibus. Paternitas ejus magna est, longe lateque patens. Cum omnes in tempore suo rami virebunt, tunc juxta verba Revelationis, nubes ex septem spiritibus sub ductu patris sui, illius trunci arboris Divinæ confluent (*sic*) in sinum Patris universalis, et hæc arbor specialis conjungetur cum generali arbore amoris, juxta verba revelationis.

25. Multi filiorum tenebrarum, id est spirituum

sze serca na to przeznaczone ztąd nie wywzajemniwszy się Bogu służbą swoją za swoje podniesienie, nie mogą ziemi opuścić — Ztąd tych Wielkich Herubinów pomoc będzie nadzwyczajna; będą te najświętsze Istoty z Żądzą Miłości niepojętéj spuszczać się do Nas, nas oświecać, posilać, aby tylko to prawo gatunkowe Im tego dozwalało — to jest abśmy czyste, proste, niewinne i kochające serca zawze dla Boga stawili — A po dopełnionéj Sprawie otworzy się ten najwspanialszy Chód, w obliczu Boga, Wielkich Świętych opuszczających Glob ziemski.

24. Jeden Jezus Chrystus jako Ojciec ziemi zupełnie nie opuszcza ziemi — Jako Pień najświętszy Boskiego Drzewa na ziemi, czuwać będzie nad swemi Siedmiu Gałązkami — Jest On Pniem na Wielu Globach — Ojcowstwo Jego jest wielkie, obszerne — Jak wszystkie w czasie swoim gałęzie zazielenieją, wtenczas podług słów Objawienia, Obłok z Siedmiu Duchów pod Naczelnictwem Ojca Swego, tego Pnia drzewa Boskiego, zleją się do łona Ojca powszechnego i to drzewo szczególne przyłączy się do drzewa ogólnego Miłości — podług Słów Objawienia.

25. Wiele synów Ciemności, to jest duchów ni-

infernorum in quorum templum radius lucis divinæ necdum penetravit, columnas recipiebant; etenim multa, valde multa perfecerunt, directiones populis dederunt, formam terræ permutarunt, idque ut solet non propria sed spirituum virtute, propria magna tenebrosa columna. Ac hucusque ex more sola hujusmodi magnitudo nota erat super terram. Jesus Christus magnitudinem secundum Deum, id est magnitudinem per deductionem lucidæ columnæ manifestavit mundo.

26. Sed nunquam adhuc hucusque (*sic*) lucida columna sceptrum terræ tenuit; adhuc lumen Jesu Christi decertans cum exsuperantibus tenebris nondum (*sic*) pervenit ad illud punctum potentiæ et efficaciæ. Dum injuriis afficeretur, extingueretur adulteraretur propter majorem commoditatem, eheu! propter superbiam veluti instrumentum adhiberetur, purum lumen Jesu Christi illic atque illic tanquam mendicum in humilitate et contritione extitit. Potestas, directiones generales penes tenebrosos spiritus erant. Isti suis tenebrosis columnis terræ dominabantur; et spiritus Spirituum terræ heredium suum longe lateque patens libere percurrebat.

27. Eheu! nemo hucusque cogitavit quod Deus post evoluta duo millia lunariorum' cœlestium annorum adeo urgentem facturus sit expostulationem de

skich do których promień Światła Boskiego nie przeniknął dotąd Świątynie, Kolumny odbierało, bo wiele, bardzo wiele zrobili, kierunki ludom dali, postać ziemi zmienili, to jak zwyczajnie nie swoją ale Duchów Mocą, swoją wielką ciemną Kolumną — I dotąd zwyczajnie taka wielkość znaną tylko była na Ziemi — Jezus Chrystus wielkość podług Boga, to jest wielkość przez sprowadzenie Światłéj kolumny objawił Światu.

26. Ale nigdy jeszcze dotąd Światła Kolumna Berła Ziemi nie miała; jeszcze Światło Jezusa Chrystusa pasując się z przewyższającemi ciemnościami, nie stanęło jeszcze na tym punkcie potęgi i siły — Krzywdzone, gaszone, fałszowane, dla dogodności niestety, dla Dumy za narzędzie używane, czyste Światło Jezusa Chrystusa gdzie niegdzie sposobem żebraczym w pokorze i skrusze exystowało — Władza, kierunki ogólne przy ciemnych duchach były — Ci swemi kolumnami ciemnemi, władały ziemią — a Duch duchów Ziemi, swbodnie po swojéj obszernéj Dziedzinie przebiegał.

27. Ach! nikt dotąd nie pomyślał aby Bóg po spełnionych dwóch tysiącach xiężycowych, niebieskich Roków, tak silne zrobił Upomnienie się o mar-

dono dilapidato gratiæ et misericordiæ suæ per Jesum Christum terræ demisso, quod post hanc expostulationem nova gratia et misericordia sit effundenda, atque vi recuperatæ serenitatis aeris terreni, vi lucidarum columnarum immediate post gratiam profusarum, eadem lege specifica, sceptrum etiam et directiones terræ a lucida columna sint arripiendæ.

28. Vir per prophetam visus, (*tanquam*) labor laborum spiritus, amor populorum, in numero benedicto XLIV jam recepit jussa suprema ut faciat tam istam expostulationem quam illam executionem novæ Gratiæ atque vi ejus faciat ereptionem sceptri spiritui tenebrarum terræ. Medio seculo XIX reservasti, o Domine! hunc honorem, hanc exhilarationem, hunc eventum incognitum orbi : *Potestas penes lucidam columnam, proindeque dominatio lucis, veritatis, amoris.*

29. Sed terra inferna, peccatis gravis, juxta vocem revelatam erit impar huic hospiti cœlesti, huic lumini e sinu misericordi demisso per longum tempus fovendo. Transibunt tempora beata, obnubilabitur ignis prioris sensus in cordibus hominum, tenebrosæ autem columnæ in animas obnubilatas veluti in prædam suam irruent et dominationem arripient; quandoquidem et in hoc bimillenario Jubilæo gratiæ et misericordiæ in certis tantum præ-

notrawiący się Dar Łaski i Miłosierdzia swego, dla Ziemi przez Jezusa Chrystusa zesłanego—że po tém upomnieniu się nowa Łaska i Miłosierdzie zleje się, a w skutek rozjaśnionéj Atmosfery Ziemskiéj, w skutek tuż za Łaską lejących się światłych Kolumn tymże prawem gatunkowém, i Berło i kierunki Ziemi Światła Kolumna trzymać będzie.

28. Przez Proroka widziany. Mąż trudem trudów Ducha miłością ludów w liczbie błogosławionej 44, już odbrał Rozkaz Najwyższy, i tego Upomnienia się i tego przeprowadzenia Nowéj Łaski, a w skutek i siłą Jéj odebrania Berła duchowi ciemności Ziemi — Połowie 19go wieku zachowałeś o Panie ten zaszczyt, to uweselenie, to ziawienie nieznane Globowi:

« *Władza przy światłéj Kolumnie a ztąd pąnowanie światła prawdy, miłości.* »

29. Ale ziemia niska, ciężka grzechami podług wyrażenia Objawionego, nie potrafi długo tego Gościa Niebieskiego, to światło z Łona Miłosiernego zesłane, pielęgnować—przejdą czasy błogie, zasępi się Ogień pierwszego czucia w Sercach ludzkich — a ciemne Kolumny do zasępionych dusz jako do swéj zdobyczy przypadną — i panowanie obejmą — Bo i w tym Jubileuszu dwutysiącznoletnim Łaski i Miłosierdzia Boskiego, na pewnych tylko przygotowanych pun-

paratis locis terræ ignis sanctus ardebit, ardensque deducet per sanctas columnas cœlum super terram. Sed ad instar lucis nostræ terrenæ exurentis alias regiones, alias vero in obscuritate, alias tandem in densissimis tenebris et frigore relinquentis, et lux item cœlestis eamdem sequetur viam, atque in Jubilæo gratiæ ignis exurens electas ac præparatas nationes; in alias ne tenuissimum quidem radium suum projiciet. — Quanquam juxta sponsionem Domini sceptrum inferno ad aliquod tempus ereptum erit et tenebrosissimæ regiones, postquam dextera Omnipotentis potentiam tenebrosi eorum principis per id temporis continuerit, in otio terendo nihil agentes permanebunt.

30. Post hanc mœstam et dolendam, o consolatrix cogitatio! Succussus spiritus tenebrosus terræ nunquam amplius pristinam suam potentiam recuperabit, quia electi Domini, futura hæc luminaria terræ, jam cognoscentes viam deducendarum lucidarum columnarum, hoc unicum scutum contra tenebrarum tela, continuo jam potentiam mali concussuri sunt, atque dominatio in terram jam dividi incipiet, liberabitur pari pondere inter spiritum luminis et tenebrarum. At vos animæ puræ, amantes, quas tædium in mediis tenebris devorat, habebitis super terram etiam locum lucis ad quem anima vestra se dirigens vires exercebit. Etiam hodie Gallia, etsi non lucidum punctum, saltem ravum inter tenebras orbis

tach ziemi, Ogień Święty palić się będzie — a paląc się sprowadzi przez kolumny święte Niebo na ziemię — ale przykładem światła naszego ziemskiego palącego jedne Kraje, drugie w mroku, a inne w najgrubszych ciemnościach i zimnie zostawującego, i światło Niebieskie ulegnie téj kolei, i wśród Jubileuszu Łaski, ogień palący wybrane przygotowane Narody, nie rzuci na inne nawet najsłabszego promienia. Wszakże według zapewnienia Pana, Berło Piekłu na czas pewny wydartém będzie — i najciemniejsze Krainy po wstrzymaniu na ten czas Prawicą Wszechmocnego, potęgi Ciemnego Ich Mocarza, w zmitrężeniu, niedziałaniu przebędą.

30. Po téj smutnéj bolesnéj o! pocieszająca myśli! wstrząśnięty duch ciemny ziemi, już nigdy do dawnéj swéj potęgi niepowróci bo wybrani Pańscy te przyszłe świeczniki ziemi, znając już drogi sprowadzania światłych Kolumn tego jedynego puklerza od zamachów ciemności, ciągiem już będą chwiać potęgą Złego — i władza nad Ziemią będzie już dzielić się, będzie ważyć się, między duchem światłości i ciemności — I wy dusze czyste, kochające, tęsknotą wśród ciemności pożerane, będziecie i na ziemi już miały punkt światłości do którego dusza wasza kierując się, krzepić będzie. I dziś Francya jeżeli nie punkt światły, to choć szary wśród ciemności globu stawi — i to już jest początkowém,

præsentat, et hæc jam est inchoata progressiva evolutio tuæ ideæ, ô Deus!

31. Heic, fratres, animum advertamus, tranquillemus commotionem quæ agitat animam nostram: quare Deus, Pater universalis, hic plenus perfectus amor, in gratiam creaturarum, prolis suæ, tantummodo existens, devovens se et nihil gestiens nisi progressum et ad se appropinquationem earumdem creaturarum, quare, cum habeat dominium et potestatem, cum sit congregatio lucis, partem ejus tantum, eamque tam raro in terram dimittat et tam lugendis exponat vicissitudinibus; sinat sibi contumeliam inferri, tenebras autem triumphos ducere? Placuit Domino ante imminentem Jubilæum detegere partem mysteriorum suæ gubernationis, eoque faciliorem nobis reddere amorem sui, ne mysterium cor sursum se elevans captivum teneat.

32. Terra inter ceteros orbes inferior, id est destinata ad elaborationem inferiorum spirituum huic luctuosæ sorti subjacet. In omni officina debent esse aulæ, partitiones ad inferiorem operationem destinatæ. Artifex operis considerans hanc initialem elaborationem ex crudo, lætatur in animo propter ultimam depolitionem, quia ipse solus videt, quam necessaria sit hæc processio ad ulteriorem progressum ejus operum fictilium; atque inter sordes inferioris operationis impetus animæ ejus, amor erga

stopniowém rozwijaniem się Twéj Miłosiernéj Myśli, o Boże!

31. Tu Bracia! zwróćmy uwagę, zaspokójmy niepokój trapiący duszę naszę w téj chwili — dlaczego Bóg, Ojciec powszechny, ta pełna doskonała Miłość, dla Tworów dzieci swych tylko exystujący, poświęcający się, i nic przed Sobą prócz postępu i zbliżania do Siebie tychże tworów nie mający; dlaczego przy władzy i potędze będąc zbiorem światła, cząstkę tylko i to tak rzadko na ziemię spuszcza, i na tak smutne koleje naraża — dopuszcza zniewagi Siebie a tryumfu ciemności? — Podobało się Panu odkryć przed nastającym Jubileuszem część tajemnic swych rządów, ułatwić Nam przez to czystą Miłość Siebie, aby tajemnica serca wznoszącego się w górę, nie więziła się.

32. Ziemia między innemi Globami niższa, to jest przeznaczona do urabiania niższych duchów téj smutnéj Kolei ulega — w każdéj fabryce muszą być Sale, wydziały, do niższéj operacyi, przeznaczone — Mistrz dzieła patrząc na to obrabianie początkowe z surowego, cieszy się w Duszy widokiem ostatniego wyrobu — bo On jeden tylko widzi jak ta Koléj jest konieczną, jest na drodze postępu Jego Wyrobów — i wśród brudów niższéj operacyi, pęd, miłość do wykończonego dzieła Jego mechaniki jest taż sama — i

ultimo perfectum opus suæ artis est semper idem; et hæc est nota artificis. Cui sordes inferioris operationis jucundæ non sunt propter amorem ultimi operis, is non est artifex. Qui militem non amat, cum milite non vivit, non conjungitur in eadem pro qua militant causa, dux non est.

33. Deus certis regitur justitiæ legibus, easque non transgreditur. Constitutio orbi data per sæcula intacta manet. Per secula nihil perminutarum etiam rerum de assignato tramite vel latum quidem unguem deflexit; tanto magis elaboratio et progressus creaturarum, tanto magis formatio, propagatio, accensio luminis et ignis divini super orbem accuratissimo tramiti subjecta est. Quæcumque enim transgressio sanctitati Dei detrahere posset. Nihil contaminati in regnum cœlorum intrabit.

34. In hac sacratissima constitutione scriptum est: Amorem, sanctissimum hunc sensum, debere sponte a creatura recipi. Ex hac plena spontaneitate pendet sanctitas amoris, proindeque sanctitas Dei qui est amor ipse. Amor, divina etiam Omnipotentia intrusus, impositus, injunctus, cessaret amor esse, suam sanctitatem, suum nitorem cœlestem amitteret. Percepta hac entitate (veritate) percipiemus quam ob causam Dominus tam Omnipotens qui uno nutu concutit orbes, qui eos in altum tollere et delere uno nutu potest, quam ob causam tot conatus

to jest cechą Mistrza — Komu brudy niższéj operacyi nie są miłe, przez miłość ostatniego Wyrobu, ten Mistrzem nie jest — Kto żołnierza nie kocha, z żołnierzem nie żyje, nie łączy się w jednéj sprawie za którą walczy, ten Wodzem nie jest.

33. Bóg podług pewnych praw sprawiedliwości rządzi się i tych nieprzestępuje — Konstytucya dana Globowi przez wieki nietknięta — Przez Wieki nic najdrobniejszego z zakreślonych Kolei na włosek nie wyszło — tém bardziéj urabianie się i postęp tworów, — tém bardziéj tworzenie się, szerzenie się, rozpalanie się światła i ognia Boskiego na Globie, najściślejszéj Kolei poddana — bo wszelkie przestąpienie jużby świętości Boga uwłaczać mogło — Nic zmazanego nie wejdzie do Królestwa Niebieskiego.

34. W téj Najświętszéj Konstytucyi jest zapisane — Miłość, to najświętsze czucie musi być dobrowolnie przez Twór przyjęte — Na téj pełnéj dobrowolności świętość miłości, ztąd Boga co jest Samą Miłością zależy — Miłość choćby wszechmocnością Boga wciśnięta, narzucona, nakazana, przestałaby być miłością — swą świętość swój Blask niebieski straciłaby — z poczucia téj Istoty poczujemy dlaczego Pan tak wszechwładny, co jedném skinieniem wstrząsa Globy, co je podnieść i zniszczyć jedném Skinieniem może dlaczego tyle wysilenia robi aby

faciat ut unum suspirium unius vermis terræ lucretur. Concede Domine! ut ad faciliorem reddendum fratribus meis intellectum primariæ legis tuæ, inferiori utar comparatione. Elatus Dominator Orientis ex cujus nutu pendent tot decies centenorum millium servorum vitæ, contentus non est tributis extortis, sed totam suam potestatem deponit, omnia sua sacrificat ut unum spontaneum motum cordis amorisque ab una fragili creatura obtineat. Hæc comparatio, hæc explicatio summarum rerum per infimas, sub iisdem legibus Domini existentes, demonstrat nobis quomodo amor a spontaneitate pendeat, quomodo debeat flos odoriferans fieri a solo nostro corde enutritus. Ideoque etiam Deus, summus ille amoris magister, sese injuriis exponit, ut post transacta secula impetret a creaturis vel debilem erga se cordis motum.

35. Secundo autem articulo hujus sacratissimæ legis inscriptum est : Nulla alia re nisi hoc motu creaturas nobiliores fieri et ad Creatorem appropinquare posse. Natura ipsa rei aliam non patitur viam qua Deus hæredes futuræ gloriæ ad destinatam hæreditatem perducere possit. Ita, Domine, vi nativa hujus sacratissimæ veritatis constrictus es; et licet amor tuus centena millia nobis mediorum tradat quibus facilior via salutis reddatur, salvos nos tamen facere sine nobis, sine hac spontaneitate, sine

westchnienie jedno jednego Robaka ziemi zyskać?

Dozwól o Panie! że dla ulżenia Braciom Moim pojęcia zasadniczego prawa Twojego, porównania niższego użyję — Dumny Mocarz Wschodu od którego skinienia życie milijonowych niewolników zależy, nie przestaje na hołdach wymusznych, a całą swą władzę i dumę składa, wszystko swoje poświęca, aby dobrowolne jedno poruszenie serca, miłości, u jednéj słabéj Istoty uzyskać — To porównanie, to tłómaczenie rzeczy najwyższych przez najniższe pod temiż prawami Pana zostjącemi, wyjaśnia Nam, jak Miłość od dobrowolności zależy, jak musi stać się kwiatem wonnym przez samo tylko serce nasze wypielęgnowanym, i dlategoto Bóg, ten Najwyższy Mistrz Miłości na poniewierkę Siebie oddaje, aby po upływie Wieków wyjednał u Tworów choć słabe poruszenie serca dla Siebie.

35. A w 2im Artykule tego Najświętszego Prawa zapisano — że niczém inném tylko tém poruszeniem Twory mogą uzacniać się i zbliżać do Tworcy — z istoty rzeczy nie ma innéj drogi którąby Bóg mógł, Dziedzice przyszłéj chwały do przeznaczonego Dziedzictwa przeprowadzać.

Tak o Panie! Istotą téj Najświętszéj prawdy ściśnięty jesteś — I choć miłość Twoja milionowe sposoby ułatwienia Nam drogi zbawienia podaje — zbawić Nas wszakże bez nas, bez téj dobrowolności,

hoc proprio motu, sine hoc flore de proprio agro nostro, non potes.

36. In hoc mole operum divinorum virtus est tantum in spiritu. Spiritus autem in theca, in vita sua terrestri, amittit suam virtutem. Sed homines multa faciebant, atque facere possunt per conjunctionem, per deductionem columnarum spirituum fortium, columnarum lucidiorum vel obscuriorum idque ut vidimus prostatu animæ suæ. Hunc in modum Moyses orans, id est deducens columnam nimium validam utpote sanctam, quanquam ipse debilis exterius, quippe qui non adjutus manus sublevare non posset exitum prælii certum faciebat.

37. Propter unum justum, per merita ejus, Deus regionem, civitatem salvam facit, quia hic justus deducit puris interioribus suis columnam *Sanctam* hanc regionem, hanc civitatem a machinationibus mali defendentem; cum maxime sine hoc uno, juxta legem incommutabilis constitutionis, columna superior ad adjuvandum adfestinare non potuisset.

38. Cum igitur omnia pendeant a commotione animæ nostræ erga Deum, advertemus quid sint formæ omnes, quid confessiones, quid communiones, sine hac commotione? Eheu? quid dico : quid formæ? quæ omnem provocationem amantis Patris, ut illam ab eo expectatam commotionem faciamus suf-

bez tegó własnego poruszenia, bez tego kwiatu z własnego naszego pola nie może.

36. W ogromie dzieł Boskich, siła jest tylko w Duchu — A Duch w powłoce, w swém życiu ziemskiém traci swą siłę — A ludzie wiele robili i robić mogą przez łączenie się, sprowadzanie Kolumn duchów silnych, Kolumn jaśniejszych lub ciemniejszych, stosownie jak widzieliśmy do Stanu Ich duszy — tak Mojżesz modląc się to jest sprowadzając nader silną bo świętą kolumnę choć słaby zewnętrznie, bo Rąk bez pomocy wznosić nie mógł, losem bitwy kierował.

37. Dla jednego sprawiedliwego przez zasługi Jego, Bóg ocala Kraj, miasto — bo ten sprawiedliwy sprowadził swém czystém wnętrzem Kolumnę Świętą broniącą ten Kraj, to miasto od zamachów Złego — a właśnie bez tego jednego, stosownie do prawa Nieprzestępnéj Konstytucyi, Kolumna wyższa pospieszyć ku Ratunkowi nie mogłaby.

38. Kiedy więc na poruszeniu duszy naszéj dla Boga, wszystko zależy, uważajmy co są formy wszelkie, co spowiedzie, Komunie, bez tego poruszenia — ach! co mówię? co formy, wszelkie wyzywania Ojca kochającego, do tego oczekiwanego przez Niego poruszenia, głuszące, bo zaspakające — niepokoje Su-

focant quippe quæ conscientiæ morsus tranquillant. Hic triumphus mali completus est ubi malum mediis a Deo concessis suo bono utitur, ubi in templis Domini atri fumi Satanæ attolluntur. Sed, o irriti conatus! nihil sunt virtutes frigidæ, emortuæ, orationes, formæ illæ sine numero, fundationes etc. sola valet exauditio Dei dicentis per Vicarium suum: *Fili, præbe mihi cor tuum*, sola commotio, illuminatio animæ columnam spirituum sanctorum, proindeque gratiam, benedictionem, et cœlum deducere nobis potest.

39. Hucusque facultate a Deo sibi data homines voluerunt cœlum consequi, columnam sanctam deducere, sibi parcentes, suo commodo consulentes, proindeque animam obscurantes, atque continuo in rebus vitæ cum tenebrosa columna communicantes. Lucidæ autem columnæ in corda non multorum puriorum descendentes ad ministerium adhibitæ non fuerunt, cellulæ claustrales vel misera tuguria sola erant gratiæ habitacula. In sublimiori gradu societatis humanæ columna sancta non illuxit hucusque. Atque hodie mundus veneratur dum quis de gradu sublimiori hanc provocationem Dei, hanc sanctam intentionem animi in opera et ad ministerium, converterit in formas, in titillationem sui ipsius per orationem, accipiens eam ut finem non autem ut

mienia — Tu tryumf złego spełniony został — Kiedy złe sposobów przez Boga podanych, dla Siebie używa — Kiedy w Świątyniach Pana, czarne dymy dla Szatana wznoszą się — Ale o próżne zamachy! niczém są cnoty zimne, martwe modlitwy, te formy bez liku, te fundacye, etc., tylko jedno wysłuchanie wołającego Boga przez Namiestnika swojego : *Synu! oddaj Mnie Serce Twoje,* jedno poruszenie, rozświetlenie duszy, Kolumnę duchów Świętych a ztąd Łaskę, Błogosławieństwo i Niebo sprowadzić Nam może.

39. Dotąd dostatkiem od Boga danym ludzie chcieli Niebo osiągnąć, Kolumnę świętą sprowadzić — oszczędzając Siebie, dogadzając Sobie a ztąd zasępiając duszę, i łacząc się ciągiem w Sprawach życia z ciemną kolumną — a światłe Kolumny do Serc niewiela czystych spuszczające się nie były do Służby użyte; cele klasztorne lub nędzne lepianki były tylko siedliskiem Łaski.

Na wyższym szczeblu społeczności Święta Kolumna niezajaśniała dotąd — I dziś świat uwielbia kiedy kto z szczebla wyższego, wezwanie Boskie to święte napięcie do dzieł, do służby, na formy i łechtanie się modlitwą, biorąc ją za cel nie za środek do służby Pańskiéj, obrócił. Dziś Bóg wydał już Rozkazy, aby Światłe Kolumny do czynnéj służby na

medium ad ministerium Domini. Hodie Deus jam dedit jussa ut lucide columnæ stent super terram in activo ministerio ad defendendam a malo sanctissimam causam Domini.

40. Sanctissimo hoc mandato accepto properavi ex viculo Lithuaniæ ut illud tibi manifestem, Frater, teque appellem vi supremi imperii ad opus. Nolimus scrutari decreta, cur indignis nobis Deus rem adeo magnam, scilicet sui amoris causam concrediderit; — nolimus scrutari; — sed omnes vires ad exequendam supremam voluntatem convertamus. Alias opus esset intra muros claustrales nos abscondi una cum scintilla nos inflammante; hodie, cum gratia Altissimi ad operandum nos vocat, in media procella mundi quæ nobis imminet, opus est ut in claustro interiorum nostrorum nosmetipsos includamus, ne malum quod inhiat nobis per cancellos nostros penetret, tenebrosamque nobis deducat columnam quæ opus concutere possit.

41. Jesus Christus defensio est nostra utpote Pater atque fons omnis lucis in terram a Deo demissæ, et in hoc opere est primus post Deum operator. Deinde veniunt illi magni Cherubim, sancta illa agmina spirituum. Nos autem istius columnæ ultimum suprema voluntate gradum efficimus, maximeque illam efficimus aperturam (orificium) per quam virtus invisibilis Dei visibiliter est manifestanda. Tu autem,

ziemi stawały dla obrony od złego Najświętszéj sprawy Pańskiéj.

40. To najświętsze Rozkazanie otrzymawszy, pośpieszyłem z zakąta Litwy, dla objawienia Go Tobie Bracie, i wezwania Ciebie na mocy najwyższego Rozkazu, do Dzieła — Niebadajmy Wyroków, dla czego nam niegodnym Bóg tak wielką rzecz, bo sprawę swéj miłości, poleca — nie badajmy, a wszystkie siły do spełnienia Najwyższéj Woli obróćmy— w innéj epoce musielibyśmy w Murach klasztornych kryć się z Iskrą Nas ożywiającą—dziś kiedy Łaska Najwyższego do działania Nas powołuje, wśród burzy świata Nas czekającéj, w klasztorze wnętrza Naszego zamknąć się winniśmy, aby złe na nas czyhające za kraty nasze nie wdarło się i ciemnéj Kolumny Nam nie sprowadziło — któraby Sprawą zachwiać mogła.

41. Jezus Chrystus jest naszą Obroną, jako Ojciec i źródło wszelkiéj światłości dla Ziemi od Boga spuszczonéj, a w téj Sprawie jest pierwszym *po Bogu?* działaczem — daléj idą te Wielkie Herubiny, te Święte zastępy Duchów — a My téj Kolumy ostatni stopień z Najwyższéj Woli stanowimy — stanowimy — nadewszystko otwór ów przez który siła niewidzialna Boska, widzialnie ma się Ziemi objawiać—

o spiritus Napoleonis! speciali privilegio penultimus es in hac sancta columna, permissum est tibi vivere et operari super terra, quin cesses merus esse spiritus, permissum communicare et adjuvare instrumenta tua terrena, ut gens tua te cognoscat et ut ad tuam directionem assueta ejusque cupida, per te conducta adimpleat opus a Domino impositum, quemadmodum placuit Domino hac in re sanctissimam suam voluntatem dispositionemque revelare.

42. Quandoquidem ad eum honorem et gratiam elevati sumus ut per nos misericordia Dei fundenda sit, heus! meminerimus omni temporis momento absolutam inanitatem, libertatem ab humanis, ab omni squalore solam posse esse notam illius orificii; *minima permixtio impedire potest columnam, Deus namque legem suam specificam non immutabit.* Multi viri hodie ingemiscentes fontem gratiæ divinæ sua impuritate impediverunt. Hodie juxta supremam voluntatem revelatam gratia ab alio impedita per alium sine mora promovebitur, quia opus misericordiæ divinæ omnino implendum est. Hoc namque opus ab æterno intentum ultimis temporibus Deus ope vatis, juxta vocem S. Joannis, protraxit et servis ad implendum tradidit. Servi superiores hanc supremam voluntatem manifestarunt inferioribus.

43. Ego primus in terra hæc jussa accepi, simul-

a Ty o Duchu Napoleona szczególniéjszym przywilejem jesteś przedostatnim w téj Świętéj Kolumnie— pozwolono Tobie żyć, działać na ziemi, nieprzestając być duchem czystym, pozwolono łączyć się i wspierać narzędzia Twoje ziemskie, aby Naród Twój poznał Ciebie, i do Twojego kierunku przyzwyczajony, chciwy jego, aby prowadzony przez Ciebie, spełnił dzieło przez Pana naznaczone, jak się Panu podobało objawić w tém Najświętszą Wolę i roporządzenie Swoje.

42. Kiedyśmy do zaszczytu i łaski podniesieni, że przez Nas ma Miłosierdzie Boskie zlewać się; ach! pomnijmy w każdéj chwili, żezupełna próżność, wolność od człowieczeństwa, wszelkiego Brudu, może być cechą tego Otworu, *najmniejsze zmieszanie, zatrzymać może Kolumnę — bo Bóg prawa swego gatunkowego, nieodmieni* — Wielu mężów dziś jęczących, zdrój łaski Boskiéj przez swą nieczystość zatrzymało. — Dziś, według objawionéj Woli Najwyższéj, przez jednego zatrzymana Łaska, przez drugiego przesuniętą bez zwłoki będzie, bo dzieło Miłosierdzia Boskiego spełnionem być musi. Bo sprawę tę od Wieków osnowaną ostatniemi czasy Bardem (podług wyrażenia S. Jana), Bóg przeciągnął, i do spełnienia Sługom podał — Sługi Wyższe, objawili tę Wolę Najwyższą niższym.

43. Ja pierwszy na Ziemi ten Rozkaz otrzymałem

que mandatum supremum Tibi, Frater, mysteria Domini pandendi ac ad societatem ministerii recipiendi; ut *filum fratris tradam fratri*, verba mandati S. Joannis. Hoc et impletum est in periodo septemdecim dierum, inde a 24 Decembris usque ad 10 Januarii, undecimo autem Deus revelavit voluntatem ejus impletam esse. Hodie igitur post gratias Domino peractas quod ex suis excelsis nos indignos respexerit, licet nobis gaudere in spiritus ibique vicissim hanc gratiam atque misericordiam divinam gratulari.

44. Tum vero uti hominibus in causa spiritus militantibus licet cum fervido suspirio exhaurire calicem pro prosperitate causæ atque Patriæ nostræ. (Calix primus hujus modi super terram, quia nec ministerium hujus modi super terram, proindeque nec calix hujus modi fuit hucusque.) — memores permissum esse homini per elevationem spiritus cœnam Dominicam renovare.

1m POCULUM.

Deus! dignare accipere ad gloriam Tuam hanc primam exhibitionem sanctissimæ causæ operis spiritus in forma terrena. — Pro prosperitate, pro Sanctificatione Nominis Tui, ô Domine! pro prosperitate sanctissimæ causæ populorum, pro prosperitate Patriæ nostræ!

i razem Wolę Najwyższą abym Tobie Bracie tajemnice Pana otworzył, i do spółki służby przyjął — *abym nić Brata podał bratu*, Słowa Rozkazu Ś. Jana — To się i dopełniło w peryodzie siedmnastodniowym, od 24 Grudnia do 10 Stycznia—a 11go Bóg objawił że Wola Jego dopełnioną została—Dziś więc po złożeniu dziękczynienia Panu, że spójrzał z wysokości swoich na Nas niegodnych, wolno Nam ucieszyć się w Duchu, i Sobie wzajemnie téj Łaski i Miłosierdzia Boskiego nad Nami, powinszować.

44. A jako ludziom w Sprawie Ducha, wolno Kielich przy gorącém Westchnieniu, za Pomyślność Sprawy i Ojczyzny naszéj wychylić — Kielich pierwszy taki na Ziemi—bo ani Służby takiéj na Ziemi, a ztąd takiego kielicha niebyło dotąd — Pomniąc że pozwolono jest Człowiekowi przez podniesienie Ducha wieczerzą Pańską odnawiać.

1szy TOAST.

Boże! racz przyjąć na Chwałę Twoją to pierwsze wydanie Najświętszéj Sprawy Ducha, w formie ziemskiéj.

Za pomyślność, za święcenie się Imienia Twojego o Panie! za pomyślność Najświętszéj Sprawy Ludów, za pomyślność Ojczyzny naszéj.

2m POCULUM.

Misericordia Domini, remissio et pax tibi atque velox nobiscum conjunctio, o spiritus chari nobis herois, frater, sodalis, et cooperator in causa sacra; tu, magister, propius cognoscens decreta Domini quæ terram spectant post viginti annos passionis ex divina permissione nunc participans nostro gaudio, nostræ in spiritu collationi, accipe nunc ipsum solemnem asseverationem nostram atque depone quæ te perturbant, ô chara umbra! angores, quod sedulo dabimus operam ut dociles efficiamur ad tuas inspirationes, ad tuam directionem quam propior Deo juxta voluntatem divinam nobis indideris. Pro gaudio, pace et salute spiritus tui!

3m POCULUM.

Pro prosperitate, benedictione et sanitate dilecti nostri fratris qui gratia et privilegio divino gremium sancti ministerii ingrediens spiritum nostrum lætificavit, cor nostrum exhilaravit. Vivat. . . . . Progrediatur in pace et virtute ductus omnipotenti dextra per sanctam viam magnæ destinationis suæ.

2gi TOAST.

Miłosierdzie Pana, Odpuszczenie i Pokój Tobie i rychłe z Nami zjednoczenie o Duchu — Nam drogi Bohatyra, Bracie Towarzyszu i Współdziałaczu w Świętéj Sprawie, Ty Mistrzu! światły, znający bliżéj Wyroki Pana dla Ziemi po dwudziestoletnich cierpieniach, z pozwolenia Wyższego w téj chwili podzielający naszą radość, naszą Biesiadę w duchu, przyjm w téj chwili uroczyste zapewnienie nasze i ukój trawiące Ciebie o Cieniu drogi frasunki; że dołożym wszelkiego wysilenia aby stać się powolnymi na Twoje Natchnienia, na Twój Kierunek jaki bliższy Boga, podług Woli Boskiéj zakreślać będziesz. Za radość Pokój i zbawienie, Ducha Twojego!

3ci TOAST.

Za pomyślność, Błogosławieństwo i Zdrowie Miłego Nam Brata, co z Łaski i przywileju Boskiego w Krąg Świętéj Służby wstępując, uweselił Ducha naszego, Serce nasze rozradował — Niech żyje.... niech idzie w pokoju i sile, prowadzony Wszechmocną Prawicą po Świętéj Drodze Wielkiego Przeznaczenia swojego.

AVIS.

Il a été fait, au moyen de la lithographie, un *fac-simile* de l'original même de cet écrit de M. Towiański, intitulé *Biesiada*, en polonais, ce qui se peut rendre assez bien en français par *Banquet*. C'est sur ce *fac-simile* que nous avons fait la traduction latine de cet écrit, traduction qui rend fidèlement la pensée de l'original, parce que la langue latine s'y prête mieux, et c'est pour cela que nous la publions ici. Il y avait une traduction française du Banquet, qui s'attachait plus à la lettre qu'à la pensée ; la nouvelle que nous présentons ici est faite en confrontant celle-là avec la traduction latine ; elle est faite par un de nos amis, homme très respectable, qui a bien voulu se charger de cette traduction. Nous avons partagé tout cet écrit en un certain nombre de paragraphes, pour faciliter la citation des passages, et rendre possible la vérification des renvois.

BANQUET.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Ainsi soit-il.

1. Prélude à la fête du 17 janvier, célébrée intérieurement et extérieurement pour la plus grande gloire de Dieu et pour lui rendre les plus ferventes actions de grâce en reconnaissance de l'entrée au Saint Ministère de notre frère...; fête célébrée dans une réunion encore obscure et peu nombreuse, ainsi qu'il convenait à la première manifestation de cette œuvre et au premier pas qu'elle faisait à l'extérieur, de la région intérieure des esprits, dans laquelle elle avait été jusqu'ici entièrement renfermée.

2. Ce moment si saint, si joyeux que Notre-Seigneur nous accorde, consacrons-le à méditer les grands, les sacrés mystères que Dieu dans sa miséricorde et par l'effet de sa grâce a daigné nous révéler. Ces mystères seront la base d'après laquelle nous dirigerons notre conduite dans l'exercice du ministère que nous aurons à remplir; ils seront la source à laquelle nous irons puiser la force dans le temps difficile.

3. Représentons-nous l'homme comme la dernière enveloppe, comme le dernier point visible par lequel des légions d'Esprits opèrent invisiblement.

4. Ces légions d'Esprits sont différentes les unes des autres. C'est une loi établie par le Très-Haut que l'esprit de chaque homme, et même l'esprit de chaque créature soit dans un certain rapport d'harmonie avec ces diverses légions.

5. Des nuages d'Esprits que nos yeux ne peuvent apercevoir couvrent le globe de la terre : parmi ces purs Esprits, sans enveloppe, sans organes corporels, et par cela même sans vie terreste, il y en a qui font pénitence et qui subissent de nouvelles élaborations. Ceux-là attendent ainsi que la Volonté Supérieure les introduise de nouveau dans cette vie terrestre. Cette introduction est leur mort en tant qu'Esprits, parce que c'est la cessation des facultés, du caractère et de la puissance propre aux Esprits.

Il y en a d'autres (ce sont les Esprits Supérieurs et Saints), qui, après avoir accompli leur pèlerinage terrestre, fidèles aux lois de l'amour, ne peuvent plus, à cause de leur élévation, habiter dans aucune enveloppe terrestre ; ils ne sont plus assujettis à la manière d'opérer propre aux esprits joints à un corps ; mais ils continuent leurs opérations ultérieures dans l'état de purs esprits, dans l'état de liberté et de vie.

6. La terre est une vallée, en ce sens que les seuls esprits inférieurs (qui sont les auteurs des tentations) infestent sa surface. Mais Dieu, en envoyant Jésus-Christ du haut de ses tabernacles, a vaincu et dissipé en partie ce mal de la terre : Jésus-Christ a ouvert le chemin du Ciel et vaincu l'Enfer, c'est-à-dire ces Esprits inférieurs qui font peser leur action sur la terre, et qui la régissent dans le sens de leur nature. Jésus-Christ a obtenu ce succès en répandant la lumière divine tant par sa doctrine sacrée que par sa vie, son exemple et surtout par ce souffle divin qu'il souffla sur un petit nombre d'hommes préparés pour cet honneur.

Sitôt que cette lumière divine pénétra l'intérieur des hommes, en vertu de la loi spécifique, de la loi de sainte harmonie, loi à l'exécution de laquelle Dieu veille par-dessus tout, les légions des Esprits inférieurs, qui opéraient par leurs enveloppes et leur point terrestre, durent céder : les Esprits supérieurs, en vertu de la même céleste harmonie, prirent leur place. En sorte que des légions plus pures en vertu du degré de clarté apportée par Jésus-Christ s'établirent dans plusieurs parties de la terre : le sceptre fut enlevé à l'Enfer, et la Très-Sainte Vierge, instrument d'une grande influence dans l'affaire de l'amour de Dieu, écrasa la tête du serpent.

7. Aujourd'hui que par l'altération de la lumière de Jésus-Christ, ou même par son extinction com-

plète, et par la négligence à nourrir le feu divin dans les cœurs, les colonnes ténébreuses se sont de nouveau répandues sur la terre, toujours en vertu de la loi spécifique dont nous avons parlé, Dieu dans sa miséricorde qui ne s'épuise jamais a résolu non seulement de raviver la lumière de Jésus-Christ, de la purifier et de la rendre ardente, mais même d'en porter l'intensité jusqu'à la splendeur d'une étoile; en sorte que le feu de l'amour divin, le feu de la nouvelle alliance, vienne porter la joie sur la terre en deuil, et que l'Enfer perde davantage de sa puissance et de son empire. Ce sera l'effet de cette étoile par l'éclat de laquelle ces légions ténébreuses seront terrassées, tandis que les esprits purs descendront à la place en transmettant la divine lumière.

8. Lorsque Dieu, selon sa miséricordieuse révélation faite à la terre, répandant du haut de ses espaces non terrestres les Esprits supérieurs et faisant brûler de plus en plus le feu de son amour, l'aura porté au plus haut point d'intensité sous son septième Messie et que ce feu aura occupé toute la terre, alors le mal de la terre s'évanouira, il périra entièrement: la sainte révélation en a été faite.

9. Tirons de là, mes frères, cette solide instruction : *La vertu est seulement dans l'esprit, et elle y est d'autant plus grande que l'esprit est plus élevé et plus pur.* Un seul Esprit inférieur fait mouvoir aujour-

d'hui toute la Russie. La bienheureuse Vierge par la force de sa sainteté soumet d'un seul signe des légions entières de ces Esprits à sa volonté, et Jésus-Christ, qui est, à cause de sa grande sainteté, comme un léger nuage, fait trembler tout l'Enfer.

10. Mettons à profit la lumière de Jésus-Christ qui nous a été envoyée; faisons-la grandir dans nos cœurs; faisons-la brûler jusqu'à la splendeur d'une Étoile. Cette lumière est notre unique salut dans notre ténébreux pèlerinage; elle est notre bouclier, notre force, notre défense contre l'action du mal encore si puissante. Allumons-la cette lumière par nos supplications, nos actes d'humilité, de contrition et d'amour, par la pénétration et par le travail intérieur; et de cette sorte à chaque moment, selon l'état de notre âme, la colonne ténébreuse des Esprits sera changée en colonne lumineuse, et ainsi nous viendra la bénédiction de Dieu, la consolation, la joie de l'esprit et surtout le secours d'en haut, le discernement et la force dont nous avons besoin pour nous acquitter de uotre Mission, pour accomplir ces œuvres gigantesques. La lumière terrestre et la force matérielle ne sont rien en comparaison de la lumière et de la force d'un seul esprit inférieur dégagé d'enveloppe. Que doit-ce être donc que toute une colonne lumineuse composée des Saints du Seigneur, et au sommet de laquelle agit Dieu lui-même! Or pour attirer une telle colonne il suffit (ô grâce in

compréhensible du Seigneur!) d'un seul soupir humble, pur et fervent!

11. Il y a dans l'homme la volonté; mais cette faculté n'a qu'une influence minime sur ses actions. Souvent Dieu constitue l'homme libre et lui rend tout facile. Sa liberté consiste en ce que les légions lumineuses aussi bien que les ténébreuses se retirent de lui, et attendent quelle direction il prendra, laissé ainsi à lui-même et tout à fait libre. Mais dès qu'il s'est tourné vers la lumière ou vers les ténèbres, les colonnes lumineuses ou ténébreuses (en vertu de la loi d'harmonie, cette loi suprême dont nous avons parlé) s'emparent de son intérieur et le gouvernent selon leur nature. Un grand obscurcissement volontaire de l'âme produit cet effet malheureux que pendant longtemps la colonne d'esprits ténébreux possède l'âme; et celui qui est dans cet état se trouve, d'après les paroles de la révélation, *lié par la puissance du mal.* L'infortuné est alors privé de sa volonté, parce que son esprit est sous l'influence de la colonne ténébreuse. Il a néanmoins toujours le pouvoir de se soustraire à cette influence en déployant toutes les forces de son âme; au milieu de cet enfer où il se trouve, il peut produire une petite lumière et avec cette petite lumière attirer à lui une colonne protectrice au milieu de sa calamité; mais cela est presque impossible. Car s'il ne l'a pas fait avec l'aide de la grâce et lorsqu'il était parfaitement libre, comment le fera-t-il au milieu de

l'atmosphère infernale dans laquelle il s'est mis? Il viendra néanmoins un temps où l'infortuné, par un effet de la miséricorde divine, recouvrera de nouveau sa liberté et le secours de la grâce; et son sort dépendra alors de la manière dont il usera des dons du Ciel.

12. Qu'est-ce donc que notre raison terrestre, notre science, notre vertu? Combien il est vrai que notre lumière terrestre portée à son plus haut point n'est rien en comparaison de la lumière divine qui nous donne notre vraie direction! D'après les paroles de la révélation, quelqu'un peut se trouver placé au plus haut rang sur la terre, quoique dans une vie antérieure il n'ait pas même été un homme. Et l'esprit d'un ours après avoir quitté les solitudes polaires peut se trouver au comble des honneurs sur le premier trône du monde. Oh! que la pureté, l'humilité et la contrition sont des armes admirables, puisqu'un seul soupir poussé avec pureté par un simple berger lui attire la colonne de la lumière! Dans notre état présent, où le mal règne encore avec tant d'empire sur la terre, où trouverons-nous notre refuge si ce n'est dans la pureté et la contrition?

13. Après la commotion universelle, après que l'œuvre aura commencé, la puissance du mal, obligée de céder devant les progrès de la lumière, se trouvera diminuée. Après le combat l'ardeur de l'amour divin

s'élèvra à un si haut point, que le mal, en vertu de la loi spécifique, se retirera tout à fait pour un temps. Mais l'homme chargé de diriger cette œuvre doit avoir l'âme si pure et si enflammée que par la force de sa colonne lumineuse (colonne qu'attireront son mérite et son travail intérieur), il neutralise et réduise à néant tous les efforts du mal, et qu'il établisse ainsi l'œuvre admirable. C'est contre lui, comme étant le point le plus important, que l'enfer exercera toute sa puissance : *A mesure que l'esprit de l'homme de la prédestination agira au dehors, les tentations deviendront de plus en plus terribles contre lui.* Ce sont les paroles mêmes de la révélation. Il doit se soutenir constamment dans cet état de sainteté, de peur que le mal ne le surprenne tout à coup par la colonne ténébreuse. Cet effort continuel pour se soutenir dans l'état de sainteté est la croix de la nouvelle alliance et le martyre de l'Esprit.

14. Jamais depuis le commencement du monde les colonnes lumineuses n'ont brillé sur la terre comme elles brilleront pendant et après ce combat par la force du pur et fervent amour pour Dieu. Le mal reconnaîtra la grandeur de cette vertu, et se retirera : alors toutes choses seront arrangées conformément à la volonté divine.

15. Jésus-Christ a racheté le genre humain en ce sens que sa sainteté a attiré une colonne lumineuse

au moyen de laquelle il a dissipé les épaisses ténèbres de la terre.

16. L'humilité pénètre les cieux en ce sens qu'elle en fait descendre la colonne lumineuse.

17. La bienheureuse Vierge a écrasé la tête du serpent en ce sens qu'elle a été un des instruments les plus puissants pour chasser les ténèbres au moyen des colonnes lumineuses.

18. Il résulte un grand bien de l'union dans la prière; parce qu'alors la plupart des colonnes lumineuses produisent un air lumineux devant lequel les mauvais esprits prennent la fuite. Au temps du grand combat cet air lumineux deviendra universel; événement dont la terre sera alors témoin pour la première fois, et le monde connaîtra la puissance de Dieu.

19. Tous les Testaments futurs dépendront d'un plus grand embrasement d'amour pour Dieu dans le cœur des hommes, et par conséquent d'après la loi de la céleste harmonie, ils coïncideront avec l'envoi d'Esprits de plus en plus supérieurs; en d'autres termes avec la descente de la grâce céleste. En sorte que sous le septième Messie la terre deviendra le ciel, tant sera grand l'amour de Dieu; et ainsi se

consommera la sanctification des hommes, sanctification que cet amour peut seul produire.

20. Chaque globe est assujetti à cette loi.

21. L'Agneau est le seul qui ôte les péchés et qui produise le salut; parce que l'Agneau accepte par amour d'être mal reçu par la terre ténébreuse, par la terre qui ne comprend pas la lumière. Malgré les adversités qu'il éprouve de la part des hommes, il allume en lui-même le feu divin, attire la sainte colonne et sauve ainsi les hommes quoiqu'ils soient ses ennemis, en ce sens qu'ils gémissent sous la puissance du mal. Mais la connaissance de l'Agneau ne vient que dans un temps plus reculé, c'est-à-dire à l'époque où cette lumière sera reçue et propagée. L'Agneau de Dieu souffrira toujours et sera toujours immolé, en ce sens que les colonnes mauvaises fondront sur lui, agissant par les hommes comme par des instruments.

22. Nous avons reçu l'ordre de porter secours à la terre, quelque puissant que soit le mal sous lequel elle gémit. Nous accomplirons cette mission quand le temps en sera venu, en attirant continuellement la colonne lumineuse dans nos cœurs par notre amour ardent pour Dieu et le prochain. Sans cet embrasement de nos cœurs, Dieu ne pourrait pas, vu son éternelle loi spécifique, faire descendre sur nous la

colonne de sa grâce. Que Dieu soit donc béni de ce qu'au milieu des obstacles qui nous environnent nous avons pu recevoir par sa grâce ce mystérieux et imense don de notre force. C'est la garantie pour notre avenir utile.

23. Souvenons-nous que notre dévouement sera non seulement à la terre mais encore au ciel. Car les Esprits purs et saints, ces grands Chérubins pour qui non seulement la substance de la terre et d'un corps, mais encore le monde des esprits inférieurs est trop étroit, à cause de leur sublimité, ces grands Chérubins, dis-je, ne peuvent quitter la terre tant qu'ils n'y auront point allumé le feu de l'amour divin, et cela par le moyen de nos cœurs destinés à cette fin ; il faut qu'ils témoignent ainsi à Dieu leur reconnaissance pour la grande élévation dont il les a doués. Ce sera donc un avantage remarquable pour ces sublimes Chérubins, de pouvoir avec leur désir incompréhensible d'amour descendre sur nous pour nous éclairer et nous fortifier; et ils le pourront pourvu que la loi spécifique le leur permette, c'est-à-dire pourvu que nous autres nous présentions toujours à Dieu des cœurs purs, droits, innocents et enflammés d'amour. C'est après l'achèvement de cette œuvre que s'ouvrira sous les yeux de Dieu cette marche splendide des grands saints se retirant pour toujours de la terre.

24. Jésus-Christ seul, en sa qualité de père de la terre, ne quitte pas la terre tout à fait. Étant le tronc très saint de l'arbre divin, il veillera sur la terre pour ses sept rameaux. Il est le tronc dans plusieurs globes. Sa paternité est grande; elle s'étend au long et au large. Lorsque tous les rameaux auront verdi chacun en son temps, alors (selon les paroles de la révélation) le nuage des sept esprits sous la conduite de leur père, c'est-à-dire de ce tronc de l'arbre divin, confluera dans le sein du père universel; en sorte que cet arbre particulier ira s'unir (selon les paroles de la révélation) à l'arbre général de l'amour.

25. Un grand nombre de fils de ténèbres, c'est-à-dire d'Esprits inférieurs dans l'enveloppe desquels le rayon de la lumière divine n'a point encore pénétré, recevaient l'influence des colonnes ténébreuses; car ils ont accompli beaucoup de choses, réussi dans un grand nombre de tentatives; ils ont imprimé des directions aux peuples; ils ont changé la face de la terre : or ils n'ont point obtenu ces résultats par leur propre vertu, mais bien, comme cela arrive habituellement, par la puissance de la grande colonne ténébreuse à laquelle ils appartenaient. Ce genre de grandeur était le seul connu sur la terre. Jésus-Christ a manifesté au monde la grandeur selon Dieu, c'est-à-dire celle qui fait les grandes choses en attirant la colonne lumineuse.

26. Mais jamais jusqu'à présent la colonne lumineuse n'a tenu le sceptre de la terre. La lumière de Jésus-Christ dans ses combats avec les ténèbres n'est pas encore arrivée à un degré de puissance et d'efficacité suffisant pour triompher. Cette pure lumière de Jésus-Chris éttait injuriée; on l'éteignait, on la falsifiait, on s'en servait comme d'instrument pour de vils intérêts; hélas! on la faisait même servir à l'orgueil; ainsi, errante çà et là, cette lumière a été jusqu'ici comme mendiante, dans l'opprobre et la contrition. Le pouvoir et le gouvernement général étaient en la puissance des Esprits ténébreux. Ce sont eux qui par leurs colonnes ténébreuses dominaient la terre, et l'Esprit des Esprits de la terre parcourait librement au long et au large son vaste héritage.

27. Hélas! personne jusqu'à présent n'a songé au compte rigoureux que Dieu, après deux mille années de lunes célestes, doit demander du don ainsi dilapidé de la grâce et de la miséricorde transmises à la terre par l'intermédiaire de Jésus-Christ. Personne n'a songé qu'après que Dieu aura ainsi demandé ce compte rigoureux, une nouvelle grâce et une nouvelle miséricorde doivent être répandues, et que la sérénité de l'air ayant été ainsi recouvrée, et les colonnes lumineuses ayant été envoyées immédiatement après la grâce, en vertu de la loi spécifique, le sceptre et les gouvernements de la terre vont être possédés par la colonne lumineuse.

28. L'homme vu par le prophète, l'homme qui est le travail des travaux de l'esprit et l'amour des peuples, dans le nombre béni de 44, a déjà reçu l'ordre suprême de faire rendre ce compte, d'exécuter cette diffusion de la grâce nouvelle et d'arracher ainsi le sceptre à l'esprit de ténèbres. C'est au milieu du XIXe siècle que vous avez réservé, ô mon Dieu! cet honneur, cette joie, cet événement inconnu au monde :

Pouvoir entre les mains de la colonne lumineuse, et par conséquent domination de la lumière, de la vérité et de l'amour.

29. Mais la terre inférieure appesantie par les péchés sera incapable (d'après les paroles de la révélation) de conserver longtemps cet hôte céleste, cette lumière descendue du sein de la miséricorde divine. Les temps heureux passeront, le sentiment de la ferveur première s'obscurcira dans le cœur des hommes, et les colonnes ténébreuses fondront sur les âmes ainsi obscurcies comme sur une proie, elles reprendront leur domination. Car même pendant ce jubilé bimillénaire de grâces et de miséricorde, le feu sacré ne brûlera que dans certains endroits privilégiés de la terre; par son ardeur il attirera les saintes colonnes et fera venir le ciel sur la terre. A l'instar de notre lumière terrestre qui brûle certains pays pendant qu'elle en laisse d'autres dans l'obscurité et d'autres dans d'épaisses ténèbres et dans un

froid glacial, la lumière céleste pendant le jubilé de grâce enflammera certaines nations élues et prédestinées, tandis qu'elle ne laissera pas tomber le moindre rayon sur d'autres. Cependant, d'après la promesse du Seigneur, le sceptre sera arraché à l'Enfer pendant un temps; la droite du Tout-Puissant enchaînera pendant ce temps la puissance du prince des pays les plus ténébreux, et ces pays resteront oisifs et sans rien entreprendre.

30. Après cette triste et pénible considération, ô pensée consolante! l'Esprit de ténèbres sera vaincu et ne recouvrera jamais plus son ancien pouvoir sur la terre. Car les élus du Seigneur, ces futurs luminaires de la terre, connaissant désormais le moyen d'attirer les colonnes lumineuses (moyen qui est notre unique bouclier contre les traits des esprits de ténèbres), ne cesseront plus de saper la puissance du mal. De cette sorte le pouvoir sur la terre commencera à se partager entre l'Esprit de lumière et l'Esprit de ténèbres, et ils se feront équilibre. Mais vous, ô âmes pures et aimantes! que l'ennui dévore au milieu des ténèbres, vous aurez sur la terre même un lieu de lumière, et en vous y dirigeant vous exercerez vos influences. Même dès à présent la France présente sinon un point lumineux, du moins une lueur rougeâtre; et c'est là, ô mon Dieu, un commencement de l'évolution progressive de votre idée.

31. Ici, mes frères, faisons attention et apaisons le trouble qui agite notre âme. Pourquoi Dieu, ce père universel, cet amour plein et parfait, qui n'existe que pour ses créatures qui sont ses enfants, qui se dévoue à elles, et qui ne désire rien tant que le progrès et le rapprochement de ces mêmes créatures vers lui, pourquoi, dis-je, ce maître absolu qui possède la souveraine puissance et qui est lui-même le foyer de la lumière, n'envoie-t-il sur la terre qu'une partie de cette lumière, et encore si rarement? Pourquoi l'expose-t-il à de si tristes vicissitudes, permettant qu'elle soit dans l'opprobre et que les ténèbres soient triomphantes? Il a plu au Seigneur, avant le jubilé qui va s'ouvrir prochainement, de découvrir une partie des mystères de son gouvernement providentiel, et de rendre ainsi plus facile notre amour pour lui, en faisant que le cœur, qui veut s'élever, ne soit plus retenu captif par l'obscurité du mystère.

32. Parmi les différents globes, la terre occupe le rang inférieur, en ce sens qu'elle est destinée à l'élaboration des esprits inférieurs; c'est là son malheureux partage. Dans tout atelier, il doit y avoir des compartiments et des laboratoires destinés aux premiers dégrossissages. L'artiste, à la vue de ces premières opérations que subit la matière brute, se réjouit en lui-même dans la pensée des derniers perfectionnements auxquelles elle doit arriver. Lui seul voit combien cette gradation est nécessaire pour

que ses ouvrages arrivent à leur perfection. Au milieu des saletés du dégrossissage, l'impétuosité de son amour pour le chef-d'œuvre qu'il a en vue est toujours la même. Et c'est là le caractère qui distingue le véritable artiste. Quiconque n'aime pas les saletés du dégrossissage en vue du chef-d'œuvre qui doit en sortir, celui-là n'est pas artiste. Quiconque n'aime pas le soldat et ne vit pas volontiers avec le soldat en prenant part à ce qui est l'objet du soldat, n'est pas un capitaine.

33. Dieu est assujetti à certaines lois de justice, et il ne les transgresse pas. La constitution donnée au monde traverse les siècles sans recevoir aucune atteinte. Rien le long des siècles, même parmi les plus petites choses, ne s'est jamais écarté d'une ligne de la marche tracée. A plus forte raison l'élaboration et le progrès des créatures, et surtout la formation, la propagation et l'embrasement de la lumière et du feu divin dans le monde, sont toujours assujettis à la marche la plus réglée. La moindre transgression serait une atteinte à la sainteté de Dieu. Rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu.

34. Dans cette constitution très sainte il est écrit que l'amour, ce sentiment si saint, doit être reçu librement par la créature. De cette pleine spontanéité dépend la sainteté de l'amour, et partant la sainteté de Dieu qui est l'amour lui-même. L'amour, s'il était

forcé, imposé, obligé, le fût-il par la toute-puissance divine, cesserait d'être amour; il perdrait sa sainteté et sa céleste splendeur. Une fois ce point entrevu, nous comprendrons pour quelle raison le Seigneur tout-puissant, qui d'un seul signe ébranle les mondes, qui d'un seul signe peut les enlever et les anéantir, fait néanmoins tant d'efforts pour obtenir d'un ver de terre un seul soupir. Permettez-moi, mon Dieu, pour rendre plus intelligible à mes frères cette notion de votre loi fondamentale, de me servir d'une comparaison basse et terrestre. Le superbe dominateur de l'Orient, de la volonté duquel dépend la vie de tant de centaines de milliers de sujets, n'est pas content des tributs qu'il obtient de force. Mais il dépose toute sa puissance, il sacrifie tout pour obtenir d'une faible créature un seul mouvement spontané du cœur, un seul acte d'amour. Cette comparaison, cette explication des choses les plus élevées par les plus basses que règlent pareillement les lois de Dieu, nous montre comment l'amour dépend de la spontanéité, et comment cette fleur odoriférante doit être produite uniquement par notre cœur. C'est pour cela que Dieu lui-même, ce maître suprême de l'amour, s'expose aux injures pendant des siècles, pour obtenir de ses créatures un faible mouvement du cœur.

35. Le second article de cette Sainte Constitution est celui-ci : Le mouvement spontané de l'amour est le seul moyen pour les créatures de se perfectionner

et de se rapprocher du Créateur. C'est la nature même des choses qui fait que Dieu n'a aucun autre moyen de conduire les héritiers de la gloire future au bonheur qui leur est destiné. C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous êtes lié par cette loi essentielle; et quoique dans votre bonté vous nous fournissiez cent mille moyens pour nous faciliter le chemin du salut, il ne vous est pas possible de nous sauver sans nous, c'est-à-dire sans cette spontanéité de notre amour, sans ce mouvement propre de notre cœur, sans cette fleur poussée de notre propre fonds.

36. Dans ce vaste ensemble des ouvrages de Dieu, l'esprit seul possède la force. Mais il perd cette force pendant qu'il habite dans une enveloppe, c'est-à-dire pendant qu'il fournit sa vie terrestre. Cependant les hommes ont fait et peuvent faire beaucoup par leur adjonction à des colonnes d'Esprits dégagés d'enveloppe; et selon l'état de leur âme ils attirent à eux, ainsi que nous l'avons vu, des colonnes lumineuses ou des colonnes ténébreuses. C'est ainsi que Moïse, quoique faible extérieurement, puisqu'il ne pouvait sans être soutenu tenir les mains élevées, déterminait le succès du combat par sa prière, c'est-à-dire en attirant une Colonne d'autant plus forte qu'elle était plus sainte.

37. C'est par un seul homme juste et par l'influence de ses mérites que Dieu sauve toute une ville

et tout un pays. Ce juste, par la pureté de son intérieur, attira la Colonne sainte qui protégea cette ville et ce pays contre les machinations du mauvais esprit. Sans lui la Colonne supérieure n'eût jamais pu (à cause de la loi immuable et fondamentale) accourir et porter secours.

38. Puisque tout dépend ainsi du mouvement de notre âme vers Dieu, concluons le peu de valeur de tout ce qui n'est que forme, de ces confessions et de ces communions que n'accompagne pas le mouvement du cœur. Hélas! que dis-je? le peu de valeur! Tout en tranquillisant les remords de notre conscience, ces pratiques extérieures ne servent qu'à étouffer l'attrait par lequel le Père céleste nous excite au mouvement d'amour qu'il attend de nous. Le mal arrive à son complet triomphe lorsqu'il parvient à tourner à son avantage les moyens établis de Dieu, lorsque dans les temples du Seigneur s'élèvent les épaisses fumées de Satan. O vains efforts que ces froides vertus, ces prières mortes, ces cérémonies sans nombre, ces institutions, etc.! La seule chose qui ait de la valeur, c'est de correspondre àl'appel de Dieu qui nous dit par son vicaire : *Mon fils, donne-moi ton cœur;* c'est la commotion et l'illumination de notre âme qui peut seule nous attirer la Colonne des Esprits saints, et par conséquent la Grâce, la Bénédiction et le Ciel.

39. Jusqu'à présent, Dieu l'ayant ainsi permis, les hommes ont voulu gagner le Ciel et attirer la Colonne sainte, tout en s'épargnant, en cherchant leurs propres satisfactions et partant en obscurcissant leur âme, et en communiquant sans cesse dans les choses de la vie avec la Colonne ténébreuse. Les Colonnes lumineuses descendues dans les cœurs d'un assez grand nombre d'hommes purs et saints n'ont pas été employées au ministère extérieur : les cellules des cloîtres et de pauvres réduits ont été les seules habitations de la grâce; mais la Colonne sainte n'a jamais brillé jusqu'ici au sommet de la société humaine. Aujourd'hui le monde est dans l'admiration lorsque, dans les rangs élevés, quelqu'un favorisé de l'attrait de Dieu et de la sainte vocation aux œuvres et au ministère, au lieu de suivre cette inspiration, se contente de quelques formes et de s'exciter lui-même par l'oraison, prenant ainsi son attrait pour la fin au lieu de le considérer comme un moyen pour le ministère du Seigneur. Aujourd'hui Dieu a donné des ordres pour que les Colonnes lumineuses se tinssent sur terre dans l'activité du ministère pour défendre contre le mal la sainte cause de Dieu.

40. C'est après avoir reçu cet ordre divin, mon cher frère, que je suis venu d'un village de la Lithuanie pour vous le communiquer, et pour vous intimer la volonté suprême qui vous appelle à cette œuvre.

Ne scrutons pas les décrets de Dieu en cherchant pourquoi il a voulu confier à des hommes aussi indignes que nous une si grande mission, qui n'est autre que la cause même de son amour. Non, ne scrutons pas; mais employons plutôt toutes nos forces à exécuter sa volonté suprême. Si Dieu ne nous appelait pas ainsi, il faudrait nous cacher dans un cloître avec l'étincelle qui nous enflamme; mais aujourd'hui que la grâce du Très-Haut nous pousse à agir au milieu de la tempête du monde qui nous menace, il est nécessaire de nous enfermer nous-mêmes dans le cloître de notre intérieur, de peur que le mal qui s'acharne après nous ne pénètre dans notre retraite, ne nous atteigne par sa Colonne ténébreuse, et n'amène ainsi la ruine de l'œuvre.

41. Jésus-Christ est notre défense en tant que Père et source de la lumière que Dieu a donnée à la terre, et dans cette entreprise il est le premier agent après Dieu. Viennent ensuite les grands Chérubins, ces saintes légions d'Esprits. Pour nous, nous formons par la volonté suprême le dernier rang de cette Colonne; notre mission est surtout d'en être l'orifice par lequel la vertu invisible de Dieu va être manifestée visiblement. Pour toi, ô esprit de Napoléon, par un privilége spécial tu te trouves l'avant-dernier dans cette Sainte Colonne, et il t'est permis de vivre et d'opérer sur la terre; sans cesser d'être un pur esprit, il t'est permis de communiquer avec

tes instruments terrestres et de les aider, afin que ta nation te connaisse, et qu'accoutumée à ton commandement qui lui est si cher, et conduite par toi elle accomplisse l'œuvre dont Dieu l'a chargée. Il a plu au Seigneur de révéler ainsi sa volonté très sainte et les dispositions de sa Providence.

42. Puisque c'est par nous que la miséricorde de Dieu doit être répandue, et que nous avons été élevés à ce haut degré de grâce et d'honneur, ah ! souvenons-nous à chaque instant que la parfaite abnégation de nous-mêmes, le parfait dégagement de toutes les choses humaines, l'exemption de toute souillure peuvent seuls être le caractère de cet orifice. *Le moindre mélange peut empêcher la Sainte Colonne, car Dieu ne changera pas sa loi spécifique.* Bien des personnes qui gémissent aujourd'hui ont arrêté la source de la grâce divine par leur impureté. Aujourd'hui, selon la suprême volonté qui a été révélée, la grâce entravée par l'un va être sans retard mise à profit par un autre; car l'œuvre de la divine miséricorde doit absolument s'accomplir. Cette œuvre que Dieu a décrétée de toute éternité a été fixée à ces derniers temps par le ministère de son prophète, et l'accomplissement en a été confié à ses serviteurs. Les serviteurs supérieurs ont manifesté cette volonté suprême aux inférieurs.

43. Le premier sur terre, j'ai reçu cet ordre, et

en même temps il m'a été commandé, mon cher frère, de vous découvrir ces mystères du Seigneur, et de vous recevoir comme coopérateur dans cette mission; afin que *je livre au frère le fils du frère*, selon l'expression même du commandement de saint Jean. C'est ce qui a été accompli dans la période de dix-sept jours, savoir depuis le 24 décembre jusqu'au 10 janvier. Le 11 janvier Dieu a révélé que sa volonté était accomplie. Aujourd'hui donc, après avoir rendu grâces à Dieu de ce qu'il a jeté du haut des cieux ses regards sur notre indignité, il nous est permis de nous réjouir en esprit, et de nous féliciter mutuellement de cette grâce et de cette miséricorde divine.

44. Étant donc des hommes enrôlés pour la cause de l'Esprit, il nous est permis de boire avec un fervent soupir pour la prospérité de cette cause et de notre patrie. C'est la première fois qu'on boit ainsi sur terre, parce qu'il n'y a jamais eu encore sur terre un ministère pareil, et qu'on n'a pu par conséquent porter de semblables toast. Buvons, en nous souvenant qu'il est permis à l'homme par l'élévation de l'Esprit de renouveler la cène du Seigneur.

1er TOAST.

O Dieu, daigne recevoir pour ta gloire cette première manifestation extérieure et sous forme terres-

tre de la Très Sainte Cause de l'Esprit. Pour la prospérité, pour la sanctification de ton nom, ô Seigneur! pour la prospérité de la Très Sainte Cause des peuples, pour la prospérité de notre patrie!

IIe TOAST.

A toi la miséricorde de Dieu, le pardon, la paix et la prompte réunion avec nous, ô esprit du héros qui nous est cher, ô notre frère, ô notre compagnon et notre coopérateur dans la cause sacrée! Maintenant qu'après les vingt années de souffrances que Dieu a permises, tu participes à notre joie et à notre banquet spirituel, dépose, ô ombre chère, les angoisses qui te troublent; et reçois, ô notre maître, la promesse solennelle que nous te faisons d'être dociles à tes inspirations, et de suivre la direction que tu nous donneras selon la volonté de Dieu, duquel tu es maintenant plus proche. A la joie, à la paix, au salut de ton esprit!

IIIe TOAST.

Pour la prospérité, la bénédiction et la santé de notre très cher frère, qui par la grâce et le privilége de Dieu, entrant dans notre saint ministère, fait tressaillir notre esprit et comble de joie notre cœur. Vive N.... Qu'il aille en paix et que, fortifié et conduit par la droite du Tout-Puissant, il fournisse la grande carrière de sa grande destinée.

W drukarni L. MARTINET, przy ulicy Mignon, 2.

AVIS

SIGNÉ PAR ANDRÉ TOWIANSKI,

INVITANT A VENIR HONORER LA SAINTE-VIERGE

DANS L'ÉGLISE DE SAINT-SÉVERIN.

Rue Saint-Séverin,
près le Pont Saint-Michel.

Le temps fera connaître et fera comprendre à tout le monde ce que le Seigneur tient caché jusqu'ici.

Aujourd'hui, ma parole est pour ceux dont l'âme languissante, remplie de désirs, s'échappant au dessus de l'enveloppe des sens, pressent la miséricorde du Seigneur qui sera versée de nos jours avec une abondance extraordinaire; et ne trouvant rien d'étrange pour elle dans la communication qui lui est faite par un homme qui n'est que poussière, elle croit, non à cet homme, mais à son propre sentiment (beaucoup) plus profond.

O frères remplis de désirs et de sentiments!

Notre Seigneur Tout-Puissant fait jaillir une source de grâces pour la cause sainte. Humilions-nous devant les jugements inexplicables du Seigneur, et puisons avec empressement à la source sainte; car plus que tant d'autres nous en avons besoin.

La très sainte reine du royaume de Pologne a pris plaisir dans une chapelle antique et délaissée, qui se trouve dans l'endroit le moins ostensible de Paris, et là, dans une image miraculeuse de la Porte-Aigue

Czas jawném i pojętém każdemu uczyni, co Pan dotąd w zakryciu trzyma.

Dziś mowa moja dla tych jest, których stęskniona dusza nad powłokę zmysłów wybiegając, przeczuwa Miłosierdzie Pańskie, w niezwyczajnéj hojności za dni naszych zlać się mające: a w podaniu jednego procha, nic obcego dla siebie nie znajdując, wierzy nie prochowi, ale głębszemu uczuciu własnemu.

O Bracia tęskniący i czujący!

Pan nasz Wszechmocny otwiera źródło Łaski dla Sprawy świętéj. Korzmy się przed niezgłębionemi sądami pańskiemi, i z kwapieniem się, czerpajmy z świętego zdroju, bośmy więcéj od wielu w potrzebie.

Przenajświętsza Królowa korony polskiéj podobała sobie w starożytnéj opuszczonéj kaplicy, w stronie najmniej okazałéj Paryża — i tam w cudownym obrazie Wileńskim Ostrobramskim, ku ratunkowi ludu swego pośpiesza.

de Vilna, elle s'empresse de secourir son peuple.

Courons-y, frères! et déposons nos cœurs devant notre maîtresse ; montrons l'étincelle de la foi et de l'amour, qu'avec le secours du Seigneur nous avons conservée au milieu de notre nuit longue et orageuse.

Là, sous une sainte protection, comblons les défautsque nous découvrirons en nous; répandons nos sentiments emprisonnés ; payons à notre Seigneur et frère la dette de notre amour; et, faisant cette revue du Seigneur, préparons-nous au moment solennel marqué par le Seigneur miséricordieux pour découvrir la grandeur de sa pensée sur l'homme : et où nous trouverons nos devoirs et notre destinée.

Mais avant que cette heure sonne, il est nécessaire que la légion du Seigneur se présente toute préparée devant le Seigneur, animée par le même feu, fondue dans ce même feu, légion, que le Seigneur fortifiera par sa grâce, et la destinera aux grandes œuvres dans sa cause.

O vous, martyrs de la liberté, remplis de désirs et de sentiments, vous qui souffrez aujourd'hui sur la terre et au-dessous d'elle, vous que le Seigneur a plus mortifiés, pour vous attirer plus près de lui, pour vous appeler plus promptement, pour vous faire travailler plus activement; le Seigneur, de préférence à d'autres, vous a reconnu le droit à cet insigne honneur. Que cette chose vous soit manifeste! — Votre sainte réunion deviendra la base du colosse que la droite du Tout-Puissant com-

Tam, o Bracia! biegnijmy, i przed Pania Nasza, składajmy serca nasze, iskrę Wiary i Miłości naszéj ukazujmy, którąśmy przy pomocy Pańskiéj dochowali wśród długiéj i burzliwéj nocy naszéj. Tam pod Najświętszą Opieką zapełniajmy odkryte niedostatki nasze; uczucia więzione wylewajmy; Panu i Bratu dług miłości naszéj opłacajmy; a spełniając ten przegląd Pański, sposobmy się do wielkiéj godziny, którą Miłosierny Pan przeznaczył, na odkrycie ogromu Myśli swojéj dla człowieka : a gdzie my nasze powinności inasze przeznaczenie znajdziemy.

A nim ta godzina wybije, potrzeba aby przed Panem w całéj gotowości stanął zastęp Pański, jednym ogniem ożywiony, jednym ogniem zlany, który Pan Łaską swoją zasili, i postawi go na wielkie dzieła w sprawie swojéj.

Wy tęskniący i czujący Męczennicy Wolności! cierpiący dziś na ziemi i pod ziemią! których Pan więcéj umartwił, aby więcéj do siebie przybliżył, prędzéj powołał, czynniéj zatrudnił, Wy u Pana znaleźliście pierwsze prawo do tego wielkiego zaszczytu. Niech to jawném wam będzie! — Święte Zjednoczenie wasze stanie się posadą Kolosu, który Prawica Wszechmocna podnosić już zaczyna. Niezwyczajne drogi wasze, przygotowały wam to niezwyczajne Przeznaczenie.

mence déjà à élever. Vos voies extraordinaires vous ont préparé cette extraordinaire destinée.

O âme slavonne, dans ta simplicité, tu possèdes l'organe de l'intelligence pour comprendre la voix de Dieu. La terre entière et les siècles te rendent ce témoignage. Et le mérite de ta promptitude pour obéir au Seigneur sous peu de temps te comblera de joie.

Moi, votre serviteur, je vous apporte, dans la joie de l'esprit, cette parole de consolation.

André TOWIAŃSKI.

L'an 1841. au mois de décembre, le huitième jour.

Paris.

O Duszo sławiańska! w prostocie swojéj masz Ty organ rozumienia Głosu Pańskiego. Cała ziemia i wieki świadectwo to niosą Tobie. I zasługa powolności Twéj dla Pana niezadługo uweseli Ciebie.

Słowo to pociechy, sługa wasz, w radości Ducha składam wam.

Andrzej TOWIAŃSKI.

Roku 1841, miesiąca Grudnia 8 dnia.

Paryż.

ACTE

PAR LEQUEL M. SEVERIN PILCHOWSKI

SE CONSTITUE

ESCLAVE DE TOWIAŃSKI,

QU'IL RECONNAIT ÊTRE LA VOIE, LA VÉRITÉ ET LA VIE,
LE MAITRE ET LE SEIGNEUR.

Nous ajoutons cet acte à nos pièces justificatives, quoique nous n'en ayons pas fait mention dans le cours de notre ouvrage, parce que cet acte est de la plus haute importance pour l'histoire de la doctrine de Towianski. L'auteur de cet acte commet le terrible sacrilége de donner à Towianski les attributs qui n'appartiennent qu'à Jésus-Christ seul. Il n'y a que l'Homme-Dieu qu'on puisse appeler la voie, la vérité, la vie, le maître et le Seigneur; or, toutes ces appellations y sont données à Towianski, et d'une manière si absolue, avec un si malheureux oubli de toute notion de la foi chrétienne, tout en se disant chrétien, avec une si déplorable et si profonde ignorance de l'énormité du crime qu'on commet, et dont on se glorifie même comme d'une bonne et même d'une héroïque action, que vraiment tout cœur chrétien en est saisi d'épouvante tout aussi bien que de compassion. Quand on pense après cela que cet acte a été accompli avec le concours des sectateurs de la doctrine les plus remarquables; que celui qui a été désigné par To-

wianski comme chef militaire de la nouvelle œuvre (le colonel Rożycki) en a été le premier témoin; que l'autre chef dans cette œuvre, le chef intellectuel (M. Mickiewicz), en a été fait le dépositaire, et pour ainsi dire le notaire, puisqu'il légalise les copies de cet acte; quand on pense qu'un acte fait avec un tel éclat, et qui doit être nécessairement regardé comme l'œuvre commune de tous les adhérents de la doctrine, n'ayant pas été désavoué par Towianski, en a dû être nécessairement reçu et approuvé; on arrive à voir clair dans les sentiments du maître et des disciples, et aucun doute n'est plus permis sur les qualités divines que se donne le maître, et sur les honneurs correspondants que lui rendent les disciples.

On voit par là combien l'acte que nous publions contribue à éclaircir la nature intime de cette œuvre impie. Cet acte, le voici :

L'acte par lequel le sieur Severin comte de Biberstein Pilchowski, officier polonais, émigré, se constitue sujet de André Towianski.

En présence de MM. Charles Rozycki colonel polonais, Romuald prince Giedroyc, et Michel Chodzko officiers polonais émigrés.

Appelés comme témoins,

Je soussigné Severin comte de Biberstein Pilchowski de Terechowa, officier polonais émigré, demeurant actuellement aux Batignolles près Paris, rue de l'Église n° 18, anciennement domicilié en Pologne à Terechowa, terre située dans le district de Machnowka, palatinat de Kiovie en Ukraine, reconnais André Towianski pour mon Seigneur et Maître, en me constituant légalement son serviteur et sujet, et je m'engage religieusement à remplir les obligations envers mon Seigneur et Maître André Towianski, dans les clauses suivantes.

André Towianski, mon Seigneur et Maître dès ce jour, aura sur ma personne et sur les propriétés acquises en Pologne et à acqué-

rir dans ledit pays, tous les droits qui sont assurés aux seigneurs dans le pays de l'ancienne Pologne sur leurs sujets par la législation, les us et coutumes nationales.

Toutefois, mon présent engagement n'est que personnel et viager. Il en résulte, que si mon Seigneur et Maître André Towianski, après une vie que je lui souhaite la plus longue, quittait la terre, je redeviendrai libre de ma personne et j'aurai le droit de réclamer, si je le trouve nécessaire, mes titres et mes propriétés. Les enfants de mon Seigneur et Maître André Towianski ne peuvent, ni du vivant de leur père, ni après sa mort, prétendre à exercer aucun des droits spécifiés dans cet acte.

Il est bien entendu aussi que si je me marie, et que j'aie des enfants, mes enfants ne seront nullement liés par les obligations qui sont personnelles à leur père ; mais je promets à mon Seigneur et Maître André Towianski de faire à mes enfants, quand ils auront atteint leur majorité, un appel en les engageant à embrasser volontairement la condition de leur père.

Je crois de mon devoir de déclarer les motifs que j'ai eus à contracter la présente obligation.

Convaincu que je ne puis mieux remplir mes devoirs de chrétien, qu'en obéissant à Celui en qui il m'a été donné de reconnaître la Vie, la Voie et la Vérité ;

Convaincu, que je ne puis, comme Polonais, servir mieux mon peuple et rendre un plus grand service à la race slave, dont ce peuple fait partie, qu'en devenant de droit et de fait sujet de Celui que j'ai reconnu en sa qualité de Magistrat Universel ;

Convaincu que je dois aux émigrés Polonais, mes compatriotes, un gage extérieur de mes sentiments intimes, qui fut en même temps un appel au dévouement que l'on doit à la Vérité religieuse et nationale, et par conséquent à Celui qui en est l'organe ;

Je suis devenu sujet du Maître et Seigneur, et je déclare, en mon âme et conscience, que c'est le seul moyen d'être complétement libre et heureux.

Cet acte sera déposé entre les mains de Monsieur Adam Mickiewicz, professeur au collége de France, demeurant à Paris, rue d'Amsterdam, n° 1, et j'autorise le dépositaire à en délivrer des copies.

Et j'ai signé le présent acte avec les témoins pour servir que de droit.

Fait à Paris, le six janvier, l'an mil huit cent quarante-cinq.

(*Signé*) : Severin comte de Biberstein Pilchowski.

Charles Rozycki Colonel, le prince Romuald Giedroyc, Michel Chodzko, Chef insurgé du Dt. de Wilejka en Lithuanie.

Pour copie conforme : Adam Mickiewicz.

L'an 1845 11 *janvier.*

Enregistré à Paris le neuf janvier 1845, fol. 145, page 10 N. C. 2.

CHRIST THE KING
SEMINARY LIBRARY
WEST CHICAGO, ILL.

LIBRARY OF
FRANCISCAN FATHERS,
GREEN BAY, WIS.

ERRATA

QU'ON PRIE DE VOULOIR BIEN CORRIGER.

Page 67,	ligne 26,	avec : elle,	*lisez* :	avec elle :
— 69,	—	2, (§ 37)	—	(§ 38)
— 71,	—	1, (§ 37)	—	(§ 38)
— 80,	—	16, en exerçant	—	étant maître d'exercer.

Aux pièces justificatives.

— III,	—	12, chwałę	*lisez* :	chwilę
— ib.	—	15, tajemnice	—	tajemnic.,
— IX,	—	20, zełanego	—	zesłanego
— XIV,	—	4, pervenient	—	perveniet
— XX,	—	16, Ubi	—	Uti
— XXI,	—	7 et 8, abśmy.... rawze	—	abyśmy. ..zawsze
— XXV,	—	8, widziany. Mąż	—	widziany Mąż
— XXVI,	—	23, liberabitur	—	librabitur
— XXIX,	—	16, w górę. niewięziła się	—	w górę niewięziła.
— XXXIV,	—	2, potes	—	potest
— »	—	3, In hoc	—	In hac
— »	—	13, posset exitum	—	posset, exitum
— XXXIX,	—	21, *po Bogu?*	—	po Bogu
— XLII,	—	9, spiritus ibique	—	spiritu, sibique

Imprimerie de L. MARTINET, rue Mignon, 2.

CHRISTIAN THEOLOGICAL SEMINARY LIBRARY
3 9305 01040038 8

BT 75 .T69 S46 1850
Semenenko, Pierre.
Towianski et sa doctrine

LIBRARY
Christian Theological Seminary
1000 West 42nd Street
Indianapolis, IN 46208

DEMCO